LA NOUVELLE PANDORE, OU LES FEMMES ILLUSTRES DU SIECLE DE LOUIS LE GRAND.

Ouvrage dédié au Beau Sexe,

Par M. DE VERTRON Conseiller, Historiographe du Roy, Chevalier de l'Ordre Royal de Nostre Dame du Mont-Carmel, & de S. Lazare, Académicien de l'Académie Royale d'Arles, & de celle des Ricoviati *de Padouë.*

TOME SECOND.

SECONDE EDITION.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, à l'Image saint Lambert, proche saint Yves.

M. DCCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

NOMS ET QUALITÉS

Des Auteurs qui ont fait les quatre Discours suivans, adressés à Messieurs de l'Académie Roïale d'Arles, pour Réponse à ceux de Monsieur DE VERTRON *sur la Préférence des Séxes.*

LE premier, par Monsieur *Bauldry* de l'Academie Roïale de Nismes.

Le second, par Monsieur le Marquis *d'Ubaye* de l'Académie Roïale d'Arles.

Le troisiéme, par Monsieur *de Momblan* de l'Académie Roïale d'Arles.

Le quatriéme, par Monsieur *Magnin* de la même Académie.

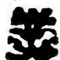


A Monsieur DE VERTRON.

MADRIGAL.

P*Ardon, galant* Vertron, *si ma Muse vous traite*
Avec un peu de liberté,
Quand on la laiße faire elle est un peu follette,
Mais elle dit la verité.
Votre conduite est moins fidelle,
Et vous faites voir trop de zéle
Envers *le Séxe Féminin ;*
Ah ! vous avés beau faire avec votre Eloquence,
L'avantage & la préférence
D*emeureront toûjours au Séxe Masculin.*

Par Monsieur *Bauldry*,
de l'Academie Roïale
de Nimes.



LETTRE

De Monsieur l'Abé BAULDRY, de l'Académie Roïale de Nismes,

A Monsieur de VERTRON.

MONSIEUR,

J'ai cru estre obligé de vous envoyer promptement la response que vous a fait Monsieur le Comte *de Bussy*, qui m'escrivit, il y a quelques jours, une Lettre fort galante, sur le sujet de mon DISCOURS DU SEXE MASCULIN: Neanmoins il n'eut pas la charité de changer un seul mot touchant la réformation de cette Piece, & se contenta de me dire en général, que les plus méchantes raisons du monde que je pourrois alleguer seroient toujours les meilleures pour moy. C'est en cela que vous vous adressés fort justement à un pauvre Avocat pour ne rien representer que

de foible, *quæ cum ita pugnaret tanquam quæ vincere nollet*, parce qu'il faut en ce rencontre se laisser battre. Je vous enverray donc la semaine prochaine ce pitoïable Plaidoyer, qui portera avec soi la perte de la cause qu'il porte en teste; j'espere que vous aurez la bonté de réformer les choses qui vous paroistront hors d'œuvre & inutiles à votre dessein; car enfin, personne ne m'en a donné aucunes lumieres. Souffrés que je me qualifie toujours avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur

BAULDRY.

A Mʳ DE VERTRON PROTECTEUR DU BEAU SEXE:

Sur son Discours Académique DU MÉRITE DES DAMES.

ÉLÉGIE.

VERTRON, *vous vous flatés d'une foible Victoire*
Lorsque vous défendez IRIS:
Il falloit autrement soûtenir votre Gloire,
Et vous venger de ses mépris.

En vain vous nous vantez les traits de son visage,
Ses yeux ses levres de Corail;
Tous ses traîtres Apas sont de vôtre esclavage,
Le tristè & pompeux attirail.

Si c'est une Circé, dont les dangereux charmes,
Captive vôtre liberté :
Il faut que la raison vous fournisse des armes,
Contre sa cruelle fierté.

❧

Si par ses airs flateurs toujours cette Sirene
Vous prépare un fatal écueil :
Cruel à vôtre tour méprisez l'inhumaine,
Et moquez-vous de son Orgueil.

❧

Un esclave en ses fers, qui languit & soûpire,
Songe à les rompre tous les jours :
Pourquoi donc admirer dans le tendre martire,
Vos chaînes comme autant d'atours.

❧

Ah ! quittez le parti d'une trompeuse Idole,
Qui charme doucement vos sens ;
Cet amas de couleurs agréable & frivole :
Ne mérite pas vôtre enceus.

Ce n'est qu'un peu de fard, ce n'est qu'un peu de plâtre,
Qu'on voit bien tôt s'évanoüir;
Ce n'est qu'un faux brillant, que l'Erreur idolâtre,
Et qui ne sçauroit qu'éblouïr.



C'est une belle fleur que fait naître l'Aurore,
Et *que le soir on voit flêtrir:*
C'est un Lys, qu'au matin le Zéphir *fait éclore,*
Et *que* l'Aquilon *fait mourir.*



Hélas! combien de pleurs, d'ennuis & de tristesses
Cause la trompeuse Beauté?
Quand un Cœur malheureux de ses douceurs traîtresses,
Peut aimer l'infidelité?



Il vogue en une Mer en naufrages féconde,
Sans espoir d'arriver au Port;
Et parmi cent dangers son erreur sans seconde
Le conduit enfin à la mort.

Il court après un ombre & volage &
legere
Qui n'a rien que de decevant ;
Et comme un Ixion , *insensé , téméraire*
Il n'embrasse enfin que du vent.

Par Monsieur le Marquis *d'Ubaye*
de l'Académie Roïale d'Arles.

LETTRE

De Monsieur DE MOMBLAN
de l'Académie Roïale d'Arles
à Monsieur DE VERTRON.

Mr mon Illustre Confrere,

Si je ne craignois, que vous n'interpretassiez moins favorablement que je ne souhaiterois un double & triple refus de ce que vous me faites l'honneur de me demander si obligeamment, je me serois encore défendu de vos sollicitations pressantes, étant bien persuadé, que le petit Discours que je vous envoïe est tout-à-fait

indigne d'être placé parmi des Ouvrages tels que les voſtres, & au nombre de ceux que vous honorez de votre approbation. Je ne fais point le Modeſte (comme vous le dites) & je me rends juſtice mieux que perſonne; peut-eſtre aurois-je mieux fait de ne me pas charger de cette entrepriſe téméraire : Mais peut-on refuſer ce que vous exigez par un excez d'affection, ſans ſe rendre indigne de ce teſmoignage de bien-veillance? J'abandonne donc ce petit Ouvrage à votre diſcretion, ſoyez ſon appuy, comme vous eſtes mon Génie, & comme je ſuis,

MONSIEUR, mon Illuſtre Confrere,

Votre très humble & très obeïſſant Serviteur.

MOMBLAN,

AUX DAMES ILLUSTRES.

MADRIGAL.

BEau Sexe, *votre Protecteur*
Ne gagnera pas la Victoire,
Quoique partisan de sa gloire
Je lui veux disputer le Titre de Vainqueur;
Je ne puis sans commettre une injustice extrême,
Me déclarer de son côté,
Et je tiens pour l'égalité:
J'honore DE VERTRON, *je l'aime;*
Mais j'aime mieux la Verité.

Par Monsieur *Magnin* Conseiller au Présidial de Macon, de l'Académie Roïale d'Arles.





Corrections & Obmissions dans la premiere Partie de la Nouvelle Pandore.

A L'Epître Dédicatoire en Vers, page derniere, Lisez Le Sage doit. A la Préface, p. 8, ligne 13, lisez Tons. p. 11, l. 5, une. p. 13, l. 12, mettez un point aprés Valere. p. 10, l. 16, & rempli. p. 23, l. 11, puissent estre. p. 30, l. derniere, Cibele. p. 32, l. derniere, avoir. p. 33, l. 21, diminuë. p. 47, l. 2, ne. l. 16, Tout-à fait. p. 53, l. 10, choses. p. 56, l. 5, de ma temerité. p. 58, l. 11, effacez &. l. 12, & dans le gouvernement. p. 64, l. antepenult. quand vous considererez sans preoccupation & sans envie. p. 67, l. 14, J'ai. p. 71, l. derniere, de. p. 72, l. 5, ne me en deux mots. p. 83, l. 7, prometre. p. 90, l. 26, en blâmant. p. 109, l. 10, la mienne. p. 111, l. 19, de nous. p. 117, l. penult. un Sonnet p. 120, l. der-

niere ; effacés le mot achevé qui est repeté. p. 130, cinquiéme Vers, pour ne pas reparer l'injure. p. 143, l. 15, *Heidelberga*. p. 144, lig. premiere, *tanta*, & au troisiéme Vers, *propugnacula*. p. 145, l. 19, incomparable. p. 176, l. 2, *mano*. p. 197, l. 7, Soleil. p. 208, au dernier Vers, à ses hauts chants gardés-vous de pretendre. p. 213, l. 22, votre Discours. p. 218, aprés le dernier Vers, ce Madrigal ne vaut pas le vôtre. Je suis Madame &c. p. 240, l. 14, je ne sçai. p. 261, Jugement de Madame de Doutlens p. 264, premier Vers contempler. p. 283, l. 7, Anne Henriette d'Angleterre. p. 288, l. derniere, cette inscription qui. p. 328. au commencement de la Lettre, en a été. p. 329, l. derniere, & avec respect, Madame Ma Cousine, votre &c. p. 316, Aux trois Dames Sçavantes, Juges des Bouts Rimez. 337. septiéme Vers, couper la trame. p. 64, l. antepenult. lisez, quand vous considererez sans préoccupation & sans envie. p. 164, lisez, Apollon en esprit qui tout autre surmonte. p. 206, le Sonnet est de Monsieur de Vertron. p. 234, l. an-

tepenult. l. est celuy. p. 216, aprés le Sonnet de Mademoiselle de Luynes, lisez son Eloge qui ne doit pas estre oublié.

Non, au Monde il n'est point de cœur,
Que vous n'aïés par la douceur;
Et même au jugement des Filles de Memoire,
Sur mile beaux Esprits vous gagnés la Victoire:

p. 104, 105 & 122, les Madrigaux sont de Monsieur de Vertron. p. 84, l. 19 pour moi qui vous envoïe l'Impromtu que je fis hier sur ce sujet en presence de notre bonne amie Madame la Marquise de Bouron. p. 298, lisez ou Rondeau échapé. p. 349, second Vers, lisez des Neuf Sœurs. p. 377, l. 4, & suivantes, le jour de S. Louis si considérable pour la Maison Roïale de S. Cyr, où vous avés l'honneur & l'avantage d'être l'est aussi pour l'Académie Françoise: On y célébre tous les ans le matin la Fête de ce Saint Roi &c. p. 417, l. 15, des remercîmens. p. 457, avant le second Madrigal, il faut mettre pour Titre l'Adieu de Monsieur de

Vertron aux Muses. 324, troisiéme Vers, lisez encor. p. 394, lisez Sonnet du Prix. pag. 408, lisez Hommezt. p. 423, lisez Monsieur de Bussi. p. 427, l. 7, Messieurs de l'Académie des Ricovrati ont agregé depnis peu aux nombre de leurs Muses Mademoiselle L'Heritier qui y garde son Nom de Telesille joint à celuy de Vive. p. 417, l. 24, Monsieur Menage. p. 457, au second Madrigal, lisez, l'Adieu de Mr. de Vertron aux Muses. p. 410, l. Mourgues. p. 189, le Portrait de Madame la Dauphine par Monsieur de Vertron. p. 192, l. derniere, Mr. Baudry. pag. 296, lig. derniere, ajoutez ce Quatrain qui est le Jugement de Mr. de Vertron en faveur de Mademoiselle de *Frédinie* de Pontoise.



MADRIGAL.

Bien loin que ta Défaite attire du mépris
A ta Muse, elle doit t'être un sujet de
joïe,

Puiſque c'eſt remporter un eſpece de Prix
Que de le diſputer aux Fameux La Monnoye. *

* Cet Illuſtre Poëte l'un des Ornemens de la Bourgogne a remporté trois fois le Prix de la Poëſie au Jugement de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

P. 397, ajoûtés les deux Madrigaux ſuivans, le ſecond eſt de Mr. de Vertron ſur les mêmes rimes..

LA FRANCE A L'EUROPE.

EUROPE, *Quel bonheur! Il eſt bien à propos*
De loüer de mon ROY la bonté ſans égale;
Vous avés maintenant une Paix generale,
Et L'AUGUSTE Loüis *pour vous mettre en repos*
Partageant ſon amoür ſans partager ſa Gloire,
Vous donne cette Paix & garde la Victoire.

Par Mademoiſelle LEON.

L'EUROPE A LA FRANCE.

FRANCE, *rien n'est plus à propos,*
Aprés avoir loüé la bonté sans égale
D'un Vainqueur, qui donnant une paix générale,
Vient nous procurer du repos;
Aprés avoir chanté de ton Grand ROY la Gloire
Que de dire qu'il est Maître de la VICTOIRE,
L'étant & de luy-même & de tous ses Rivaux.

p.460, les douze & treiziéme Vers sont transposez.

Les douze Anonymes sont choisis de l'un & l'autre Sexe, dont la principale occupation est de travailler à la Gloire du Roy, & qui ont pour Devise les 12. Signes du Zodiaque, avec ces mots, *Æqualis sub Sole labor.* Monsieur de Vertron est l'Auteur de cette Societé.

Pag. 461, premier Vers, lisez cher. p.462, éfacés Traduction des, & lisés, Vers adressés &c. A la Préface, p. 3, l. 3', cette honorable. p. 427. à l'article Mademoiselle l'Heritier.

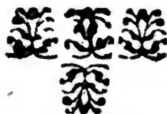


COPIE

Des Lettres Patentes de l'Académie des Lanterniſtes envoyées à Mademoiſelle l'Héritier de Villandon.

PEndant que l'*Academie Françoiſe*, l'Ornement de la Capitale du premier Royaume du Monde, employe ſes fameux talens à perfectionner l'Eloquence & la Poëſie ; pendant qu'elle fait paroiſtre ſon zele pour ſon *Incomparable Monarque*, la Compagnie *des Lanterniſtes* excitée par un ſi bel exemple, s'applaudit d'eſtre particulierement conſacrée à l'honneur de *LOUIS LE GRAND* Protecteur des Rois & de la Religion, luy par qui les Sciences & les beaux Arts fleuriſſent meſme dans le ſein de la Guerre, toûjours entrepriſe avec juſtice, ſoûtenuë avec ſuccès & finie avec gloire. C'eſt dans cette vûë qu'on s'applique à aſſembler des

Perſonnes capables de contribuer à l'execution d'un ſi glorieux deſſein ; & comme l'eſprit & le merite eſt non-ſeulement de tout Pays, de tout âge & de toutes conditions, mais encore de tout ſexe, cette Compagnie eſt convaincuë de l'exacte probité, de l'érudition polie, & des autres brillantes qualités de Mademoiſelle *l'Heritier* de *Villandon* de Paris la reçoit aujourd'huy quatriéme du mois de Novembre mil ſix cens quatre vingt-ſeize, pour eſtre reconnuë du nombre de ceux qui la compoſent, eſperant que le Titre de *Lanterniſte* acquerrera un jour dequoy mieux répondre à la dignité du ſujet qui va remplir la place adjugée en vertu des Preſentes Lettres données à Toulouſe l'an, jour & mois qu'on vient de marquer. Signé Arnaud, Laborie Secretaire des Lanterniſtes.



NOMS DES ILLUSTRES

Qui ont remporté les Prix proposés par Monsieur DE VERTRON, *pour les Poëmes, Sonnets, Bouts-rimés, Rondeaux, Devises, & Anagrammes.*

Madame la Présidente de BRETONVILLIERS.
Madame de CHEVRY Religieuse.
Mademoiselle de LUYNES.
Dademoiselle de ROLAND.
Mademoiselle de CHANCE.
Madame de SALIEZ.
Madame SIBUT.
Les Reverends Peres MOURGUES & PROST de la Compagnie de JESUS ont aussi eu des Prix : Tous ces Prix ont été ou des Portrais ou des Medailles du ROI & d'autres Puissances.



Obmissions & Corrections de la II. Partie.

J'Avois dessein de taire le Nom de l'Auteur du Discours contre les Femmes, mais par complaisance pour mon Libraire, je l'ai nommé dans l'Elégie qu'il m'a adressé, me persuadant d'ailleurs, que les Dames ne feront point un Procés à cet Académicien aprés sa mort, puisque jusqu'à son dernier soupir il m'a marqué de l'estime pour le beau Sexe, & que ce qu'il a dit en Prose & en Vers n'a été qu'un Jeu d'Esprit; C'est ainsi que j'en ai usé dans mes Discours, *Pour* & *Contre*, & dans ma Poësie, l'Epître Dédicatoire & la Préface le prouvent assés; car je donnerai toûjours sans passion, sans interest & sans prévention la préférence aux Dames d'un mérite distingué; quand même pour prendre leur party, je devrois être exposé le reste de mes jours aux Satires les plus sanglantes; J'abjure

hautement ici pour la seconde & derniére fois tout ce que j'ai pu écrire (quoi qu'avec des termes honnêtes,) contre les Femmes en général, & je veux toute ma vie tâcher de me rendre digne de la qualité si glorieuse que quelques-unes des plus Illustres m'ont donnée de PROTECTEUR DU BEAU SEXE.

Non l'on ne donne point ce beau Tître d'honneur
A mon Esprit mais à mon Cœur.

PAge 5, Vers quatriéme, Lisés ôte. ibid. lig. 5, lisés qu'ils couvrent pag. 6, lig. 4, je ferai. p. 14, lis. 25, dépeintes. p. 15, l. penult. ne font pas. p. 16, l. 18, les Vers. p. 21, l. premiere, Dussé-je. p. 32, l. 23, Circé. p. 33, l. 5, Zorobabel. p. 37, l. 13, c'est à dire des traits. p. 38, l. 8, la belle & infortunée Thamar est l'ocasion. p. 48, l. 13, la Gloire. p. 49, l. 8, faits. Ibid. l. 15, son, p. 53, l. 11, grace. p. 54, l. 3, aïant été investi. p. 55, au Tître, Egalité. p. 61, l. 17, matiere. Ibid. l. 23, exageré. p. 98, l. 12, Sapho. p 97, l. 2,

Agar. p. 92, l. 26, le surprend. p. 99. lig. premiere, Calphurnie. p. 101, l. 7, est telle. Ibid. l. derniere, je renvoye. p. 105, l. penult. conduire. p. 108, l. 2, dont. p. 119, l. 6, Je travailleray. p. 121, l. 6, inclination. Ibid. l. 8, s'acordent. p. 122, l. 1, prévention. Ibid. l. derniere, par. p. 123, l. 16, sans. p. 124, l. 8, raison. Ibid. l. 25, & 26, Je ne suis ni beau ni laid; Lisés presentement, je suis plus laid que beau. p. 134. l. 24, Eminente. p. 138, l. 19, nous. p. 142, l. penult. votre. p. 143, l. 13, les. p. 145, l. 1, étonneront. p. 152, l. 13, me dite. p. 167, quatriéme Vers, Quelle est son Origine. p. 184, l. 11, avec des Rubans. p. 185, l. 2, Mademoiselle. p. 168, dixiéme Vers, Grecs. p. 197, l. 8, Titre. Ibid. l. 9, Lisés, Ouvrage. pag. 199, l. 1, Réponse. Ibid. quatriéme Vers, l. instruira cette. p. 203, pemier Vers, L. Dicté. Ibid. troisiéme Vers, quitté. p. 239 l. 24, Admirateurs. p. 251, l. 6, Inimitable. p. 255, l. 2. des. p. 260, l. 1, des. p. 304, l. 6. Immortel. p. 2, l, 25, premiere Partie, Efacés néanmoins.]



OMISSIONS

dans le Catalogue des Auteurs François.

MOnsieur l'Abbé P. P. D. a parlé *de la liberté des Dames* avec une entiere liberté d'esprit & en galant homme.

Je ne serois pas pardonnable, si j'oubliois ici Monsieur *Heron* Prêtre, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, Aumônier de la feuë Reine, & Trésorier de la Sainte Chapelle Roïale du Bois de Vincennes, qui a regalé le Public d'un Livre solide, curieux & bien écrit, lequel a pour Titre *De la Modestie des Postulantes contre l'abus des Parures à leur prise d'habits.*

M. *Barles* a fait des Découvertes tant de l'homme que de la femme : mais quelques que soient ces dernieres, il y en reste encore beaucoup à faire. Et

pour avancer dans cette connoissance il faut lire les Pieces suivantes qui sont comme des Cartes & des routes diférentes.

La dixiéme Satire de l'Illustre Mr. *Dépreaux* de l'Académie Françoise contre *les Femmes.*

L'Apologie des Femmes par le Fameux Mr. *Perault* de la même Académie.

Réplique de l'agréable Mr. *Pradon* à la Satire de Mr. *Dépreaux.*

Ma Devise est, J'AIME PLATON, J'AIME SOCRATE, MAIS J'AIME ENCOR MIEUX LA VERITÉ.

Le Pere Hilarion *de Coste* a travaillé aux loüanges des Femmes Illustres.

Mr. *de Brantôme* a écrit les Vies de celles qui vivoient en France de son tems.

Le P. Loüis *Jacob* Carme, a composé en Latin *la Bibliotheque des Fem-*

mes. C'eſt un gros Volume qui n'eſt rempli que de leurs Noms & des Tîtres de leurs Ouvrages. Un Religieux du même Ordre fort zélé pour la gloire du Devot Séxe Féminin, nous promet une Traduction de cette Biblioteque.

Le Savant & l'Illuſtre Mr. *Bayle* qui fait de ſi beaux jugemens des Ouvrages des Hommes Illuſtres de nôtre ſiécle, en parlant des Productions d'Eſprit des Dames, dignes de ce Tître, parle toujours bien de leur mérite.

Le Judicieux Mr. le Préſident *Couſin*, l'un des 40. de l'Académie Françoiſe, l'Examinateur de la plûpart des Livres, ce grand homme, à qui le Public à l'obligation de notre *Journal des Sçavans*, n'oublie jamais les loüanges des Dames Sçavantes, toutes les fois qu'il trouve matiére à les publier.

Le Mercure Galant eſt un continuel Panégirique des Dames. L'Ingénieux Monſieur *de Vizé* qui en eſt l'Auteur, le fait toujours fi[illegible]ement.

L'approbation que ces trois Juges éclairés & deſintereſſés ont donnée à mes Eſſais Académiques me fait eſpérer un bon ſuccès pour ce dernier Opuſcule.

Le R. P. *Dubosc* nous a encore donné *les Femmes Héroïques.*

Le R. P. *Eudes* a fait l'*Education des Filles* sur le modéle de la SAINTE VIERGE.

Mr. de *Grenaille* est Auteur du Livre de l'*Honnête Fille.*

Le R. P. *Archange* du Convent de Nazareth a mis au jour un Livre qui a pour Tître *la Prophanation des Eglises condamnée par deux Lettres Crétiennes*, ce Zélé & Sçavant Religieux adresse la premiére *aux Hommes*; la seconde est *adreßée aux Femmes & aux Filles qui manquent de respect & de piété dans les Eglises.* Il a fait aussi Imprimer un Recueil *des Paroles de Notre Seigneur* JESUS-CHRIST, *pour éclairer les personnes Religieuses sur la grandeur & l'étenduë de leur devoir, avec de courtes réflexions sur ces paroles tirées du Nouveau Testament.*

Le Livre qui est intitulé *de la Modestie des Femmes*, doit être sur leur toilette pour le lire tous les jours.

L'*Ecole des Femmes* faite par Monsieur *Moliére*, & le *Dictionnaire des Précieuses*, qu'on attribuë à Monsieur de *Sommaise*, instruisent en récréant.

OMISSIONS

Dans le Cataloge des Auteurs Italiens & autres, qui ont fait les Eloges des Femmes qu'on ne sçauroit assés loüer.

JEan *Bocace*. Joseph *Betussi*. Pierre Paul *de Ribera*. François *Serdonati*. François Augustin *della Chiesa*. Jacques Philippe de *Bergame*. Bernardin *Scardeoni*. Jules-César *Cappacio*. Charles *Pinto*.

CORRECTIONS.

LIsés *Gio. Battista*; & *Antisatira*. *Composto*. *Luigine*. *ammirabile*. *Panegirico*. *Pona Cavaliere*. *Dicerie*. *Menagio*. VEDOUE. A propos de *Veu-*

ves, feu Mr. de *Salbray* Doïen des Valets de Chambre *du Roi*, a fait deux Piéces; l'une en Prose qui est *la Veuve Chrétienne*, & l'autre en Vers, *la Veuve Mondaine*, ou *la belle Veuve*.

Les Oeuvres Italiennes du R. P. *Androtio* de la Compagnie de JESUS sont si belles, que j'ai dessein de les traduire toutes en François. Je travaille presentement à la troisiéme Partie, où il traite de l'*Excellence du Veuvage*. Il prouve doctement & fort éloquemment que cet état est loüable dans les femmes qui peuvent y rester, sans se faire de continuelles violences; car *il vaut mieux se marier que brûler*. Ce que le Grand Apôtre a dit du Mariage a donné ocasion à un Pere Grec de le dire du Célibat, *N'imposés à personne le joug de la Virginité parce que la possession en est dangereuse, & ce n'est qu'avec grande peine qu'on la garde. S. Paul & S. Ignace* sont des Oracles de la Vérité, que les filles & les femmes aussi bien que les hommes,, doivent écouter. Mais je ne m'apperçois pas, qu'en faisant le Traducteur, je fais ici le Prédicateur & le Directeur.

graces au Ciel je n'ai point éprouvé les plaisirs, ni les chagrins du Mariage: J'ai seulement lu le Livre qui en traite, & fait la Traduction de l'excellent Traité que *Corneille Agrippa* en a composé: Pour *l'Excellence du Veuvage* vage je prétens la Dédier à quelques belles Veuves de ma connoissance qui ont des Enfans, non pas pour les détourner des secondes Noces, à Dieu ne plaise! mais pour leur donner de bons avis sur ce qu'elles ont à faire. Je servirai de Truchement à cet habile Italien pour les Dames qui ne l'entendent point; & en leur parlant François, je leur parlerai franchement. Je me flate que les sages Veuves me seront fort obligées de la peine que j'aurai prise.

L'AMOUR *est mon principe,*
& la GLOIRE *est ma fin.*



VIES IMPRIMÉES de quelques Illustres.

LA Vie de la Mere *Marie Lorence le Long* Napolitaine, Premiére Fondatrice des Religieuses Capucines.

Autre de la Mere *Françoise Fournier* Religieuse Ursuline d'Angers.

Autre de la Mere *Marie Bon de l'Incarnation* Religieuse Ursuline.

Autre de Sœur *Marie de l'Incarnation*, Fondatrice des Carmelites de France.

Autre de la Mere *Anne Marguerite Clement* Premiére Supérieure de la Visitation de Sainte Marie de Melun.

La Vie de Mademoiselle *le Gras* Fondatrice & Supérieure des Filles de la Charité, Servante des Pauvres Malades.

Autre de la Mere d'*Amboise*.

Autre de la Mere *Magdeleine de Pazzi*.

Autre de la Mere *de Ponconas*.

Autre de Madame *Dampierre.*

Autre de Madame la B.ronne *Neuvillette.*

Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe *de Saint Simon*, par Monſieur *Deſlyons* Doïen de Senlis.

Oraiſon Funebre de Madame *la Princeſſe de Conty*, par Mr. l'Evêque d'Autun.

Recueil des Remedes de Madame *Fouquet*, nouvelle Edition augmentée.

L'Ecole Sainte où l'Explication Familiére des Miſtéres de la Foi pour toutes ſortes de Perſonnes qui ſont obligées d'aprendre ou d'enſeigner la Doctrine Chrétienne par la Mere *Marie de l'Incarnation.*

La Vie des Vierges où les Devoirs des Vierges Chrétiennes.

Autre de *Sainte Eliſabeth* Fille du Roi de Hongrie, Ducheſſe de Turinge, & premiére Religieuſe du Tiers-Ordre de S. François, par le R. P. *Archange* du Convent de Nazareth.

Des Inſinuations de la Divine Pieté de Sainte *Gertrude* Abbeſſe de l'Ordre de Saint Benoiſt, avec un Abregé de ſa Vie chés le ſieur Coignard.

LE CRITIQUE DE LUI-ME'ME;

OU

L'AVIS

AU LECTEUR,

Sur les diverſes Ortographes de la Pandore.

TU es ſans doute ſurpris, Ami Lecteur, de voir dans un même Recueil tant de diférentes Ortographes. Cette diverſité a laquelle les Imprimeurs ſont peu accoutumés les doit excuſer de quelques fautes d'impreſſion qui s'y ſont gliſſées, & qu'ils ont û ſoin de réformer, j'ûſſe ſouhaité en être moi-même le Correcteur, mais j'ai ſi peu de loiſir & de ſanté, d'ailleurs j'ai depuis quelques années tant d'affaires que je fréquente plus le Palais, que les Imprimeries & les Académies; & les productions que je ſuis obligé de faire, pour me défendre des injuſtices & des chicanes de mes Parties ſont bien éloignées de celles, qu'on

apelle en langage Académique, productions d'esprit; car

Non si ua 'n Parnasso
Con le cure mordaci.

C'est-à-dire en bon François, pour parler comme un fameux Poëte Italien, *qu'on ne va point au Parnasse, lorsqu'on est devoré de mile soins qui minent également le Corps & l'Esprit*; j'aurois û besoin de ce dernier pour te plaire, mon cher Lecteur: Plains donc mon sort charitablement, & je te promets de travailler pour y réüssir, quand je serai plus tranquile.

Au défaut de mes Ouvrages qui n'ont pas toute la perfection & tout l'agrément que je souhaiterois, pour l'interest de mon Libraire pour l'honneur du beau Sexe, ma gloire & ta satisfaction, je te donne des Pieces admirables de plusieurs Illustres Auteurs dans la plûpart desquelles j'ai gardé leur Ortographe. En attendant le Traité que je te donnerai bien-tôt de l'ancienne & de la nouvelle, tu en as ici de toutes les sortes de la vieille ou Gauloise, & de

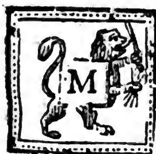
celle de Meſſieurs de *l'Académie Françoiſe*, de Monſieur l'Abbé de *Dangeau*, de feu Monſieur l'Abbé *Ménage*, de défunts Meſſieurs de *Leſclache* & de *Richeſource*, du fameux Monſieur *Richelet*, & de pluſieurs autres habiles Novateurs, tant morts que vivans, dont j'ai ſuivi indiféremment les diverſes maniéres d'Ortographier; J'ai même quelquefois atribué à quelques-uns de mes Confréres & à d'autres Perſonnes conſidérables des manieres d'écrire contraires à la leur; mais ils excuſeront céte liberté, que je n'ai priſe que pour varier, & pour te laiſſer celle de juger des unes & des autres; en un mot, il n'y a point en France d'Inquiſition pour la Langue Françoiſe & ce n'eſt point un Crime de Léze-Académie, que d'uſer d'une Ortographe à ſa mode.



PREMIER DISCOURS ACADEMIQUE.

DEFENSE DU SEXE *Masculin, contre l'excélence prétenduë du Sexe Féminin.*

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE ROÏALE D'ARLES.



ESSIEURS,

Quoi-que l'Eloquence ait des attraits merveilleux, & que les Orateurs soient

écoutés come des Oracles, ils ne sont pas pourtant toûjours suivis come des Interprétes infaillibles de la Vérité; & ce beau talent paroît souvent avec plus d'éclat dans les Paradoxes, que dans les Articles de Foi.

Mon dessein n'est pas de faire un divorce entre l'Eloquence & la Vérité, je m'atirerois votre indignation avec justice; & les ouvrages, qui sortent tous les jours de vos mains, où l'une & l'autre sont si bien de concert. me jéteroient dans la confusion; je veux seulement dire, que l'Eloquence a des charmes si puissans, que les Causes les moins justes trouvent souvent par son moïen des Protecteurs, & que par une agréable tiranie qu'elle exerçe sur les Esprits, elle met la raison à la chaîne, & le bon sens à la torture; C'est ce qui a fait que les Anciens l'ont dépeinte sous la figure d'un Hercule, qui avec des liens dorés sortans de sa bouche tenoit ses Auditeurs enchaînés par les oreilles, pour nous faire voir par cete peinture simbolique, que come rien ne résistoit à la force de ce Héros, l'Eloquence venoit à bout de toutes choses.

Alciat. Embl. 180

Lorſque cete fameuſe diſpute ſe fit dans l'antichambre d'un Roi de Perſe, où l'on agita la queſtion de ſavoir laquelle choſe du monde étoit la plus forte? La Vérité, en faveur de laquelle on prononça à l'excluſion du Roi, du Vin, & des Femmes, auroit eû fort à ſoufrir, & cete déciſion n'auroit pas été ſi promtement faite, ſi Mr *de Vertron* ſurnommé le Protecteur du beau Sexe, & d'autres célébres Auteurs avant lui, euſſent plaidé la cauſe des femmes. Je ne trouve pas mauvais que ces beaux Eſprits aïent pris cete matiére, pour s'égaïer; car par ce jeu d'eſprit, ils ont voulu faire paroître l'étenduë & la portée de leur génie; Souvent les plus beaux Lauriers naiſſent parmi les Epines, & la victoire eſt bien plus belle, quand la guerre eſt perilleuſe, mais ils m'avoüeront auſſi que cete gloire qu'ils ſe propoſent s'évanoüit par la liberté qu'ils ſe donent, & que l'on ne peut ſe metre hors du comun, & de la raiſon en même tems. Eſdr. 3. c. 3.

C'eſt un écueil ordinaire où l'on a vû échoüer les plus fameurs Auteurs

tant modernes qu'anciens : Lucain, pour faire l'Eloge de Néron, a remercié les Dieux de l'horible carnage, & de la désolation universelle qui se fit dans les Champs de Farsale, parce que ces meurtres, & ces paricides avoient doné lieu à l'élévation de cet Empereur. Trouvés-vous bon, Mrs, que ce Poëte voulant faire l'apotéose de ce Monstre de nature, lui done le choix à sa mort de se faire tel Dieu qu'il voudra, & qu'il entreprene de metre dans la place d'une des prémiéres Divinités du Ciel, le plus méchant de tous les Homes ? Le Prince des Poëtes Latins a-t-il eû raison de dire que les Dieux étoient jaloux des conquêtes d'Auguste, & que Jupiter avec César partagoient entre eux le gouvernement du Monde, parce qu'après une nuit pluvieuse le tems parut beau le matin, pour réprésenter les Spectacles, qui faisoient le plaisir de ce Prince ? Non, Messieurs, il faut demeurer d'acord que le bon sens, qui se mêle de tout, doit prescrire des bornes aux Esprits quelques sublimes qu'ils soient, & que ces paradoxes ne sont jamais beaux, quand le vrai-semblable

n'y est pas : Il faut regarder ces Ouvrages ingénieux qui déguisent si bien la vérité, come de beaux masques, qui sont plus agréables à voir que les visages qui les couvrent.

Je n'ai pû m'empêcher à la vûë de ces galants sofismes de metre la main à la plume, non pas tant pour les réfuter, que pour les contredire, & pour défendre ma cause avec un zéle que la Raison & la Foi autorisent ; Vous me pardonerés donc, Messieurs, si je raporte ici le Rondeau que je fis dans ce moment sur ce sujet ; & si vous y trouvés un peu d'aigreur, il s'en faut prendre au zéle qui l'a fait naître, & aux prémiers mouvemens qui l'ont laissé échaper.

RONDEAU.

AVec raison *je suis dans le chagrin*
Lorsque je vois qu'au Sexe Masculin,
Le cher Vertron *par trop de complaisance*
Contre justice ôter la préférence,
Qu'il eût toûjours dessus le Féminin.
Si je me mets à faire le Mutin
Pour renverser tout son discours hautain

Je pousserai l'afaire à toute outrance
Avec raison.
J'incaguerai le Sort & le Destin,
Et je frai plus de bruit qu'un Lutin
En publiant tout haut ce que je pense,
Car il n'est rien de tout ce que j'avance
Qui ne soit juste & ne soit dit enfin
Avec raison.

En éfet, Messieurs, la Vérité, qui au raport de Ciceron, sans aucun secours étranger, se défend toûjours par elle.même, soûtient mes raisons; c'est ce qui fait que je n'emploïe point les argumens de l'Ecole en ma faveur, je n'ai pas besoin d'une si forte baterie pour repousser les ataques de mes énemis, je passerois peut-être en ce cas pour un autre Filoctete, si je me servois des flêches d'Hercule, pour tüer des Moineaux.

Ovid.

Je ne veux aléguer pour toutes raisons que la formation de la Femme, qui pour parler come un fameux Interpréte, fut nomée *Faite de l'Home*, & qui ne lui fut donée que pour aide, & pour secours; c'est ce qui a fait dire à un Pere de l'Eglise, que la Femme fut la prémiere esclave du Monde, & que

Pierre Comen. sur le 1. L. de la Genes.

S. Ambr.

Dieu par un coup de ſa juſtice la ſoûmit au joug avant même qu'il y eût aucun Serviteur.

Si tôt qu'Adam eût vû cette Femme nouvelle,
Qui fut faite pour ſon ſecours,
Pour marque du pouvoir qu'il eût de Dieu ſur elle,
Il lui dona le Nom qu'elle garde toûjours;
Mais au lieu de ſe rendre digne
De ce nom glorieux de Mere des vivans,
Par une ingratitude inſigne
Elle cauſa la mort du pere & des enfans.

N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que l'Home eſt le Chef de la Femme? Saint Paul nous l'aprend; & qu'eſt-ce que le Chef dans le Corps? N'eſt-ce pas le ſiége principal de l'Ame? Il eſt au Corps, ce qu'un Pilote eſt à ſon Navire, un Général d'Armée à ſes Troupes, un Prince à ſes Etats, & un Pere à ſa famille. Sont-ce les Femmes qui ont inventé les Arts, fait fleurir les Sçiences, établi l'ordre & la maniére d'honorer Dieu par le véritable culte? Qui eſt-ce qui a opoſé la Poli- I. aux Corinth. 11.

ce aux désordres, institué des Lois contre les Crimes, & fait des Réglemens contre les abus ? Il est vrai que quelques Femmes ont paru avec éclat sur le Trône, qu'elles ont même quelquefois doné des Lois, & comandé des Armées, mais les actions qu'elles ont faites dans ces élévations, n'étoient que des copies de celles de nos Héros ; c'étoient des Cométes qui ne luisoient que d'un éclat emprunté, ou des piéces de monoïe qui avoient bien le même caractére, mais non pas la même valeur.

Aug. l. de la Cité.

Lucrece que l'on cite tant pour la gloire du beau Sexe, au sentiment d'un Auteur moderne se tüa après coup ; & un Pere de l'Eglise blâme autant ceux qui la loüent que l'action même ; car, dit-il, si elle étoit chaste pourquoi se tüer ? Si elle ne l'étoit pas, pourquoi la loüer ? Les larmes d'Artémise dont on fait plus de cas que la pluïe d'or de Jupiter, n'eûrent pas le caractere d'une pure amitié, laquelle au raport de Séneque n'est jamais véritable, quand elle peut changer, & qui ne sait pas que cete femme n'acheva pas l'année de son deüil dans cete ferveur ? elle fit

Scaliger.

de même que la Matrône d'Efése, qui en pleurant sur le corps mort de son Mari, écouta les fleuretes d'un Soldat avec lequel elle perdit bien-tôt le souvenir de son époux. Pour sauver l'honeur de Pénélope, qui sert d'exemple pour la fidélité des Femmes, on a mieux aimé la faire Concubine de Mercure dont elle eût le Dieu Pan, que de lui doner un home pour Galant en l'absence de son Mari. Petrone.

Voila, Messieurs, l'état des Héroïnes de l'Antiquité; il n'en est pas ainsi de celles de notre siécle, elles ont bâti sur les ruines des ancienes, ou plûtôt elles se sont perfectionées par leurs défauts. Les exemples de ces Illustres sont les plus fortes objections qu'on me puisse faire, mais j'y répondrai dans le tems, si je suis assés heureux pour ne vous pas faire regréter celui que vous donés à m'entendre.

Ces zélés Défenseurs du beau Sexe n'apréhendent-ils pas de tomber dans le désordre dont les ménace un fameux Historien, qui dit que la loüange des Femmes a toûjours été cause de quelque mal. Il done pour exemple Lu- Tite-Live Dec. 1. L. 1.

crece, à qui Tarquin ne fit insulte, que parce que son mari Collatin venoit de faire son Eloge, qui fit naître ou de l'envie, ou de l'amour à ce Tiran.

Peut-être qu'ils me diront, que j'ai plus sujet d'apréhender en me déclarant contre un Sexe qui est si puissant, qui a fait trébucher le plus Sage de tous les Homes ; contre un Sexe qui a domté la force du plus Vigoureux de la terre ; contre un Sexe qui a corompu la pureté de plus Saint dans le Peuple de Dieu : Ils me diront peut-être encore, selon le langage admirable d'un Pere de l'Eglise, Etes-vous plus fort qu'un Sanson ? plus sage qu'un Salomon ? plus saint qu'un David ? Et ne craignés-vous pas que cete puissance pour qui les Rois mêmes font gloire d'avoir de la complaisance, ne se vange de vous ? Ah ! certes, Messieurs, ces suites ne sont à craindre que pour ceux qui esclaves de ces Souveraines veulent bien engager leur liberté ; pour moi je suis un Avocat qui plaide ma Cause, un home intéressé qui défens mon bien, & un Partisan qui maintient més Aliés.

S. Bern.

Dites-moi quelle autoritè
Peût m'interdire la dèfense
De notre Sexe qu'on ofense
Contre le droit & l'èquité?
La Discorde aveque sa pome
Ne fait pas un tour si malin
Que l'injure qu'on fait à l'Home,
En préférant la Femme au Sexe Masculin.



Ainsi l'on verra le Fuseau
Trionfer avec la Quenoüille,
Le Mousquet chargera la roüille,
L'on jetera l'Epée en l'eau;
Helas! qu'on vous prend bien pour dupes,
Pauvres Sabres & Pistolets,
Puisque des Coifes & des Jupes,
Vous alés devenir les très-humbles Valets.



O Siècle! ô mœurs! ô tems pervers!
Quelle injustice, quelle injure!
L'ordre sacré de la Nature
Peut-il soufrir un tel revërs?
La Capeline avec le Masque
Auront en tous lieux le deßus;
Et le Dieu Mars avec son Casque

Ira servir de Page à la Dame Vénus.

Quand ces illustres Adorateurs se veulent servir du nom d'*Eve*, qui signifie Mere des Vivans, pour fortifier leur parti, c'est justement par là qu'ils apuïent le nôtre, parce qu'*Adam* étant sans contredit le Pere des homes, il est préférable aux femmes par ce nom même, qui est celui dont Dieu se sert, come aïant le plus de raport à son essence, c'est pourquoi il le préféré à celui de Créateur.

Si la femme fut faite après l'home, ce ne fut pas come la perfection du Tout, mais come une dépendance de l'Ouvrage, & pour ainsi dire un accessoire au principal, ou bien une perfection finale, & non point fisique ; mais helas ! quelle perfection qui ruina celle du prémier home ! quelle Mére des Vivans, qui les empoisona ! Et quel couronement d'Ouvrage qui fit perdre le Tout !

C'est en ce sens, Messieurs, qu'il faut entendre la réponse de ce Lacédémonien, qui étant repris par quelques-uns de ses amis, d'avoir épousé une

femme très-petite, leur répondit que de tous les maux il faloit prendre le moins grand.

On m'objecte encore la Beauté, qu'on dit être le partage des femmes, pour une forte preuve de leur excéllence, mais ce n'est pas une matiére d'éloge pour elles : la peau des Dragons est belle ; il y a des Plantes qui portent avec le venin de très-belles fleurs ; les Pomes du Lac de Sodome sont belles en aparence, mais vous m'avoüerés, Messieurs, que ces beautés bien loin de faire la perfection & l'ornement de leur sujet, elles en font l'aversion, & donent de l'horeur ; en un mot pour me servir des mêmes termes de l'illustre Mademoiselle de *Scuderi*, que je distingue du Sexe comun avec raison, come une Merveille de la Nature, La beauté n'est qu'une illusion qui se détruit presque dès qu'elle paroît :

Pauvres Amans infortunés !
Vous en savés bien des nouveles ;
Lorsqu'en soûpirant pour vos Belles
Vous dites que leurs yeux vous ont empoisonés ;

L'un maudit le plaisir qu'il goûte,
L'autre en bénit la cruauté,
Et tous enfin prenent la route
Des Petites-Maisons, ou de la Charité.

Ces zélés Courtisans des Dames soûtiénent que les Femmes n'ont point trempé leurs mains dans le sang du Sauveur du Monde, n'aïant aucune part au jugement injuste qui fut rendu contre cete inocente Victime, je l'avouë, mais cela n'est que parce que les Femmes n'ont jamais eû de voix, ni d'autorité dans les Tribunaux.

Si quelques-unes ont eû le don de Profétie, ce n'est pas une marque infaillible de mérite, Saül & Caife ont profétisé, & ils ont été reprouvés; ainsi ce don surnaturel n'est pas une preuve plus autentique de la vertu dans la femme, que la parole en fût une de raison dans l'Anesse de Balaam.

J'avouë encore, Messieurs, que les Siences, les Muses, les Graces & les Vertus ont été nomées, & qu'elles sont dépeines sous le nom & l'habit de femmes, mais il faut avoüer qu'il en est de même des vices & des plus

grandes imperfections, qui se remarquent dans les homes, come la Superbe, l'Avarice, la Tiranie.

Rien ne me devroit plus faire de peine, que les exemples de quelques Dames illustres de nos jours que l'on me propose, leurs Ouvrages sont des preuves incontestables de leur rare mérite; Mais come une Hirondéle ne fait pas le Printems, l'exemple d'un Individu ne change pas l'état général de son genre: Ce sont des Miracles qui n'intérompent point le cours ordinaire de la Nature. Car enfin, Messieurs, si un home a autrefois arêté le Soleil, il ne s'ensuit pas que les Anges, qui n'en ont jamais fait autant, soient inférieurs à la Nature humaine. Si quelques Cometes ont plus d'éclat que de certaines Etoiles, il ne faut pas conclure que ces Météores & ces Fénoménes errans soient préférables à ces Astres réglés, & posés de la main de Dieu. Et come enfin, le défaut d'un membre ne fait pas celui de tout le corps, aussi la perfection d'une partie ne fait pas celle du tout: C'est pourquoi ces Miracles de Nature font pas l'éxcélence universelle de leur Séxe.

J'aurois ſans doûte un beau champ de parler, & gain de cauſe, ſi je faiſois ici le Portrait de notre GRAND ROI, dont le mérite eſt au deſſus de tout ce qu'on ſe peut imaginer de grand, & de parfait. Quand je n'aurois que cête preuve, elle me ſufiroit pour établir mon droit, & elle éfaceroit tous les raiſonemens de mes Averſaires, puis qu'on peut dire de cet incomparable Monarque, ſans le flâter, qu'en ſa perſone ſeule il renferme toutes les belles qualités qui ont jamais paru dans les plus grands homes du Monde.

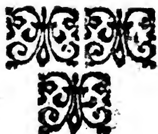
Soufrés, Meſſieurs, que pour finir ce Diſcours j'adreſſe la parole aux Dames, & que pour vous divertir je joigne encore le Vers à la Proſe.

Ceſſés de rechercher des preuves dans l'Hiſtoire,
Pour vous metre au deſſus de nous,
En vain vous aſpirés, beau Sexe, à cete gloire,
Ce n'eſt qu'un tems perdu pour vous,
Vos Héroines, vos Déeſſes,
Vos Sibilles, & vos Prêtreſſes
N'ont jamais mérité ce rang :

Mais pour détruire ces Exemples
Sans chercher des preuves plus amples
Je ne veux que LOUIS LE GRAND.



Je n'irai pas chercher dans Rome & dans la Grece
Tous ces antiques Demi-Dieux,
Qui joignant la Valeur aveque la sagesse
S'éleverent jusques aux Cieux;
Je ne veux point pour me défendre
Emploïer le bras d'Aléxandre,
Ni le courage des Césars,
Ces secours étrangers sont pour moi peu de chose,
Puisque LOUIS, *qu'on leur opose,*
A toutes les vertus de Minerve & de Mars.





SECOND DISCOURS ACADEMIQUE.

Qui sert de Réponse à celui de Monsieur de Vertron, Du Merite des Dames.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE ROÏALE D'ARLES.

MESSIEURS,

S'il n'y avoit ici qu'à se défendre de ces fausses douceurs, que l'on me fait si mauvais gré d'avoir traitées d'empoisoneuses, il ne me sembleroit pas mal-aisé de soûtenir un bon mot, où la raillerie a eû plus de part, que la malice, dont on me soupçone ; mais que n'ai-je point à apréhender, lors qu'après avoir soûlevé contre moi un Parti infiniment plus redoutable, que celui qui déchira le malheureux Or-

phée, on emploïe encore tous les charmes de l'Eloquence la plus subtile & la plus délicate ? La partie n'est pas égale, & je l'aurois déja abandonnée, si je n'avois esperé que la vérité se trouvant de mon côtê, elle dissiperoit elle seule tous les faux brillans, par où mon illustre Adversaire s'est efforcé d'éblouïr ses Juges. Ce n'est pas que je le croïe fort prévenu en faveur d'une Cause, qu'il n'a embrassée que par complaisance. Sa droiture de cœur, & sa grandeur d'âme l'ont mis trop au dessus des foiblesses, pour lesquelles il se déclare, pour croire qu'il en soit susceptible, & je ne doute point que l'envie de faire parêtre son esprit sur un sujet si abandonné, ne l'ait plûtôt engagé dans cette entreprise, que l'espérance d'y réüssir. On le prendroit véritablement pour un de ces Malades désespérés, à qui la violence du mal a ôté tout sentiment, & qui se joüent, pour ainsi dire, entre les bras de la Mort, lors-même que leur indolence fait pitié à tout le monde : ou si vous l'aimés mieux, on diroit que c'est un de ces Esclaves, qui sont si accoûtumés

à la pésanteur, & au bruit de leurs fers, qu'ils ne songent plus à les rompre. Il nous permettra néanmoins de douter un peu de sa bonne foi en cette occasion, pour lui mieux témoigner l'estime que nous faisons de sa sagesse & de son bon sens. Un aussi honnête-homme que lui, aussi intelligent, aussi prudent, aussi éclairé ne se souleveroit pas de sens-froid, contre toutes les raisons plausibles qui appuïent mon opinion, ni contre l'expérience de tous les siécles, si la galanterie ne s'en mêloit. Ce n'est point un véritable zéle, dont il est animé, ce n'en sont que les apparences, ou tout au plus de fort légers transports: Que si cependant il avoit été assés foible pour se laisser séduire à une illusion, qui n'a que trop séduit de grands hommes, il souffrira, s'il lui plaît, que je ne le combatte que par lui-même, en lui faisant avoüer, *Que les douceurs des Femmes, par la passion qu'elles inspirent, ont toûjours été plus cruelles, que le venin du Serpent*, soit que l'on ait égard aux commencemens de cette passion, soit que l'on en considére les suites.

D'ussé-je d'abord passer pour un prévaricateur, je ne prétends pas condamner ici tous ces agrémens, dont la Nature a enrichi les Femmes, avec tant de distinction. Il y en a qui se servent trop innocemment de tant d'avantages pour enveloper parmi les coupables, celles qui ne le sont point. Si l'Antiquité a eû des Héleines, des Phédres, & des Laïs, elle a aussi eû des Alcestes, des Arthémises, & des Lucreces : Et l'Ecriture elle-même, à qui seule il appartient de donner du prix aux choses, a pris autant de soin à faire l'éloge des plus rares beautés du peuple de Dieu, qu'elle en a toûjours pris à nous instruire & à nous édifier par le récit de leurs belles actions. Il semble même que les Vertus soient si naturelles aux Femmes, que ces divines Filles du Ciel ont crû qu'elles ne pouvoient parêtre à nos yeux, dans un appareil plus propre à se faire aimer, qu'en empruntant leur déhors Aprés tout, la beauté étant le partage de leur Sexe, comme la force & la prudence sont le partage du nôtre, il n'y auroit pas moins d'injustice à censurer une

belle personne, parce qu'elle enchanteroit tous les yeux de ceux qui la verroient, qu'à se déchaîner contre un Prince, parce qu'il auroit les plus grandes qualités du monde, pour bien gouverner ses Etats, & qu'il se distingueroit de tous les autres & dans la paix & dans la guerre. Ce seroit donner dans l'extravagance la plus ridicule, que d'avoir des sentimens si déraisonnables; ou plûtôt ce seroit s'en prendre à l'Ouvrier, qui a fait toutes choses avec une sagesse infinie, que de condamner si indiscretement ses Ouvrages les plus accomplis.

La beauté du corps étant au sentiment de Platon, une émanation de celle de l'âme, un réjalissement de la splendeur divine & un rayon de la plus pure lumiére des Cieux; c'est un don du Créateur, qu'il faut respecter quelque part qu'il se rencontre. Il n'est point d'homme si barbare qui n'en soit touché, s'il a un cœur & des yeux: Et quoi-que toutes les Nations soient d'un goût trop différent, pour s'accorder entr'elles touchant l'idée, que l'on s'en doit former, toutes néanmoins s'ac-

cordent en cela, qu'elles la regardent comme un des caracteres qui approche le plus de la Divinité. Enfin, sans m'arrêter à ces Philosophes, qui ont soûtenu, que ce n'étoit pas un moindre sacrilége de l'outrager, cette beauté, que de profaner, ou de piller un Temple : Il est seûr, que Dieu même a toûjours prétendu, qu'on eût des égards pour elle, & que s'il a souvent ordonné à son Peuple de massacrer sans distinction d'âge, ni de sexe, tous les habitans des Villes, qu'ils emporteroient d'assaut, il n'a pas manqué d'excepter du carnage les filles, qui se distingueroient par une beauté extrême.

En verité, Messieurs, j'appréhenderois qu'un tel aveu ne passât dans vos Esprits pour une rétractation, si je n'espérois, que ma sincérité ne servira qu'à vous mieux persuader de la bonté de ma cause. Qu'ai-je donc voulu dire ? Si ceux qui s'applaudissent le plus de ma simplicité, ne vouloient nous faire finesse de leurs propres dégoûts, ils vous le diroient encore mieux que moi, en vous avoüant que quelques charmes

qu'ait la beauté, il n'y a cependant piqure d'Aſpic, ou de Vipére plus cruelle, que la paſſion qu'elle fait naître, lors qu'on va au delà du reſpect, & de l'admiration qu'on lui doit. C'eſt du moins ce qu'avoüent tous les jours, ceux qui affectent le plus de paſſer pour tendres, & pour conſtans, & qui ne ſont peut-être pas les plus malheureux dans leurs inclinations. Ils confeſſent tous qu'ils n'ont commencé à aimer que par ſurpriſe; qu'ils ont été trahis par leur foibleſſe, qu'ils ont plûtôt été éblouïs, qu'ils n'ont eû le loiſir de ſe reconnoître; & que s'ils avoient pû prévoir à quoi les engageoit leur paſſion naiſſante, ils auroient pris plus de précaution, pour s'en garentir, que de tous les poiſons de la Colchide.

Je n'en puis parler véritablement, graces à mon deſtin, qu'inſtruit par les plaintes d'autrui, n'aïant jamais porté de chaînes, qui m'aïent fait ſoupirer un moment: Peu ſenſible au plaiſir & à la gloire de faire des jaloux de ma bonne fortune, je l'ai toute bornée aux douceurs de l'indifférence, & ſoit un effet de mon naturel un peu fier, ſoit

un

un fruit de mes réfléxions, je n'aimai jamais ailleurs qu'au Parnasse, où l'on sait que les beautés sont un peu trop surannées pour débaucher un cœur. Tout cela pourtant ne peut me faire tort, puisque je ne parle qu'après ceux qui sont plus sçavans dans ces misteres; Et certes s'ils ne peuvent être suspects d'imposture, quel venin fut jamais plus prompt, plus subtil & plus dangereux que l'Amour qu'inspirent la beauté & la douceur des Femmes? En vain cette Ciguë naissante se cache sous les fleurs les plus agréables; en-vain elle est environnée des Jeux, des Ris, & des Plaisirs, qui folâtrent autour comme autant d'Abeilles, elle ne manque point tôt ou tard d'empoisonner ceux qui la cüeillent, & qui en osent goûter inconsidérément.

Qu'on nous vante donc, tant qu'on voudra, les charmes imposteurs de ces Sirénes, qui ne nous attirent si agréablement à elles, que pour nous déchirer avec plus de cruauté. Quand on rassembleroit en une seule personne, ce que toutes les autres Femmes ont cû chacune à part de douceurs & d'agré-

mens, quand on lui donneroit le tour du visage le plus accompli, les traits les plus reguliers, le teint le plus uni & le plus délicat, les yeux les plus touchans, la bouche la plus belle, la taille la plus juste, l'air le plus grand, les manieres les plus dégagées, l'enjouëment le plus modeste, & le cœur le plus tendre : quand elle auroit enfin toutes les perfections du corps & de l'esprit de la Princesse Ioniene de Lucien, ou de la Femme qu'on ne trouve point, ses regards les plus caressans ne laisseroient pas d'être encore plus cruels que tous les traits envenimez, dont Polyctete se plaint le plus haut dans nos Tragédies. Que, dis-je! les flambeaux des Furies elles-mêmes seroient moins rédoutables que toutes ses tendresses ; puis qu'en effet ceux qui se laissent fasciner à de semblables enchantemens, ne sont pas moins sujets aux plus funestes idées du désespoir, que les Criminels le peuvent être à la vûë des supplices qui leur sont reservez. N'étoit-ce point aussi dans cette vûë, qu'au raport d'Aristophon, il fût défendu à l'Amour de se trouver ja-

mais dans l'Assemblée des Dieux, parce qu'il portoit par tout le désordre, & qu'il remplissoit le Ciel de querelles, de séditions & de troubles? C'étoit peu, ce semble, que la Fable lui eût déja fait faire les figures du monde les plus ridicules, qu'elle l'eût representé comme un Aveugle, qui se laisse conduire à tous les mouvemens de la passion, qu'elle l'eût armé d'un Arc, de fléches & d'un Carquois, pour faire des blessures mortelles : Il falloit encore, aprés l'avoir fait passer pour un Libertin, & pour un Inconstant, lui interdire tout commerce avec les autres Divinités, pour nous montrer qu'il ne leur est pas permis à elles-mêmes d'aimer & d'être heureuses.

C'est un Privilege qui ne s'accorda jamais à qui que ce soit ; & c'est ce que nous a voulu dire un Prince infiniment plus éclairé que tous les Poëtes, & que tous les Orateurs de l'Antiquité, quand il nous avertit ne de point jetter les yeux sur une femme parée, & qui veut plaire ; qu'il n'y a rien de plus dangereux que ses caresses, qu'il en faut craindre la voix, les mains, & les ci-

vilités les plus indifférentes. Il ne lui faut, dit-il, qu'un régard pour vous abatre ; qu'un cheveu pour vous entraîner, comme un Captif dont elle triomphe : La fuite même vous sera inutile, si vous ne fuïés qu'après l'avoir vûë : Et ne vous trompés pas, ajoûte ce grand Roy, sur ce que sa beauté est une image de cette Beauté toûjours ancienne, & toûjours nouvelle, de laquelle dêcoulent toutes les autres beautés comme de leur source : Cette image, qui vous attire, couvre un abîme de désespoir & de larmes ; & souvenés vous que pour la voir en seûreté, il faut ou rapeller les heureux tems de l'Innocence, ou attendre le beau jour de l'Immortalité. Ne diriés-vous pas qu'il parle là d'un Monstre plus affreux que l'Hydre de Lerna ? Sans doute : Et quand il a dit ailleurs, qu'il y auroit moins de peril à demeurer avec un Dragon qu'avec une Femme, il y a apparence qu'il n'a pas moins voulu parler de celles qui ont une belle tête, que de celles qui l'ont la plus dure & la plus opiniâtre : ainsi la passion qu'inspirent les douceurs des Femmes est plus

cruelle que le venin du Serpent, lors qu'elle ne fait que de commencer. Montrons maintenant que les suites n'en sont pas moins dangereuses.

Si je n'avois à faire à un Ennemi aussi prévenu que l'est celui auquel j'ai à répondre, il auroit falu se contenter de la prémiére idée, que je viens de donner de la passion qu'il défend, sans insulter plus longtems à une foiblesse, qu'il ne regarde peut-être, que comme un beau penchant.

Mais pourquoi faire grace à qui me persécute à outrance ? Si je l'épargnois, ce ne seroit que par une fausse pitié, qui ne lui seroit pas moins crüelle qu'à moi : & il ne peut trouver mauvais, qu'après avoir voulu me séduire, j'entreprenne de le désabuser lui-même.

En effet, si l'amour est si crüel, lors qu'il ne fait que de se mettre en possession d'un cœur : combien ne l'est-il point, lors qu'il en est absolument le maître ? Que de mauvais pas, que de routes tortuës, & impraticables que de précipices dans un païs, dont les seules avenües seroient capables de rebu-

ter quiconque s'y engageroit en consultant la raison, si néanmoins on est en état de la consulter, quand on s'y engage! Que d'orages & de tempêtes suivent un embarquement si fatal! où pour ne pas sortir de mon allégorie, quelles convulsions, quelles agonies, quelles inquiétudes succédent au premier dégoût de ce poison mortel! Supposons néanmoins que l'amour se soit servi en vôtre faveur de ses fléches d'or, à quoi nos Poétes n'ont pas voulu que rien pût résister; votre sort n'en sera pas moins à plaindre, & peut-être auroit-il été plus à souhaiter pour vous, qu'il ne se fût servi que de ses fléches de plomb, qui s'émoussant d'abord, n'entrent jamais fort avant dans le cœur, & laissent tout le loisir de revenir de son entêtement.

Je ne parle pas maintenant, Messieurs, de cet aveuglement bizarre, auquel il faut se condamner pour ne plus voir les défauts d'une belle Personne, ou pour ne les voir que sous les apparences dautant de belles qualités. Ce n'est par tout que contrainte & que dissimulation; ce n'est par tout que la flaterie la

plus basse. De sorte qu'il semble que ceux-là soient les plus habiles dans l'Art d'aimer, qui sont les plus ingénieux à s'imposer à eux-mêmes. Dès que l'amour s'est rendu maître d'un cœur & d'un esprit, il exerce un pouvoir si tirannique sur l'un & sur l'autre, que ce seroit un sacrilége que de découvrir la moindre imperfection dans celle que l'on aime. Sa fierté ne doit plus paroître qu'une grandeur d'âme élevée au dessus des sentimens du Vulgaire; sa légéreté qu'un enjouëment agréable ; sa stupidité qu'un effet de sagesse & de sa modestie ; ses emportemens, que les saillies d'un esprit naturellement prompt & agissant; ses bizarreries les moins pardonnables, qu'un fruit de sa maturité ; son indolence, sa froideur & son indifférence, qu'un déguisement industrieux de sa pudeur. Cela me fait souvenir de ces Charlatans, qui pour imposer aux simples, se servent de differens cristaux, dont les uns agrandissent les objets, les autres les rendent plus petits, & les autres enfin les font parêtre de toute autre couleur qu'ils ne sont dans le

naturel. Et ce n'eſt pas ſeulement pour les défauts de l'eſprit, que l'amour ſe ſert de cet artifice, il n'impoſe pas aux yeux avec moins d'adreſſe pour les défauts du corps. On feint à une Maîtreſſe des proportions dans le viſage, qui ne ſont que dans notre idée: Les traits les plus irréguliers & les plus difformes ont leur agrément, les diſproportions les plus choquantes ont leur accord; on voit blanc ce qui eſt pâle, clair ce qui eſt brun, & brun ce qui eſt noir à faire peur à des Mores: Et l'on veut bien s'étourdir quelquefois, juſqu'à ſe flater, que des ſoûpirs & des regards, par où une Coquette ne ſonge, qu'à ſe faire de nouveaux adorateurs, ſont autant de gages de ſa fidelité & de ſa conſtance.

En verité, Meſſieurs, eſt-ce folie? eſt-ce enchantement? ou n'eſt-ce point l'un & l'autre tout enſemble, puiſque les breuvages de Circée ne renverſerent jamais ſi fort le ſens aux Compagnons d'Ulyſſe, que cette paſſion le renverſe à ceux, qui s'en laiſſent honteuſement faſciner?

Quand eſt-ce donc que les hommes

rompront le charme, qui les enchante ? Quand ouvriront-ils les yeux à leurs véritables interêts, pour les fermer à l'erreur, & à l'imposture ? Quand profiteront-ils des lumiéres de ce Zérobabel, dont l'Ecriture parle avec éloge, & qui aprés avoir avoüé qu'il n'est rien au monde, qui égale la force de la beauté, reconnoît néanmoins que la vérité ne s'est pas plûtôt montrée à nos yeux, qu'elle efface toutes les fausses idées par où nous avions été ébloüis. Il n'est rien de si aisé, si l'on le vouloit de bonne foi. On est persuadé, qu'il n'est point de joug plus insuportable que celui de l'Amour, point de chaînes plus pésantes que les siennes, point de poison plus cruël, que celui qu'il fait glisser dans un cœur. On sçait même que la beauté ne remporte tant d'avantages sur nous que par surprise, & qu'elle doit plus ses conquêtes au penchant que nous avons au mal, qu'au droit qu'elle prétend avoir. A qui tient-il donc qu'on ne brise ses fers, puisqu'il ne faut pour cela qu'un reste de raison, & de bon sens ?

Mais c'est en vain qu'on en cherche-

roit de la raiſon & du bon ſens, parmi ceux qui aiment : C'eſt dequoi l'on conviendra aiſément avec moi pour peu qu'on jette les yeux ſur l'Antiquité, & ſans me prévaloir des déguiſemens honteux ſous leſquels la Fable fait parêtre ſes Dieux, quand elle en a fait des Amans, ſans renouveller la confuſion du grand Alcide, quand aïant changé en juppe ſa peau de Lion, & ſa maſſuë en quenoüille, il ne ſongeoit qu'à filer avec ſa chere Omphale; ſans rappeller les foibleſſes d'Agamemnon, ni celles d'Achille, quand ils ſe diſputerent ſi honteuſement la poſſeſſion d'une Captive, dont ils étoient devenus les captifs eux-mêmes : parce qu'enfin le bon Homére s'endort quelque-fois, & qu'un Poëte, tel que lui n'eſt pas un garand fort aſſûré de tant d'agréables réveries. Que dirons-nous des Philoſophes qui ont fait le plus de bruit dans le monde, & qui aprés avoir raffiné ſur la Morale & la Politique, ont donné dans la folie la plus fine, dès qu'ils ſe ſont mêlés d'aimer ? Le joli ſpectacle à mon gré que de voir Platon, cet homme que toute la Gréce ſurnomma le

Divin, faire la cour à une Vieille toute decrepite, avec autant d'assiduité qu'un jeune étourdi la pourroit faire à la personne du monde la mieux faite, & s'en coëfer d'une maniére si extravagante, qu'il ne regardoit ses rides, que comme le rendés-vous des Graces & des Amours ! Qu'Aristote soûtenoit bien cette haute reputation de sagesse, où il étoit, lorsque sur ses vieux jours, il sacrifia non-seulement son cœur & sa liberté à une Courtisane, mais aussi tout le peu d'honeur qui lui restoit, en lui ofrant les mêmes sacrifices, qu'à Cerés! Que Diogéne Laërce avoit bonne grace, lors qu'il couroit, comme l'on dit, de branche en branche, & de fleur en fleur, sans pudeur & sans retenuë ! Tous les autres qui ont fait profession de la sagesse la plus sévere parmi les Payens, n'ont pas été beaucoup plus moderés, que ceux-là : & il n'est pas jusqu'à Socrate, qui selon l'Histoire médisante, ne peut faire assés belle figure dans la Quadrille des Philosophes galans.

Cependant, quelque plaisans que soient ces spectacles, je doute fort que

mon sçavant Adversaire soit d'humeur à en rire : mais si ceux-là ne suffisent pour le convaincre, en voici d'autres qui le presseront un peu davantage. Comment répondra-t-il en effet à la complaisance aveugle de Ninus à l'égard de sa Semiramis, laquelle aïant obtenu de lui, qu'il lui fût permis de regner seulement un jour, commença à exercer son autorité souveraine, par lui faire ôter le Diadême qu'il portoit; puis le dépoüilla de toutes les marques de sa Roïauté, comme si elle n'eût songé qu'à se divertir; ensuite lui demanda son épée, & lui fit enfin trancher la tête? Par où excusera-t-il la sottise du Conquérant de l'Asie, Alexandre, qui à la persuasion d'une Concubine, fit mettre le feu à la Capitale & au Palais des Rois de Perse, où se consumerent, pour ainsi dire, dans une nuit les richesses de tous les siécles qui avoient précédé? Que dira-t-il d'Annibal, qui au lieu de marcher droit au Capitole, où la Victoire lui tendoit les bras, aima mieux s'en rétourner à Capouë, pour s'y jetter entre ceux de la mollesse & de la volupté? Je ne dis

rien de Candaules à qui il coûta la vie d'avoir trop idolâtré sa femme ; ni d'Antoine, qui ne périt pas tant par la bonne fortune & par le génie d'Auguste, que par les caresses de Cléopatre, ni d'une infinité d'autres, dont les avantures sont trop connuës, pour trouver place dans un discours d'aussi peu d'étenduë que celui-ci.

Je ne me sers plus, Messieurs, que des armes, dont mon illustre Antagoniste s'est servi pour me combattre, c'est à des traits de l'Histoire sacrée. Jettons en effet un coup d'œil sur la plupart des tristes événemens dont il y est parlé, nous en trouverons peu où la passion des Hommes pour les Femmes n'ait eû beaucoup de part. Entrons-nous dans le Paradis terrestre, qui ne devoit être, ce semble, que le séjour de l'Innocence, & des plus pures délices ? C'est là que la cruelle condescendance d'Adam à l'égard d'Eve m'a donné occasion de dire, que les douceurs des Femmes ont toûjours été pires, que le venin du Serpent. Toute la Terre est-elle engloutie sous les eaux ? C'est que les Enfans de Dieu aïant veû

que les filles des hommes étoient belles, contracterent avec elles des alliances honteuses qui ouvrirent les cataractes du Ciel, & attirerent sur eux la colére du Seigneur. Les fils du Patriarche Juda sont-ils presque tous frapés d'une mort soudaine & affreuse ? La belle & l'infortunée Thamar l'occasion innocente de leur perte. Les Israëlites périssent-ils en si grand nombre dans le désert ? c'est tantôt parce qu'ils se laissent séduire à la beauté & aux caresses des Femmes Moabites, & Madianites, & tantôt parce qu'aprés s'être abandonnées aux derniers excés de l'intemperance dans leurs festins, ils n'en sortent que pour joüer; c'est-à-dire, comme les Interpretes s'expliquent, pour s'abandonner aux plus honteux desordres de l'impureté. Toute la Tribu de Benjamin est-elle presque détruite par le glaive vengeur des autres Tribus ? C'est parce que ceux qui la composoient, éblouïs de la beauté d'une femme étrangere, pousserent leur brutalité à un tel degré, qu'on ne peut y songer sans horreur. Tout le Peuple de Dieu est-il sur le point de soüiller

ses mains du sang de la chaste Susanne: c'est parce que les deux Vieillards que ce Peuple avoit choisis pour ses Juges à Babylone, durant qu'il y étoit captif, se laissant aveugler à leur passion, lui imputerent par ressentiment un crime qu'elle n'avoit pas voulu commettre par complaisance.

Il me seroit aisé maintenant de parler des châtimens que Dieu exerça sur Pharaon Roi d'Egypte, & de ceux dont il menaça Abimelech Roi de Gérara, à cause que l'un & l'autre avoient fait enlever Sara à Abraham, sans sçavoir que ce fût son épouse : De la défaite des Sichimites & de la destruction de leur Ville, parce que surpris de la rare beauté de Dina, ils l'avoient livrée à leur Prince : Du Jugement terrible qui fut dénoncé à Balthazar, parce que pour complaire à ses Femmes, il profana les vases sacrés du Temple de Jerusalem, dans un festin qu'il leur avoit fait préparer, & d'une infinité d'autres desordres, dont l'Ecriture a pris soin de nous instruire pour notre édification, & dont je veux bien faire grace à mon illustre Adversaire, pourveu qu'il me per-

mette de ne pas me taire ſur l'infortune de Samſon, de David & de Salomon, dont l'aveugle penchant pour les Femmes a fait gémir tous les ſiécles qui les ont ſuivis. Qui ne pleureroit en effet la chûte de Samſon, de cet invincible Nazaréen, qui étoit autant au deſſus de tous les Héros de l'Antiquité, que ces Héros ont été au deſſus des autres hommes; qui ne comptoit pas même parmi ſes travaux la défaite d'un Lyon; qui n'avoit d'autre maſſuë que la machoire d'un Ane; qui enlevoit quand il lui plaiſoit les portes des Villes pour ſe mettre en liberté; qui de la moindre ſecouſſe ébranloit les colonnes des Temples, & écraſoit ſes ennemis ſous leurs rüines: mais qui étant le plus habile de ſon tems à inventer des Enigmes, en devint une impénétrable lui-même, dès que ſe rendant aux careſſes & aux traîtres embraſſemens de Dalila, il lui eût découvert le ſecret en quoi conſiſtoit ſa force? Qui ne donneroit des larmes à David, qui n'étant encore que Berger, ſe joüoit auſſi avec les Lyons & les Ours, & leur arrachant avec la vie la proïe qu'ils lui avoient en-

levée ; qui pour son prémier coup d'essai à la guerre renversa avec une fronde, un Géant armé de toutes piéces, & dont les seuls regards jettoient la fraïeur dans tout le Camp de Saül qui étoit si redoutable aux Puissances mêmes des Ténébres, qu'il n'avoit seulement qu'à joüer de la Harpe pour les mettre en füite ; & qui néanmoins malgré cette douceur, qui l'avoit rendu l'homme selon le cœur de Dieu, sacrifia le malheureux Urie, tout fidéle qu'il lui étoit, à l'amour qu'il conçût pour Bersabée, ajoûtant à son adultere, l'homicide le plus inhumain qui fut jamais ? Pour ce qui est de Salomon, je ne pense pas qu'il y ait personne qui l'aïant admiré dans son élevation, ne soit aussi touché de l'état humiliant où le reduisirent les derniers déréglemens de sa vie. On sçait ce qu'en dit l'Ecriture, & l'on n'en sçauroit rien dire de plus grand ni de plus glorieux. Toutes ses lumiéres étoient pures, ses inclinations droites & raisonnables, ses connoissances presqu'infinies. Etre Sage & Maître de soi-même, être officieux, libéral, magnanime, fidéle & sincere, ce n'étoit

pas des ſciences qu'il dût à ſon travail & à ſes réfléxions, c'étoient des prémiers mouvemens qui naiſſoient en lui, & qu'il ſuivoit ſans peine. En un mot, ſi ſa beauté n'avoit point de pareille parmi tous les hommes de ſon ſiécle; & ſi les ombres de ſon autorité s'étendoient juſques ſur ſon front & dans ſes yeux, la pénétration de ſon eſprit & la douceur de ſon naturel, avant que la paſſion eût corrompu l'un & l'autre, ne lui attirerent pas moins d'adorateurs de toutes les parties du monde, où il y avoit des hommes. Cependant, ô vanité des vanités! ce Prince ſi glorieux tombe dans l'opprobre & la confuſion, ſur le declin d'une ſi belle vie: Celui qui ſembloit avoir fait une liaiſon éternelle avec la ſageſſe, devient le plus inſenſé des mortels, par les folles amours, à quoi il s'abandonne: aprés avoir eû ſi long-temps les yeux attachez au Ciel, pour y contempler les perfections du Créateur, il les détourne enfin ſur les Créatures, comme ſi elles avoient pû borner ſa félicité: aïant goûté les chaſtes delices de l'eſprit dans ces ſaintes & ſçavantes

réfléxions, qui l'occuperent durant tant d'années, il ne refuse quoi que ce soit à ses sens, encore qu'il ne rencontre dans les fades satisfactions, qu'il leur donne, qu'affliction & qu'amertume. Ce Roi pacifique ne peut joüir de la paix qu'il donne à toute la terre : Ce Maître des Maîtres du Monde, & de tous les Sages de son temps, aïant écrit de toutes choses, depuis le Cedre jusqu'à l'Hisope, est renversé lui-même, comme un de ces Cedres, dont parle le Prophéte, qui portoit ses branches, jusqu'aux nuës, & dont un instant aprés, on ne voit pas même la place où il étoit. Cet adorateur du vrai Dieu, qui lui consacre le Temple le plus magnifique & le plus riche, qu'il ait jamais eu, se rend l'exécration de ce même Dieu, lors que pour plaire à des Femmes, il offre de l'encens aux Idoles de Moab & de Sidon. Enfin le Sage, le Grand, l'Heureux Salomon, aprés avoir attiré par sa piété le feu du Ciel sur les victimes, qu'il immoloit au Tres-haut devient la proïe des flâmes les plus impures de l'Amour.

Si j'avois maintenant à répondre aux Exemples, que mon Sçavant Adver-

ſaire a étalés avec tant d'artifice ; je lui dirois qu'Eſther, outre qu'elle étoit épouſe d'Aſſuerus, qui devoit avoir pour elle tous les égards, que les nœuds ſacrés d'une telle alliance exigeoient de lui, avoit une beauté, où la Grace avoit plus de part, que la Nature, & l'affectation : Qu'Abigail dût moins à ſes charmes l'accez favorable, qu'elle trouva auprés de David, qu'à ſa prudence & à ſon humilité : Que Veturie étoit Mere de Coriolan, & qu'en cette conſidération il ne pouvoit lui rien refuſer : & qu'apparemment enfin la Veſtale, qui traîna avec deux doigts un grand Vaiſſeau, que pluſieurs Hommes n'avoient ſçû remüer, en ſçavoit un peu plus, qu'il n'en falloit ſçavoir pour entretenir le feu ſacré dont elle étoit là dépoſitaire. Mais qu'eſt-il beſoin de refuter tout cela, aprés la foule de Malheureux que je viens, Meſſieurs, de preſenter à vos yeux ? C'eſt par là auſſi que je conclus, ou que le Serpent n'a point de venin, qui ſoit dangereux, ou que la beauté, les douceurs, & les complaiſances des Femmes, ont toûjours été pires que le venin du Serpent.



III. DISCOURS ACADEMIQUE.

Pour Réponſe à celui de Monſieur de Vertron, Contre les Femmes.

MESSIEURS,

Il eût été à ſouhaiter pour la gloire de notre cher & illuſtre Confrere, & méme pour ſon bonheur, qu'il n'eût pas pouſſé ſi loin les traits picquans de ſon éloquence contre le beau Sexe, qu'on doit également aimer, & reſpecter.

Il eſt vrai qu'on ne peut ſoutenir plus fortement une méchante cauſe, en parlant contre les Dames, qui ont toûjours fait l'admiration des hommes délicats & polis : Et comme il eſt de ce nombre, je ſuis ſurpris & chagrin

en même tems de voir qu'il change pour elles. S'il vouloit se retracter ici publiquement, je suis sûr que les Beautés, qu'il a attaquées par imprudence, lui pardonneroient par générosité : Je lis dans les yeux les sentimens de leurs cœurs en faveur de ce parjure : car enfin après avoir soutenu si éloquemment leur parti dans le premier Discours, qu'il eut l'honneur de prononcer dans cette célébre Assemblée, il en soutient aujourd'hui un contraire en présence des mêmes personnes. Oüi, Messieurs, son opinion nouvelle est un crime de léze-Académie, où l'on défend toûjours la cause des Dames, avec d'autant plus de raison que nous en avons une parmi Nous, qui par son rare mérite, & par l'excellence de ses Ouvrages, fait l'ornement de notre Parnasse: C'est l'incomparable & charmante Madame *Deshoullieres*, à l'honneur de laquelle les Muses ont gravées au bas de son fidéle Portrait, & à la tête de ses admirables Poësies, ces Vers qui la rendront immortelle.

Si Corinne en beauté fut célébre autrefois,

Si des Vers de Pindare elle effaça la gloire :
Quel rang doivent tenir au Temple de Mémoire,
Les Vers que tu vas lire, & les traits que tu vois?

La fameuſe Académie *Des-Ricovrati* de Padoüe à l'exemple de la Vôtre, Meſſieurs, luy a donné une place diſtinguée parmi les Muſes Italiennes, dont le nombre eſt aujourd'hui rempli par d'illuſtres Dames Françoiſes, qui veulent bien entretenir un commerce d'eſprit avec Vous.

Permettés-moi, Meſſieurs, de faire mes efforts pour convertir le cœur d'un Hérétique volontaire; & de graces pour l'honneur & l'avantage de notre Compagnie, ſecondés-moi dans un ſi glorieux deſſein.

Vous ne devés point douter, Monſieur, que cette Aſſemblée ne ſoit partagée à votre occaſion, & que vous n'y trouviés des Ennemis pour vos ſentimens erronés auſſi bien que des Adorateurs pour votre vive éloquence.

Avoüés, Monſieur, de bonne foy, que

c'eſt quelque petit dépit amoureux qui vous a fait déclamer de la ſorte, & que vous ne parlés pas ſincérement, quand vous dites avec tant d'aigreur, que *les douceurs des Dames ſont pires, que le venin des Serpens*. Le Séxe qui ſçait plaire, irrité qu'il eſt contre vous, ſçaura s'en vanger, ſi vous ne vous retractés promptement.

Voïons, Monſieur, mon cher Confrere, ſans chaleur, qui de vous ou de moi ſera plus heureux aujourdhui à rencontrer à gloire, où vous, en en attaquant ce beau Séxe, ou moi en le défendant? Je veux d'abord convaincre votre raiſon par vos yeux; pouvés-vous les jetter ſur toutes ces Dames, que votre réputation a attirées dans cette Aſſemblée, ſans condamner votre entrepriſe, & ſans vous ranger de mon parti contre vous-même, puiſqu'il a été juſqu'à préſent le vôtre.

Un des plus ſages de la Gréce, dit autrefois à un jeune homme, parlés pour être vû; je vous dis maintenant le contraire, Monſieur, voïés pour pouvoir parler, je ſuis ſûr que vos régars étoufferont votre parole; ou du moins, ſi l'engagement

gagement que vous avés a une mauvaiſe cauſe vous empêche d'y renoncer, votre cœur en ſecret démentira votre bouche; en effet vous qui poſſédés ſi parfaitement l'Hiſtoire, voulés-vous en deſavoüer les plus beaux endroits? pouvés-vous ignorer les prodiges, que les Femmes ont faites par leurs douceurs & par leurs complaiſances? Avés-vous oublié de gaïeté de cœur, que c'eſt par ces ſeules armes, qu'une ſeule Femme autrefois a ſauvé tout le Peuple de Dieu dans ſa captivité? Aſſuérus veut qu'il périſſe tout, ſans qu'on pardonne à l'innocence même, qui ſera ſun Libérateur? Faudra-t'il pour le ſauver renouveller les prodiges qui avoient autrefois ſéché les Mers, & converti les Fleuves en ſang? Non, une Femme fait elle ſeule plus que tous ces prodiges, ſes ſeules douceurs ont autant de forces, que le glaive de l'Ange qui avoit porté la mort dans toutes les maiſons de l'Egypte; Eſther ſe preſente devant ce Roi irrité, elle languit, elle tombe en foibleſſe aux pieds de ſon Trône, cette langueur triomphe d'abord de la colére de ce Prince; cette foibleſſe a

la force de rappeller sa raison ; & les larmes d'une Femme effacérent l'Arrest, qui condamnoit à la mort un Peuple entier. Qu'est-ce que cette langueur, cette foiblesse, & ces larmes ont de commun avec le venin des Serpens ? Le vénin empoisonne ceux qui se portent bien ; ces douceurs sauvent du péril un Peuple empoisonné ; le vénin étouffe la vie, Esther par ses douceurs garentit son Peuple de la mort ? Comment donc accorderés-vous cette vérité avec votre proposition, *Que les douceurs des Dames ont toûjours été pires, que le vénin des Serpens ?* Des-avoüerés-vous l'Ecriture-Sainte ? Aimerés-vous mieux passer pour Infidelle, que de faire justice à un Sexe si beau ? Prenés garde, Monsieur, on dit que ceux qui semblent le persécuter en général, l'aiment beaucoup en particulier, & peut-être, que si les douceurs de ces Dames étoient du poison, vous n'auriés pas de l'horreur à vous empoisonner. Et que dirés-vous du pauvre Nabal ? Il a à sa porte un Conquérant, qui a jetté les Géans par terre d'un seul coup de fronde, qui étant encore enfant a

étoufé entre ſes bras les Lyons, & les Ours ; qui s'avance à la tête de tout ce qu'il y a de plus brave dans la Paleſtine, réſolu de faire main baſſe ſur la maiſon de ce brutal, qui lui avoit refuſé quelques rafraichiſſemens pour ſes Troupes : Qu'eſt-ce qui le ſauvera de cette juſte punition ? Ce ne ſera que les ſoumiſſions, & les complaiſances de la douce Abigaïl. Helas ! ſans le vénin de votre Serpent le pauvre Nabal étoit perdu : Cet aimable Serpent fit à David, ce que David avec ſa harpe faiſoit ſouvent à Saül ; Ce Prince étoit ſaiſi par intervale d'un Démon de fureur, ſes Domeſtiques ne pouvoient l'aprocher, & ce qui étoit de plus pitoïable, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe ſoufrir lui-même. David avec les doux accords de ſa harpe diſſipoit inſenſiblement les nüages de cet Eſprit furieux, ſes yeux s'adouciſſoient, on voïoit peu à peu épanoüir ſon viſage, & des airs agréables & doux le rendoient enfin raiſonnable. La douceur des yeux d'Abigaïl fit le même effet ſur le feu de ceux de David, elle en diſſipa les foudres ; d'un Ennemi elle en fit un Protecteur, & ſon cœur qui ne

respiroit que vangeance, ne respira plus qu'amour. Il me semble, Monsieur, que je n'en devrois pas dire davantage pour vous convaincre ; je vous croi déja si gagné pour le répentir & pour la réparation, que vous devés à un Sexe que vous avés outragé, que vous me demandés quartier, & que vous me priés de ne vous pousser pas plus loin : Mais vous ne mérités pas qu'on vous épargne; & si vous n'emploïez toute à l'heure les douceurs de quelqu'une de celles que vous avés ofensées, pour apaiser mon indignation je vais vous jetter sur les bras toute l'ancienne Rome : Cette Maîtresse de tout l'Univers fut toûjours trop généreuse pour ne m'être pas obligée de ce que je l'aide à reconoître aujourdhui les obligations qu'elle a euës autrefois aux douceurs d'une de ses Dames. Vous êtes trop sçavant dans l'Histoire, pour ignorer que cette Conquérante du Monde auroit été étouffée dans son berçeau, si une Dame ne l'eût sauvée. Vous sçavés ce qui arriva, lorsque le plus brave de tous les Romains irrité des injustices & de l'ingratitude de sa Patrie, résolut de tourner contre

elle l'Epée qui l'avoit jusqu'alors si bien défendue de ses Ennemis, & qu'armant en faveur de sa vangeance les mêmes Ennemis qu'il avoit si souvent vaincus, il réduisit ce fameux Sénat plus fier que des Dieux, à venir se jetter à ses pieds, pour lui demander grace, mais lui toûjours plus fier méprisa le Sénat humilié, & les larmes mêmes de ses enfans, qui vinrent dans son Camp pour lui demander graces. Qu'est-ce qui restoit donc à trouver pour toucher ce cœur infléxible ? Cette victoire étoit reservée aux douceurs d'une Femme, à la tendresse de sa mere, la vertueuse Véturie, elle obtint par ses caresses ce que la Majesté du Sénat n'avoit pû obtenir, & celle qui fut depuis la Maîtresse du Monde auroit été dans les fers, ou plûtôt n'auroit été qu'un monceau de cendre, si les douceurs, & les tendresses d'une Femme n'avoient éteint les feux qui l'alloient consumer. Et comment est-ce que les Hommes les plus infléxibles ne se rendroient à des charmes si bien placés, puisque les Corps mêmes insensibles ne peuvent y resister ? Comme nous sommes dans Rome, n'en sortons

pas encore, & nous promenant sur ses bords du Tibre nous verrons un Navire chargé de grain, qui aïant investi dans le sable d'une Isle ne pût jamais être éblanlé par tous les attelages, dont l'on se servit pour le tirer de sa place; cependant une Vestale ne fit qu'y attacher un Ruban, & avec deux doits de sa belle main elle le mit à flot; Ce Navire qui avoit résisté à de puissans efforts ne put résister à une si douce force, & voulut faire voir que la douceur mise en œuvre par une Beauté, ne trouve rien d'impossible. Quelque obstiné que vous soïés, Monsieur, à ne vous pas rendre, vous seriés bientôt vaincu, si une de ces Vestales prenoit ma place, & vous attaquoit par ses douceurs, vous ne traiteriés plus les Dames de Serpens, ou vous confesseriés que de tous les Animaux du Monde les Serpens sont les plus aimables.





IV. DISCOURS ACADEMIQUE.

De l'esgalité des Sexes, Contre celuy de Mr DE VERTRON.

AU BEAU SEXE.

VERS LIBRES.

Dans la contrainte qui me presse
De m'appliquer sur un subjet
Dont le succez vous interesse,
Beau Sexe, *de mes soings autresfois seul objet,*
C'est à vous seul aussi, que mon discours s'adresse.

Sur la dispute, pour sçavoir
Qui doit l'emporter l'un sur l'autre,
Ou de vous, beau Sexe, ou du nostre?
Ma raison à la fin usant de son pouvoir,

A mis mon cœur à ſon debvoir.

Quand mes jeunes deſirs me rangeoient ſoubs vos loix,
Trop heureux dans mon eſclavage,
Amoureux de ma chaiſne, & jaloux de vos droicts,
S'il n'avoit fallu que ma voix
Pour vous donner tout l'advantage
Avec combien d'empreſſement
Aurois-je levé le partage.
Maintenant affranchy des tranſports du bel aage.
D'un plus juſte diſcernement
Ayant enfin acquis l'uſage,
Le party de l'eſgalité
M'a paru le plus raiſonnable;
Peut-eſtre voſtre advis ne ſera pas ſemblable?
Cet empire, que la Beauté
Rend ſi fier, & ſi redoutable;
N'admet point de ſocieté.

Les hommes à leur tour ſeront-ils fort contents
De me voir ſouſtenir le party que je prends?
Et leur dignité meſpriſée

Ne verra-t-elle point dans mes raisonnemens
Quelque foiblesse desguisée?
Ne me diront-ils points, que sur mes derniers ans,
Vieux Esclave traisnant encor de vieilles chaisnes?
Je veux donner à leurs despens
De l'encens à mes Souveraines?



Je vois le risque que je cours
Dans ma temeraire entreprise,
Et toutes-fois quoy qu'on en dise,
Je l'executeray tousjours.



De cette vaine sagesse
Qui le prend d'un ton si haut,
Et qui se croid sans deffaut,
Je feray voir la foiblesse
Et de nos Belles l'esceüil:
De tout cœur tendre & sensible,
J'abbattray, s'il est possible,
J'abbattray le fier orgueïl.



Enfin sy parmy vous il se fait des murmures
Sur le party dont j'ay fait choix,

Beau Sexe, par chagrin, loing d'em-
blesser les droicts,
Je laisse à part bien des injures,
Et trouve dans mes advantures
Que je rends plus que je ne doibs.



DISCOURS
de l'esgalité des Sexes.

MESSIEURS,

Les Sciences & les beaux Arts sont enfin arrivez soubs le regne glorieux, & soubs la protection de LOUIS LE GRAND a ce degré d'excellence, dont l'ignorance invincible des Siécles passez les avoit fait descheoir. Les beaux Esprits & les Sçavants ont maintenant acquis, & la politesse des Grecqs, & le bon goust de la Cour & du Siécle d'Auguste, ils ont mesmes enchery sur l'un & sur l'autre, & le grand Monarque qui les anime par tant de faveurs, & qui les soustient par tant de nouveaux establissements, leur a

inſpiré le genereux deſſein d'adjouſter aux merveilles de ſon Regne, (qui ſemblent avoir renouvellé la face du monde) la recherche ſoigneuſe, & la parfaite connoiſſance de la Verité. Ces erreurs qui avoient ſi longtemps deſhonoré les Sciences; Ces opinions ſy anciennes, & neantmoins ſy vaines, & ſy fauſſes commençent une fois à diſparoiſtre : & cette fiere Antiquité ſy ſouvent mal inſtruite, & toujours ſuſpecte n'eſt plus en droict de nous impoſer. Que pourrois-je donc entreprendre de plus juſte & de plus utile pour tout le monde, & de plus advantageux pour moy, dans le deſſein que je dois avoir de m'acquerir l'honneur de voſtre eſtime, Meſſieurs, que d'entrer dans les intentions & dans les ſentiments de l'Académie Royale ſy declarée contre la fauſſeté des preventions, en attaquant dans ce diſcours la plus ancienne & la plus univerſelle de toutes celles qui ſe ſont eſtablies dans le monde ſous l'eſtendart de l'Orgüeil, de cet orgüeil aveugle & ambitieux, qui depuis la cheûte du premier Homme a perſuadé à tous les autres, qu'ils val-

loient beaucoup mieux que les femmes ;
qui leur a fait oublier que le Createur
les a fait esgalement à son image, qu'ils
sont esgalement l'ouvrage de sa puis-
sance, & l'object de son amour, sortis
de luy pour retourner à luy, & qu'es-
tant esgaux dans le principe, & dans
la fin de leur creation, ils sont bien in-
justes de se bastir un empire aussy fier
que celuy dont ils font tant de bruit,
sur un fondement aussy foible, & sur
des prerogatives aussy imaginaires que
celles qu'ils supposent à l'advantage de
leur sexe. J'entreprends au contraire,
Messieurs, de soustenir aujourd'huy,
l'esgalité de l'un & de l'autre sexe. Je
ne sçay sy la proposition paroistra nou-
velle & surprenante, mais je sçay bien
qu'elle n'en sera pas moins facile à
resoudre ; elle est considerable par son
estenduë ; il est vray, c'est l'affaire de
tout le Genre humain, & de tous les
siecles, mais elle n'en fournit que plus
de raisons & plus d'exemples pour en
determiner la decision : On vous a
desja dit, Messieurs, tout ce qu'on
peut dire de plus curieux & de plus
recherché à l'advantage des Sexes dans

les deux excellents discours qui en ont si finement desmeslé le merite & les prerogatives devant vous, & je me persuade que vous avez assez compris que ce n'estoit qu'un jeu d'eloquence plus propre à faire briller l'esprit des Orateurs, qu'à convaincre ceux qui les ont entendus. Pour moy dans l'impuissance où je me trouve de me distinguer par cette vivacité si brillante, j'ay creu que je devois prendre le party de faire bien juger de l'équité de mes sentimens dans le choix de celuy que j'entreprends de soustenir. A la verité, quand je ne trouverois pas dans le subject que je traite un fonds de matieres inespuisable, & mesmes embarassant; il m'est bien aisé de me conduire par les voyes que l'on m'a desja comme frayées par les charmants discours qui ont precedé le mien, car n'ayant qu'à retrancher quelque chose de ce qui peut y paroistre exaggerré; cette esgalité se trouveroit par là en quelque maniere decidée, & je n'auray qu'à faire convenir, & reconcilier deux illustres Antagonistes, à qui il ne manque peut-estre, qu'un Mediateur

pour s'embrasser : Cette consideration m'a rendu moins timide que je ne le serois à la veuë du gros que je vays m'attirer sur les bras de l'un & de l'autre party : ne soyez pas, je vous supplie, persuadez, Messieurs, que celuy des deux Sexes, qu'on s'est accoustumé de regarder comme inferieur, passera tout entier de mon costé, & se croira bien honoré de l'esgalité que je luy presente, je croy au contraire qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'ayt un sentiment sy modeste, & sy moderé de son merite: Non, non, ce beau Sexe qui gouverne pour le moins la moitié de l'autre, a sans doubte toute une autre idée de son excellence : Ces belles fieres Conquerantes, qui voyent sy souvent à leurs pieds les Guerriers, les Heros & les Vainqueurs ne s'accommoderont point d'une esgalité qui les desgrade, & qui leur enleve un empire qui leur est sy cher, & qu'elles sçavent sy bien faire sentir aux Amants qui les adorent.

De nos soings tendres & pressants,
L'orgueil du beau Sexe profite :
Reçoit-on tousjours de l'encens,

Sans croire enfin qu'on le merite?
Quand mille fois le jour des Esclaves soubmis
Disent à ces Beautez qu'elles sont adorables;
Ne sont elles point excusables
D'estre à la fin de leurs advis?

Vous commencez sans doubte à vous appercevoir, Messieurs, que je ne veux rien negliger de tout ce qui peut servir à la gloire & à l'advantage de ce beau Sexe, puisque j'appelle les Muses au secours de son party; Et je presume qu'elles ne vous paroistront point trop hardies, si elles parlent dans un different dont le succez les interesse: elles sont du beau Sexe elles-mesmes, ces Vierges chastes & discrettes; & ne leur inspire-t-il pas tout ce qu'elles chantent de plus doux, & de plus touchant? Si on les void quelques fois à la suitte des Heros prendre des tons guerriers, & celebrer la gloire de leurs conquestes, n'est-ce pas pour les rammener aux pieds de la Beauté qu'ils adorent, & qui les tenoit enchaisnez dans le sein mesmes de la Victoire?

Il est vray, que la gloire est l'object de leurs veilles,
C'est elle qui leur fait concerter des merveilles:
Mais en vain nos Guerriers nous vantent leurs travaux,
Il faut que l'Amour les raffine;
Et dans l'Histoire du Heros
On cherche tousjours l'Heroïne.

Vous voyez, Messieurs, que je n'ay pas dessein de faire icy une dispute, qui tienne de l'air chagrin de l'Escole. Je ne veux point armer dans l'interest de ma cause & de mon subjet les raisonnements de cette Philosophie subtille & chicanneuse, qui rebutte l'esprit par la vehemence avec laquelle elle veut le convaincre. Nous n'avons qu'à traitter avec le bon sens, qu'à luy exposer la verité toute simple, & sans artifice, pour guerir cette prevention qui s'est emparée de l'esprit des Hommes: Considerons la chose comme elle est, & non pas comme la Coustume la represente, & nous serons facilement persuadez que tous les advantages sont tout-à fait esgaux. Je ne veux point

aller avec ces ſçavants Curieux qui ont affecté d'eſpuiſer la matiere juſques à la ſource où ils ont remonté, & d'où ils ont tiré tant de raiſonnements, quelquesfois ſubtils, & rarement ſolides, qui diſent beaucoup, & ne prouvent rien; qui ſe ſont remis ſur la force de la ſignification des Noms; qui ont trouvé, ou ſe ſont figurez des myſteres par tout ſur la matiere, l'ordre, le temps & le lieu de la creation: Ce ſont des remarques curieuſes qui divertiſſent, mais ce ne ſont pas des raiſons qui perſuadent. Ce qu'il y a de vray, d'eſſentiel, & qui ne ſçauroit eſtre negligé ny contredit, c'eſt que l'ame dans laquelle reſide tout ce qui fait la dignité de l'Homme, eſt de meſme nature dans les deux Sexes, vient du meſme principe, & tend à la meſme fin, comme je l'ay desja dit: la difference dans la forme & dans la figure corporelle eſt une diſtinction qui ne donne aucun advantage, elle ne regarde que la matiere & les organes, qui doivent eſtre differents pour operer la conſervation de l'Eſpece: Mais, Meſſieurs, en negligeant d'alleguer des raiſons inutilles,

& en esvitant de me jetter dans ce long embarras de citations & d'authoritez, dont l'on trouve tant & de syamples receüils, en surmontant, disje, cette tentation si pressante, à laquelle presque tous ceux qui parlent ou qui escrivent succombent, de dire trop dans l'empressement de monstrer qu'on sçait beaucoup; de gaster l'ordre & la symmetrie des belles choses par leur nombre, & lasser ceux que l'on pretend instruire. Je ne veux pas aussy tomber sy je puis dans cet autre inconvenient qui n'est gueres d'une consequence moins dangereuse, en negligeant les choses essentielles, de peur d'en alleguer d'innutilles; je sçay le respect que l'on doit aux decisions du Texte sacré. Mais je sçay bien aussy que pour en concevoir le sens, il faut souvent aller plus loing que la Lettre qui tuë, pour trouver l'esprit qui donne à la parole la vie qui nous doit animer & conduire. Ces Hommes qui ne sont guidez dans leurs recherches, que par un mouvement d'orgüeil, ne manquent pas de se rescrier sur cette parole menaçante du Createur, qui annonce à la

femme, qu'en punition de sa desobeïssance, elle sera soubs la puissance, & soubs la domination de l'Homme, & concluënt là-dessus que la question est decidée, & que c'est bien en vain qu'on en dispute, puis qu'elle paroist sy intelligiblement expliquée par la Verité mesme. Je conviens avec eux des parolles; Qui pourroit les desavoüer? Mais rien ne m'oblige de convenir du sens qu'ils leur donnent; Sy cette menace de soubmission à la puissance de l'Homme est une punition du peché de la Femme; il s'ensuit donc qu'avant le peché ils estoient esgaux; il s'ensuivra tout de mesmes, que dans une esgalité de crime, l'un aura esté puny par une desgradation qui l'humilie, & l'autre recompensé par une prerogative d'honneur qui luy donne une puissance qu'il n'avoit pas par le tiltre de sa creation. Je n'estime pas, Messieurs, qu'on puisse se persuader, que ce soit en ce sens que Dieu a prononcé son Arrest, & qu'il y ayt des Interpretes qui ayent suivy en cela celuy de nos sçavants Adversaires; je sçay au contraire que les Peres de l'Esglise, qui ont con-

ſideré que la cheute de l'Homme n'eſtoit pas plus excuſable, que celle de la Femme, & qui l'ont veu fleſtry par une punition toute pareille, n'ont expliqué ces paroles que dans le ſens prophetique, & ont creu avec raiſon que Dieu avoit par là annoncé à la Femme les deſreiglements de la conduite de l'Homme, fondez ſur ſon orgüeil aprés le peché qui luy feroit affecter un empire injuſte ſur la Femme, auſſy bien que ſur ſes ſemblables; au lieu que l'un & l'autre n'en devoient point avoir d'autre naturellement que ſur le reſte des Animaux. Dieu a donc declaré par ſes paroles, non pas l'inesgalité de l'excellence de la Femme, mais l'injuſtice de l'orgüeil de l'Homme: En effet, Meſſieurs, ſi cet empire avoit eſté eſtably par l'ordre de Dieu, il ſeroit abſolu ſans contredit & general. Eſt-il abſolu, puiſque la Femme eſt en droict de le refuſer, & de n'accepter point l'Eſpoux qui la recherche & qu'on luy propoſe? Sy elle s'engage à vivre avec luy, c'eſt comme libre, & uſante de plein droict de la puiſſance qu'elle a ſur elle meſme: la violence

qu'on luy fait dans cette rencontre, eſt un crime capital, & les Legiſlateurs les plus ſages qui ont definy toutes choſes par leurs veritables proprietez n'ont pas definy le Mariage une Societé ineſgale d'empire pour le Mary, de ſervice pour la Femme ; ils l'ont appellée la Compagne, & l'Aſſociée à tous les droicts & advantages ſans nulle difference, & ont raiſonné ſur la declaration que Dieu à voulu faire luy-meſme, qu'ils ſeroient deux dans une meſme chair ; Qui n'a pas moins commandé aux enfans d'obeïr aux meres qu'aux peres ; & qui n'a rien fait, ny rien dit, qui puiſſe faire preſumer qu'il y a plus de merite d'un coſté que d'un autre : Mais cet empire pretendu n'eſt pas plus general qu'abſolu : Ne deſpend-il pas de la Couſtume, des mœurs differentes de chaque Nation, des changemens meſmes du Gouvernement, & de la Police des Eſtats ? Qui n'en ſçait pas les Exemples ? Qui n'en a pas appris l'hiſtoire & le deſtail ? Qui n'eſt pas inſtruit de la conduite de tant de Peuples, où les Femmes ont tenu le Gouvernement avec advantage, & ſe

sont signalées par leur sagesse & par la grandeur de leur courage ? Il faut donc conclure que cette domination, dont les Hommes s'efforcent d'eslever leur merite, ne suppose pas leur excellence, mais qu'elle designe un ordre dans l'esgalité : Il faut de l'ordre entre les esgaux, autrement tout tombe en confusion, mais quand il seroit vray, comme il l'est en effet, qu'il y a quantité de Femmes soubmises au delà de ce qui leur est deu par l'abus & le meschant usage que les Marys font de leur puissance, & de l'authorité que la Loy leur donne, n'y a-t-il point d'Hommes qui soient soubmis à leur tour ? N'y en a-t-il pas cent qui servent, pour un qui commande ? Les Hommes ont donc la domination sur les Hommes, aussy bien que sur les Femmes ; il faudroit donc aussy les distinguer les uns des autres : Mais ce qui est encore de plus fort, les Femmes ne sont-elles pas servies par des Hommes à qui elles font bien sentir l'excellence de leur merite, & la hauteur de leur domination ? Je parle du service de Maistre à Vallet, tel que les Hommes

l'exerçent les uns à l'esgard des autres; car pour cét autre service qui roule sur l'empire que leur donne la beauté sur les Amants qu'elle enchante les Hommes asseurement n'ont pas de l'advantage, & ce n'est pas en cet endroit qu'ils peuvent pretendre que cet air d'excellence & de domination peut estre remarqué.

Quand aupres d'une belle un tendre
Amant souspire ;
Qu'il n'ose qu'en tremblant luy declarer ses feux,
Faut-il demander qui des deux
A droict de pretendre à l'empire ?

Je ne prends pas soing, Messieurs, de vous representer le merite & l'excellence des Hommes, pour l'opposer aux qualitez qui rehaussent le merite & l'excellence des Femmes. La bonne opinion qu'ils ont d'eux-mesmes là-dessus, me dispense assez de cette regularité dans ce parallelle, persuadé, comme je le suis, que tout ce qu'on peut dire à la gloire & à l'advantage du beau Sexe leur paroistra tousjours bien au-dessous de l'idée qu'ils ont des qualitez qui les eslevent. J'advouë toutes-

fois qu'il y a quelque chose de ſy grand, de ſy ſurprenant & de ſy divin dans les ſentiments, & dans les actions des Heros & des Conquerants, & que les Vertus guerrieres qui ſont leur partage, ſont d'un caractere ſi reſlevé, qu'on ne le ſçauroit aſſez admirer : Mais ſy les Femmes ne ſont pas nées pour ſe ſignaler tousjours par des actions d'un ſy grand eſclat ; elles n'en ont pas les ſentiments moins grands & moins heroïques, elles en ont donné des preuves dans mille occaſions, & ſe ſont immortaliſées par des actions qui prouvent aſſez, qu'il n'y a point de Vertus dont elles ne ſoient capables. Vous citeray-je tous ces miracles & toutes ces merveilles qui ſervent de matiere aux eloges des Femmes Illuſtres, & des Femmes Fortes ? Que vous raconteray-je que vous ne ſçachiez mieux que moy, & dont vous n'ayez eſté charmez mille fois ? Vous avez appris dans ces riches monuments du merite du beau Sexe, que les Vertus heroïques luy ſont familieres & communes avec les Hommes, & que ces Illuſtres en ont donné des preuves & des exemples qui vont

vont bien du pair avec ce que les Heros ont fait de plus merveilleux & de plus surprenant : Il n'y a pas partout tant de sang répandu ; mais il y a plus de cœurs domptez, & je ne croy pas que ce soit faire injustice à la Force & à la Vaillance, que de les faire aller de pair avec la Beauté, qui estant sans difficulté l'appennage des Femmes, balance bien cette fiere grandeur de courage, qui fait la gloire des Heros ; la Beauté, Messieurs, cette tirannie muette qui n'a qu'à paroistre pour vaincre, qui n'a qu'à se montrer pour conquerir, qui fait tant de ravages dans les ames les plus fortes, qui enchaisne & qui dompte tout ; La Beauté, ce rayon de la Gloire immortelle, cet Estendard de la Divinité qui nous la monstre, qui nous la represente, & qui n'est sur la Terre que pour nous en faire concevoir, si nous le pouvons, les charmes & les delices incomprehensibles : C'est le beau Sexe qui en est le Depositaire, & qui a bien de quoy se consoler avec un si grand advantage, qui le met en estat de faire tant de conquestes sans aucun soing, s'il n'a pas celuy d'en

faire par l'effort des armes qui n'en donne que de sanglantes.

Pour ne remporter pas des Victoires sanglantes,
En Eprouve-t-on moins vos forces triomphantes?
Pour se rendre fameux, faut-il tout desoler?
Si les fiers Conquerants, par l'effort de leurs armes?
Font du bruit icy bas, sçavent se signaler;
Beau Sexe, vous avez dequoy vous consoler,
N'en triomphez-vous pas par l'effort de vos charmes?
Qui dompte le Vainqueur, le peut bien esgaler.

Nos Adversaires qui ont eslevé la domination de l'Homme, sur le droit qu'ils pretendent que Dieu luy-mesme leur en a donné, en punissant le peché de la Femme, remontent encore plus haut le pretexe de leur pretention, quand ils observent qu'elle leur a esté donnée pour Ayde; & par consequent

disent-ils, elle leur doit estre bien inferieure en merite.

Il est bien juste & bien-aisé de nier la consequence ; car il n'est pas vray que la qualité d'Ayde emporte quelque inesgalité ou despendance : Les Roys sont les Aydes de leurs Subjets, & Dieu mesme n'est-il pas nostre Ayde ? La raison, qu'il donna de la creation de la Femme, en disant, *qu'il n'estoit pas bon, que l'Homme fust seul*, regarde *la Femme comme luy* : car apparemment il estoit encore moins bon que la Femme fust seule, & dans ce sens l'Homme doibt estre son Ayde de la mesme maniere qu'elle est la sienne.

L'Homme n'estoit pas fait pour Vivre solitaire,
Pour luy ce triste estat estoit une misere,
Et Dieu dans ce besoing fatal
Luy donna la Femme pour Aide:
Pardon, Seigneur, pardon ; quelquefois le remede
Ne vaut gueres mieux que le mal ;
La Femme seule aussy seroit-elle contente ?

Point du tout : mais de l'Homme elle a
droict de s'ayder,
Leur necessité differente
Les debvroit donc bien accorder :
Avoir besoing d'une ayde est signe d'in-
digence,
Cet endroit ne pourroit donc pas
Decider de la prefference :
Mais à quoy bon tous ces desbats!
Cette Ayde pretenduë avec son excllence.
Souvent des deux costez ne fait qu'un
embarras.

Ce n'est pas que les hommes ne fassent sonner bien-haut le martyre qu'ils endurent dans l'engagement où ils se rencontrent, c'est leur fort que ce bel endroit, pour la Satyre : Ils sçavent toutes les Histoires, tous les Passages, tous les Traicts piquants & choisis pour descrier la meschanceté, les vices, & les foiblesses des Femmes : Ils en font des Recueils avec grand soing : mais s'ils en prenoient autant pour observer tous les desreiglements, qui leur attirent souvent ces chagrins & ces brouilleries qui les troublent, & dont ils se plaignent avec tant d'em-

portement & tant d'esclat; ils trouveroient sans doubte qu'en cela comme au reste l'esgalité est tout-à-fait juste.

On fait à tort querelle aux Dames,
Les Sexes en cela me semblent fort esgaux;
Combien voit-on d'Honnestes Femmes
Qui vivent avec des Brutaux?
Un honneste homme à la pareille
Conduit par l'interrest, ou charmé par les yeux
Se marie, & c'est la merveille
Quand Il sent qu'il s'en trouve mieux.
Il ne faut dons point qu'on se flatte;
A bien examiner ce meslange fatal,
On trouve fort souvent Xantippe avec Socrate,
Abigayl avec Nabal;
L'advantage en un mot roule sur le caprice,
De ceux avec lesquels on se laisse accrocher;
Car enfin en bonne justice
On n'a guere à se reprocher.

Le Mariage à part, il en est tout de

mesmes de l'Amour, & du commerce des cœurs & de la tendresse : Un homme qui ne parle que pour exerçer son esprit, qui dit mille choses touchantes qu'il ne sent point, qui ne jure que pour tromper, & ne s'engage que pour trahir, qui n'ayme souvent que par habitude & en attendant mieux, ira rompre la teste à tout le monde de l'infidelité de son Amante, qu'il ne regrette, que parce qu'elle luy enleve l'occasion & le plaisir de la tromper le premier ; & là-dessus on se rescriera dans le monde contre la perfidie & la cocquetterie des Femmes : *On dira en Maxime moralle qu'il s'en peut trouver qui ne fassent point de gallanterie, mais qu'il n'y en a point qui n'en fassent qu'une :* Comme sy les Femmes dans leurs reflexions moralles ne pouvoient pas bien dire la mesme chose des hommes, qui en verité sont bien esgaux en cela, & n'ont point d'advantage à pretendre.

M. de la Rochefoucault dans ses Reflexions.

Tout est esgal en nos amours ;
Et tres-rarement pour toûjours
Le plus tendre des Cœurs s'engage ;

L'Inconstant tres-souvent accuse la Volage :
Enfin se plaigne qui voudra,
Tost ou tard on se le rendra ;
Iris change d'amour, elle trompe la vostre,
Consolez-vous, le temps viendra
Que vous en tromperez quelque autre.

Il y a donc un escueil tout pareil pour les uns & pour les autres : Que la Sagesse jouë de son reste pour s'en garantir ! A l'esgard de la sensibilité, elle est du mesme ordre dans touts les Cœurs, & il ne faut point que les Hommes pretendent, que les Femmes ont par foiblesse du penchant pour eux, & que la raison reigle celuy qu'ils ont pour elles.

Il y en a, Messieurs, de ces fieres & severes Beautez qui enflamment tout & ne bruslent jamais, & prés desquelles les Conquerants les plus heureux souspirent sans cesse, & souffrent tousjours sans les attendrir.

Sy parmy les Beautez il est des Cœurs faciles,

N'en rencontre-t-on point qui ne se rendent pas ?
Et nos Advanturiers qui font tant de fracas,
N'en ont-ils point trouvé qui n'estoient pas docilles ;
Paris a veu Lisandre à vaincre accoustumé,
Attaquer à coup seur la plus-part de nos Belles,
Tousjours content, tousjours aymé ;
S'il y vit quelques Infidelles,
Il en trouva peu de Cruelles,
Mais les plus heureuses amours
Se changent avec les années,
Et les plus belles destinées
Ont leurs revers & leurs retours :
Cette tendresse conquerante
Eschouë enfin contre un rocher,
Lisandre ne sçauroit toucher
Amarillis l'indifferente.

C'est de ce costé qu'on trouve l'excellence & l'empire ; & les Hommes les plus eslevez sont obligez de le reconnoistre, & se font mesmes un plaisir de s'y soubmettre ; mais ils en tirent au moins cet advantage, que l'inclina-

nation & le desir qu'ils ont de plaire aux Belles, leur inspire celle de se distinguer & de se polir. Un homme sans amour tombe aisement dans la negligence de mille qualitez qui peuvent servir à le former, à regler sa conduite & ses mœurs, & à luy faire un merite dans le monde à l'esgard de ses semblables.

Tirsis ne songeoit plus qu'à Vivre solitaire,
Du commerce du Monde il s'estoit rebuté,
Son esprit ne sçachant que faire
S'enroüilloit dans l'oysiveté,
La fiere Amarillis ranime sa tendresse,
Il songe à plaire à son Vainqueur;
Dans les affaires de son cœur
Son esprit d'abord s'interresse,
Il n'est rien de poly qu'il ne veüille imiter,
Et dans le Zele qui l'anime,
S'il ne merite son estime,
Il fait tout pour la meriter.

Sy les Femmes prennent donc quelques soings pour plaire aux Hommes, est-ce une chose à leur reprocher? Et

cet empressement part-il d'une Ame foible, & d'un merite inferieur à celuy qui inspire aux Hommes le mesme dessein ? N'y a-t'il pas dans leur conduite & dans leur inclination, une esgalité tres-juste à cet esgard ? Il me faudroit maintenant de grandes espaces pour ranger tout ce qui s'offre à moy, dés que je jette la veuë sur ces longues & anciennes accusations de la malice des Femmes, dont on pretend puiser la preuve dans le Texte sacré, & dans l'Histoire du plus Sage de tous les Hommes. Tout le monde est instruit de ces invectives, mais on n'en prend pas tousjours le veritable sens, & l'on n'examine pas les Eloges qu'il fait du merite des Femmes Fortes, pour opposer les bonnes choses aux mauvaises, affin que l'un compense l'autre. On ne se souvient pas que l'on peut tirer de la mesme source une infinité de plaintes & d'accusations contre la malice des Meschants ; que l'Homme n'est pas moins descrié que la Femme en mille endroits du Texte sacré, & qu'à bien peser ce qu'il y a contre les uns & contre les autres, tout est fort esgal

outtre que l'on pourroit fort bien souſtenir, que les plaintes de Salomon contre les Femmes ne ſont qu'une conviction de ſa foibleſſe, & rien ne luy fait moins d'honneur que tout ce dont les Hommes veulent ſe faire un merite ſur ſa parole. Les Femmes ſont belles, la Beauté eſt touchante, les Hommes en ſont eſpris, ils prennent des penſées & des inclinations de deſbauche; Que veut dire tout cela, ſinon que les Hommes ſont foibles? La Beauté eſt une perfection; mais les Hommes s'en font une occaſion de ſcandale, c'eſt tant pis pour eux, ils ſont temeraires, & ils ſe plaignent de ce que les Femmes ſont dangereuſes; Toutes ces accuſations ſont-elles de bonne foy? car regulierement les ſentiments des Femmes ſont moins coulpables que ceux des Hommes; ce n'eſt pas de leur coſté que viennent les propoſitions criminelles: Les Dames ſont touchantes, mais elles ſont plus touchées des ſentiments de la Vertu. Que ne puis-je vous citer tous ces grands Exemples qu'on en trouve dans l'Hiſtoire de tant d'Heroines dont la Vie ſera à jamais

l'object de l'admiration de tout le monde, on n'oseroit contredire ces grandes & fameuses veritez, elles sautent aux yeux de toutes parts, on les sçait, on les revere, & on les reverera tousjours ; mais elles ont non-seulement l'inclination aux Vertus, qui sont le premier brillant de la dignité de l'Ame, Elles ont tout de mesmes de la facilité & de la disposition pour les Sciences quand elles y sont esslevées, ou quand d'elles-mesmes elles s'advisent de s'y applicquer, & en cela les Hommes ne sçauroient se parer d'un advantage qui les rehausse & qui distingue leur merite : Leur esprit est plustost formé, aussy sont-elles Majeures à douze ans, & il ne faut point dire, que ce sont des Brillants passagers & sans fonds ; que leur esprit se dissipe en parolles, car elles parlent de fort bon sens, & parlent sy juste, que les plus polys sont trop heureux quand ils peuvent imiter cet air fin & delicat qui brille dans leurs expressions, & le beau tour qu'elles donnent à tout ce qu'elles s'imaginent : Ces Brillants qui les distinguent n'empeschent pas aussy qu'el-

ſes ne ſoyent capables des Sciences les plus profondes, quand elles veulent s'y applicquer. Toute l'Antiquité en a veu des Exemples celebres ; les beaux Arts ont eſté raffinez en paſſant par les mains du beau Sexe ; Les plus grands Hommes ont honnoré les Sciences en leurs perſonnes : Par tout & de tout temps les Sçavants & les Sçavantes ont eſté en Commerce en Grece, à Rome: Les Saincts meſmes, les Peres de l'Eſgliſe, ces grandes Lumieres qui eſclairent le Monde, qui le reglent & qui l'inſtruiſent, n'ont pas meſpriſé les Sciences, quand ils les ont rencontrées parmy les Femmes : Le plus grand commerce de Sainct Hyeroſme n'a eſté qu'avec des Femmes ſainctes & ſçavantes, c'eſt à elles que la pluſpart de ſes Lettres ſont addreſſées.

Laiſſons, Meſſieurs, laiſſons l'Antiquité à part, tirons-nous de cette foule d'Exemples qui nous environne, & rapprochons-nous de noſtre Siecle qui nous peut fournir tout ce qu'il faut pour prouver noſtre eſgalité. Jean Pic de la Mirande, ce Prodige d'eſprit publie à l'aage de dix-neuf ans des The-

ſes ſur toutes les Sciences ſur leſquelles il deffie tous les Sçavants du Monde. Catherine Fournier à l'aage de treize ans a faict la meſme choſe en Avignon. Qu'on cherche dans l'Hiſtoire de toutes les Nations, l'on trouvera par tout des Femmes, qui ont fait voir aux Hommes, qu'elles ſont en eſtat de les eſgaler dans cet advantage toutes les fois, qu'il leur prendra envie d'en faire la preuve.

Mais, Meſſieurs, qu'eſt-il beſoing de renvoyer les Curieux ſi loing ? Ne pouvons-nous pas, ſans ſortir de la France, trouver tout ce qu'il faut pour les contenter, & pour faire une preuve conſommée de noſtre Propoſition? N'a-t-elle pas touſjours eſté le Theatre où les Femmes ſe ſont ſignalées par le merite & par les grandes & rares qualitez de l'eſprit : Quand Ceſar y vint, elles eſtoient desja ſur ce pied-là, puis qu'il dit qu'elles eſtoient appellées dans toutes les Deliberations de conſequence. Depuis l'eſtabliſſement de la Monarchie elles ont conſervé avec beaucoup d'honneur & d'eſtime la reputation d'un merite qui leur venoit de ſy

loing : Dans les differents changements qui sont arrivez dans les affaires elles ont souvent balancé par la sagesse de leurs conseils ceux des plus raffinez & plus judicieux Politiques : Dans une infinité d'exemples je n'en veux choisir qu'un. Le plus important Traité de Paix, qui ayt jamais esté faict en France, n'a-t-il pas esté l'ouvrage de deux Princesses, & ne fust-il pas appellé *la Paix des Dames* sous le regne de François Premier ? N'y en a-t-il pas eu tant d'autres sy illustres & sy sages dont la conduite & la fermeté ont soustenu l'Estat chancellant dans le temps où les Armes estrangeres d'un costé & la fureur des Guerres Civilles de l'autre sembloient avoir conjuré la ruine de la Monarchie ? Voila donc les Femmes en parallelle avec les Hommes dans les deux plus remarquables circonstances de leur merite ; elles ont partagé leur gloire dans la Politique ; elles les esgallent dans les Sciences ; elles les surpassent dans la politesse, ils en conviennent eux-mesmes ; ils ont sans cesse des occasions d'en faire la preuve ; ils ont admiré, & ils admirent

encore *L'Illustre Mademoiselle* de Scudery, *sy celebre par la beauté & la delicatesse infinie & presque inimitable de tout ce qu'elle a escrit en Prose & en Vers ; Cette sçavante Fille n'est-elle pas encore aujourd'huy l'Arbitre de la Politesse de tout ce qu'on escrit ? Qui ne sçait pas par combien de merveilles elle s'est acquise une reputation qui a porté son Nom par toute la Terre, l'a consacré dans toutes les Academies, & a effacé la gloire de l'*ancienne Sopha, *& qui pour consommer la preuve de son merite sy reconnu & sy esclatant, vient encore de reçevoir une marque de l'estime de LOVIS LE GRAND par cette pension dont il l'a honnorée, & dont tant de beaux Esprits ont rendu graces à SA MAJESTE' pour elle, & aprés elles ? les Sçavants ne lisent-ils pas avec admiration toutes les fidelles Versions, & les doctes Commentaires sur tout ce qu'il y a de plus obscur chez les Poëtes Grecqs & Latins, que Mademoiselle* le Febvre *a donné au Publicq, & qui portent la reputation du merite de cette Fille Illustre dans toutes les Academies estrangeres, aussy bien que dans les*

nostres? On sçait qu'elle a esté la profonde erudition de Mademoiselle de Schuiman *dans la Hollande: On sçait combien on a esté charmé en France de celle de Mademoiselle* de Gournay, *la Fille d'Alliance du fameux Montagne, & les Delices de tous les beaux Esprits de son temps.*

Enfin, Messieurs, je m'apperçoy que je n'en dis que trop; car je ne dis rien que vous ne sçachiez mieux que moy. Vous convenez, sans doubte, que l'esgalité que je soustiens est prouvée au delà de ce que l'on peut souhaitter, pour convaincre ceux qui se rendent à la raison. Il n'y a point de Vertu Heroique, point de qualité remarquable, à l'excellence de laquelle les Femmes ne puissent atteindre aussy bien & aussy parfaitement que les Hommes. Toute l'Antiquité a tenu une conduite qui persuade, qu'elle le croyoit ainsy; car tout ce qui demande ce grand merite, qui convient aux employs les plus considerables de la vie, se trouve assez esgalement partagé entre les deux Sexes: *S'ils ont faict des Dieux, ils ont aussy imaginé des Déesses; S'ils ont fait un* Jupiter *Sage pour tout con-*

duire & pour tout reigler, ils ont fait une Minerve *sage, sçavante, & prudente qui sort de sa teste pour luy donner conseil ; S'ils ont dressé des Autels à* Mars *le Conquerant, ils en ont eslevé à* Pallas *la Vaillante* ; Mercure, *&* Appollon *protegent les Sçiences, les* Muses *les cultivent ; Ils font des* Faunes *& des* Dryades, *des* Nymphes, *& des* Demy-Dieux. Par tout ce qu'ils ont estably, on s'apperçoit de cette esgalité qu'ils remarquoient, le merite des deux Sexes : dans leurs Mysteres prophanes sont conduits par des Prestres & des Prestresses, un grand Pontife, une grande Vestale ; tout est esgal dans l'opinion du Paganisme ; tout est esgal dans la pureté des sentiments du Christianisme. Quand la persecution des Tyrans a fait des Martyrs, le Zele des Femmes & des Filles a-t-il esté moindre que celuy des Hommes ? La Constance des Vierges, qui se sont exposées & qui ont souffert les supplices, & ont lassé la rage des Bourreaux, a-t-elle esté moindre que celle des Soldats & des Capitaines qui ont esté martyrisez ? Qu'on en lise la Vie, qu'on parcourre ces Histoires sanglantes, qui

font l'admiration & la gloire du Christianisme, & l'on verra, ſy la grandeur d'ame, le zele, l'amour de Dieu, & la pieté ont paru avec une difference propre à faire un merite plus advantageux aux Hommes. Dans tous les autres debvoirs de la Religion, la trouvera-t-on cette difference? Les Deserts les plus affreux de la Thebayde ont-ils estonné ces Illustres Penitentes, qui s'y sont enfermées? Les Cloistres qui consacrent la chaste pureté des Vierges qui triomphent de tous les plaisirs de la Chair, & du Monde, pour se donner à Dieu, renferment-ils des Exemples moins esclatants, moins parfaicts, & moins purs de ces grandes Vertus, qui font la gloire des Anachorettes & des plus austeres Religieux? Vous citeray-je aprés cela ces Actions de Pieté, d'Amour & de Charité qui, ont signalé dans le Paganisme mesme la grandeur d'ame de tant de Femmes & de Filles envers leurs Peres & Meres, leurs Marys & leurs Enfans, ou tirez d'esclavage aux despens de leurs vies, ou allaictez dans les prisons pour la leur conserver, à l'estonnement de tout le Peuple Ro-

main? Non, Messieurs, non, il ne faut, s'il vous plaist, que choisir un des plus fameux Exemples de Pieté, que l'Antiquité a celebré, & qui a servy de sujet au plus beau de tous les Poëmes, Je veux dire l'action de Ænée qui sauva son Pere Anchise du sacq & de l'incendie de la Ville de Troyes, & l'emporta sur ses espaules, & luy opposer l'action de ces Femmes & de ces Filles Charitables, qui firent pleurer de tendresse & de joye tout ensemble l'Empereur Conrard II. dans un temps où il ne songeoit, qu'à satisfaire l'emportement de son courroux & de sa vangeance: Comme il tenoit assiegé Guelphe Duc de Baviere dans sa Capitale, & qu'il avoit reduit la Ville à la necessité de se rendre à sa discretion, rien ne pouvant flechir sa cholere, les Dames proposerent une Capitulation qu'il accepta, dans la pensée qu'il eust qu'elle ne l'empescheroit pas d'exercer sa vangeance; Elles luy demanderent la permission de sortir vie sauve, avec tout ce qu'elles pourroient emporter sur leurs espaules: Il s'attendoit de les voir venir chargées de tout ce qu'elles

avoyent de plus riche & de plus pretieux, Cela arriva, mais non pas de la maniere qu'il l'entendoit; car il fut sy surpris, quand il les vit sortir, portant chacune, ou son Mary, ou son Pere, ou son Fils, que touché de la grande pieté de leurs sentiments, il pleura de tendresse & de joye, & pardonna à tout le reste des Habitants. A la verité, Messieurs, quand je ne vous aurois rapporté que ce seul Exemple pour toute preuve, je croy qu'il vous auroit paru suffisant, & vous auroit assez persuadé, que le beau Sexe a des Grandeurs d'ame, qui ne cedent en rien à tout ce que les Hommes peuvent faire de plus Grand : Il faut donc conclure, que cet Empire que l'Orgüeil a estably, & que la Prevention soustient, est bien imaginaire, & que la Raison estant le seul veritable Tiltre de la Domination de l'Homme, elle est esgallement partagée entre la Femme & luy ? à proportion qu'ils sont l'un & l'autre plus raisonnables & plus sages. L'Homme a des Debvoirs qui font plus de bruit; la Conduite de la Femme est plus cachée & plus paisible, mais elle n'en est pas moins utille ny moins admirable.

A l'esgard des Vertus Heroiques & esclatantes, elles ne sont pas moins le Partage des Femmes, que des Hommes: *Susanne*, cette Mere des Machabées, *cette Fille d'Agria* qui soustint la deffense de la bresche, que l'Armée des Turcqs avoit faicte, & les accabla du mesme Caillou, que sa Mere avoit apporté sur sa teste, quand elle fut enlevée à ses costez d'un coup de Canon. Tant & tant d'autres Heroines si intrepides, sy vaillantes font bien comprendre, que l'ame des Femmes a des eslevations aussy belles & aussy nobles, que celle des plus Grands Hommes. Sy l'on remonte jusqu'à la Naissance du Monde, & qu'on parcourre en descendant de Siecle en Siecle, tout ce qui s'est faict de plus Remarquable, on trouvera que le Parallelle ne sçauroit estre plus juste, & c'est par où il faut finir ce Discours, pour ne l'estendre point au delà des justes limites, qui doivent en reigler l'estenduë.

Je voudrois bien sçavoir, d'où ces Hommes entestez de leur excellence ont appris, que le premier Homme valloit mieux, & qu'il s'estimoit plus

que la premiere Femme? Peuvent-ils remarquer dans ses actions, & dans sa conduite cet air d'Empire, dont sa Posterité s'est advisée de se parer? Dans l'Estat d'Innocence, il n'y a rien qui ne les esgalle. Aprés le Peché nulle difference, nulle prerogative, nul advantage ne les distingue; ils sont communs en tout ce qu'il y a de plus noble, de plus essentiel & de plus considerable; N'est-ce point ce que le Createur luy-mesme voulust faire comprendre, quand il tira la Femme du costé de l'Homme pour la faire sa Compagne, & non pas sa Subjecte & son Inferieure? Ne furent-ils pas chassez du Jardin des Delices, l'un comme l'autre, revestus de peaux, & condamnez à se faire une honte d'une nudité qui auroit honnoré leur innocence? Ne paroist-il pas qu'Adam fut mesmes en quelque maniere distingué dans la punition, par la raillerie picquante & pleine de mespris, que Dieu luy fist de la honteuse suitte de l'emportement de son Orgüeil? Et si la Femme fut condamnée aux douleurs de l'Enfantement, ne fust-elle pas consolée par la promesse que Dieu luy fit,

qu'elle auroit seulle l'advantage d'escrazer la Teste, & de fouler aux pieds ce Serpent malin & orgeuilleux qui venoit de la seduire & triompher de sa foiblesse? N'est-ce pas sur cet Oracle qu'est fondée cette grande & ineffable Merveille, qui a restably les esperances du Genre Humain & ses pretentions à la Gloire? Mystere, Messieurs, que je ne puis & ne doibs icy qu'adorer en tremblant! Passons donc, & esvitons cet Abysme de Lumieres & de Majesté qui engloutit les Curieux & qui aveugle les Temeraires; & venons admirer dans *Abraham*, le Pere des Croyants & des Fidelles cette foy sy vive, sy constante, sy esprouvée par le Sacrifice d'*Isaac*, Foy sy aggreable à Dieu, qu'elle acquist à la Posterité de ce Patriarche une protection sy visible, & des faveurs dont elle sceut sy mal user. Sy la vie de ce Sainct Homme nous touche; ne trouvons nous pas dans *Sara* son Espouse une vertu, un merite & une gloire sy semblable, qu'il n'est pas permis de la diminuer, puisque Dieu luy-mesme l'a jugée telle, qu'il a conseillé à *Abraham* d'escouter sa Femme, & de faire

tout

tout ce qu'elle luy diroit, lors qu'il estoit troublé des desordres, qu'Agard & Ismahël causoient dans sa Maison, qu'il a adverty les Fidelles par la bouche de son Prophete Isaye de jetter les yeux sur Abraham, & en mesme temps de consider Sara, pour voir une esgalle justice dans l'un & dans l'autre.

Sy les Capitaines sont à la teste du Peuple de Dieu, & le conduisent dans les voyes & dans l'esprit de sa Loy, pour monstrer une fois que les Femmes ont & la sainctete & le courage, & la prudence qu'il faut pour cette conduite; Ce mesme Dieu à qui seul il appartient de donner un juste prix au merite, ne confie-t-il pas à Debora la conduite de ce mesme Peuple? David fait une action d'esclat, & tout-à fait memorable, en abbatant le Geant Goliath, & luy coupant la teste de sa propre espée, qu'il apporta triomphant au Roy Saül. Judith fait-elle un acte de courage moins grand & moins memorable, quand elle passe dans le camp d'Holophernes, pour luy aller couper la teste, & revint avec cette illustre marque de la grandeur de son courage, rasseurer les Habitans de

Bethulie ? D'abord que les Empires commencent à s'establir dans le Monde, ce sont par tout de grands Roys & de grandes Reynes qui les eslevent, qui les aggrandissent, qui les maintiennent. Belus fonde celuy des Assyriens, & Semyramis en augmente la puissance, la gloire & l'estenduë, par une infinité de conquestes, & meurt aprés avoir basty ces superbes murailles de Babylone, la premiere des sept Merveilles du Monde. Cyrus fonde l'empire des Perses, & remplit toute la Terre de la reputation de ses Conquestes, & Cyrus le Conquerant eschouë contre la Vaillante Thomyris, qui luy fait trancher la teste, & la plonge dans son propre sang, pour estancher, dit-elle, la soif qu'il avoit euë de respandre celuy des autres. Alexandre le Grand sy connu, sy fameux par le nombre de ses Victoires, & par la rapidité de ses conquestes, trouve dans l'Amazone Talestris, & dans la Femme & les Fille de Darius une grandeur d'ame qui les surpend, & qu'il admire. Cesar, ce Heros, dont le nom a honoré tous les Empereurs, mesprise les sages con-

ſeils de Calphurmie ſa Femme, & il luy en couſte la vie. Auguſte auroit peut-eſtre eu une deſtinée toute pareille ſans les ſages advis de Lyvie, qui luy conſeilla de moderer l'inclination naturelle qu'il avoit à la crüauté, en faveur de Cinna, & d'arreſter par là la fureur des Conjurations. Lyvie eſtoit une Femme habile, capable de meſnager les plus importantes affaires d'un Empire, elle gouvernoit ſans brüit & ſans eſclat tout ce qu'il y avoit d'eſprits dans Rome, propres à donner des affaires à une domination naiſſante: elle eſtoit inſtruite dans les maximes les plus fines & les plus ſeures de la Politique, elle avoit en veuë de maintenir la puiſſance de ſon Eſpoux, & d'eſlever ſon Fils à l'Empire, elle y reüſſit; & je ne croy pas qu'on puiſſe refuſer la comparaiſon de ce qu'elle avoit de bonnes qualitez & de merite avec ce qui diſtinguoit les plus grands Hommes de ſon ſiecle. Octavie Sœur d'Auguſte, n'eſtoit elle pas tout de meſme d'un merite bien eſclatant & bien eſlevé; elle eſtoit ſy belle, qu'ayant eſpouſé Anthoine, on croyoit qu'il

faisoit injustice à sa beauté de luy preferer Cleopastre, quelque injure qu'elle eust reçeuë par le mespris & par la desbauche de son Espoux, elle se tint ferme & inesbranlable dans son debvoir, & fit l'admiration de la Ville de Rome dans le mesme-temps que son frere y esslevoit son Empire, & sa puissance sur les rüines de celle de son Espoux; peut-estre mesme en auroit-elle empesché la cheute, sy ce malheureux eust voulu la voir, & escouter ses advis à Athenes, où elle luy avoit demandé une entreveuë: mais Cleopastre en fust trop allarmée pour le souffrir, elle obligea son Amant à la renvoyer, & l'entraisna par là dans le precipice; Octavie s'en revinst à Rome la douleur dans le cœur, de n'avoir peû sauver la fortune d'Anthoine bien indigne de son estime & de sa tendresse, & qui alla finir honteusement sa vie & ses advantures entre les bras de cette Reyne, qui l'accabla soubs ses rüines.

La beauté d'Octavie allarma cette Amante,

Pour tout autre qu'Anthoine elle eust esté touchant,
Mais Cleopastre à tort en ce moment
Craignist de perdre son Amant,
Elle estoit engageante, il estoit infidelle,
Et la foiblesse humaine est-t-elle:
Le necessaire engagement
Donne au plus tendre amour une atteinte mortelle,
La contrainte autre part l'engage & le rappelle;
La Femme d'un Mary galant
Ne gagne gueres d'estre belle.

Constantin fit le nouvel Empire de Constantinople, sa Mere Heleyne fist toute sa grandeur, en luy inspirant l'esprit du Christianisme. On void apres cela & dans la suitte du mesme Empire, & les Eudoxes, & les Pulcheries, qui viennent monstrer & soustenir dans le monde le merite & l'esgalité de leur Sexe, & balancer celuy des Theodoses, & des Valentiniens. Apres cela nous venons insensiblement à la division des Monarchies, où je renvoys ceux qui auront la curiosité de

s'instruire dans cette foulle d'Exemples, qu'ils y trouveront, pour achever de se convaincre. Je laisse les Heroïnes d'Espagne, cette fameuse Isabelle de Castille, qui a pour le moins autant contribüé à la grandeur de la Maison d'Espagne, que Ferdinand le Catholique son Espoux; je ne veux point parcourir tous ces Estats, où le merite des Femmes a donné de sy fortes preuves de son excellence & de son esgalité. Je m'arreste à la Monarchie Françoise, l'abregé de tout ce que le Monde a jamais veu de plus grand, de plus noble, & de plus heroïque dans l'ün & l'autre Sexe. Sy Clovis en a affermy les fondements, & fondé la puissance par sa Vaillance, Clotilde a fait plus que luy par sa Pieté; Sy nos Roys tiennent de Clovis la force de leur Empire, ils doivent à Clotilde le Tiltre de Tres Chrestiens, le plus Auguste de tous ceux qui les distinguent sur tous les Monarques de la Terre.

On doit au Grand Clovis, *on doit à sa Vaillance.*

La puissance des Lys qui tient tout sous
sa Loy :
Mais peut-on oublier en France,
Qu'à Clotilde *on doit tout, puis qu'on*
luy doit la Foy.

Dispensez-moy, Messieurs, apres cet exemple de vous rapporter tous les autres, que nostre Histoire fidelle au merite de nos Reynes, aussy bien qu'à la dignité de nos Roys, a pris soing de remarquer & de mettre dans un sy beau jour : je ne veux pas seulement vous parler des faits memorables de cette Illustre Pucelle d'Orleans, qui ne les sçait pas ? Je ne veux que vous monstrer en Angleterre cette grande & sage Reyne Elisabeth, qui espuisa toute la plus sage & la plus fine Politique de tous les Estats de l'Europe, & maintinst par sa sagesse, par sa prudence, & par son courage sa Couronne contre toutes les entreprises domestiques & estrangeres, & fut admirée de Henry le Grand, cherie & estimée de tous les Princes qui avoient ou à former des alliances avec Elle, ou à se mesnager avec la puissance de ses Ar-

mes. Comme je ne ſçaurois ſans une eſpece de prevarication, & ſans trahir la fidelité de mon ſubjet, en eſlevant la Vertu & le merite des Femmes, negliger abſolument tous les grands Exemples de Merite & de Gloire qui ſe rencontrent du coſté des Hommes. Je voys bien que je ne ſçaurois auſſy eſviter de donner dans l'eſcüeil que j'ay preveu dés le commencement de mon diſcours, c'eſt à dire, Meſſieurs, me ſouvenir que je parle ſous le Regne de LOÜIS LE GRAND, ce Heros, qui par le merite eſclatant de ſes Vertus, par la grandeur de ſes Actions ſy merveilleuſes, ſy ſurprenantes, ſy equitables, efface tout ce que les Heros qui l'ont devancé, ont jamais fait de plus remarquable. Ce Heros encore une fois ſy chery de ſes Peuples, ſy reveré de ſes Alliez, ſy admiré de toutes les Nations, & qui ſemble n'avoir eſté formé que pour donner un ſeul Modele au Monde de tout ce que la Grandeur Humaine peut avoir d'eſlevation: Qui ne convient pas de cette verité? Qui la peut ſoupçonner de flatterie? Par tout où le nom de LOÜIS LE

GRAND est prononcé, ne donne-t-il pas l'idée de tout ce qu'on peut imaginer d'excellent & d'heroïque.

La gloire de LOÜIS LE GRAND
Est sy brillante, elle est sy pure
Que jamais on n'en entend
La loüange avec murmure:
Personne ne contredit,
Et bien loin qu'on s'en offense,
Tel redoutte sa puissance,
Qui croit tout ce qu'on en dit.
Elle est sy juste, enfin, cette gloire supresme,
Qu'elle est par tout en droit de se faire advoüer,
Jusques-là qu'à la Cour de ses Ennemis mesme
On peut apprendre à le loüer.

On dira donc, & l'on le dira sur une apparence bien pressante que la Vie & le Regne de ce Héros est un exemple qui suffit tout seul pour rüiner cette esgalité que je propose; j'aurois voulu, Messieurs, je l'advouë, j'aurois voulu pouvoir esviter de conclurre mon Parallelle jusqu'à cette circonstance la

plus embarassante qu'on puisse rencontrer sur mon subjet depuis la naissance du Monde jusques icy : Mais le moyen de ne voir pas ce qui esclaire toute la Terre, & qui roulant avec le Soleil, le Symbole de ce grand Roy, annonce à toutes les Nations, que sa Sagesse, sa Penetration, son Courage, sa Condüite tousjours sy juste, tousjours sy esgale, tousjours sy mysterieuse suffiroient à la Conduite & au Gouvernement de plusieurs Mondes ! Oserions-nous apres, Messieurs, mettre quelque Femme en parallelle avec ce Heros ; & où la trouver, sy luy-mesme, qui connoist & qui demesle sy bien le merite & le caractere des Vertus ne nous sert de guide ? Dans cet embarras, ne nous est-il pas permis de nous determiner sur les sentiments d'amour, d'estime & de veneration qu'il a tesmoignés pour cette Auguste Princesse que le Ciel vient de nous enlever, la Sainte & Chaste Therese d'Autriche son Espouse ? Ne consultons que les larmes de Loüis le Grand, pour nous determiner sur ce que nous ayons à juger de la grandeur & de

l'excellence de ſon merite.

La grandeur des Heros, meſure leurs douleurs,
Ils n'en ont point que d'equitables,
Et c'eſt pour pleurer leurs ſemblables
Qu'on leur voit reſpandre des pleurs.
Ne recherchons donc plus de cette Reyne Auguſte
Les ſublimes Vertus, le Merite, il ſuffit
Pour nous determiner dans un deſſein ſy juſte,
Les larmes de LOÜIS *nous en ont aſſez dit.*

Il en viendra, Meſſieurs, il en viendra encore dans le Monde de ces Heroïnes qu'on nous demande pour ſouſtenir cette eſgalité que nous avons veu juſqu'icy ſy bien prouvée. Le Sang de LOÜIS LE GRAND eſt en bonnes mains, & le choix qu'il a fait de cette AUGUSTE DAUPHINE dont la Couche Royalle ſouſtient ſy heureuſement les eſperances de la France par ſa fecondité, nous donne un autre

Exemple bien esclatant & bien precieux de cette excellence, dons nous conduisons le parallelle : C'est de cette source que naistront ces Princes & ces Princesses, qui doivent d'un pas esgal porter la gloire de la France, & le triomphe de nos Lys chez toutes les Nations, & jusques à la fin des siecles.

L'on verra ce beau Sang sur la foy des Oracles
A l'Univers charmé, n'annoncer que Miracles,
D'un bout du Monde à l'autre estendant ses ruisseaux
A chaque Nation enfanter des Heros,
Monstrer dans leurs Exploits, dans leur sage conduite
La grandeur de LOÜIS *mille fois reproduite.*

Il faut donc s'arrester icy, & monstrer seulement aux Curieux des choses futures le signe & le presage de cette esgalité & de sa durée immortelle dans cette Royalle Union, où l'Amour, la Gloire, & toutes les Vertus reposent comme dans leur Centre. Reünissons

nos Vœux, Messieurs, pour la conservation de ces Personnes Augustes & Sacrées ; que les Cœurs & la Voix de tout ce qu'il y a de plus noble & de plus raisonnable dans l'un & l'autre Sexe forme des expressions de reconnoissances & des Cantiques de joye immortels, pour celebrer le bonheur de la France, la grandeur & la gloire de LOUIS, & la felicité de ses Subjets, ce sont des sentimens qu'on n'a pas peine à leur persuader, mais que l'Academie Royale exprime d'une maniere bien noble, & bien esclatante par le soing qu'elle prend d'agir & de s'applicquer sans cesse à honnorer le Regne du plus grand des Monarques, par la recherche de tout ce qu'il y a de plus curieux dans les Sçiences, par les beaux Ouvrages qu'elle fait chaque jour, & qu'elle produit sous l'authorité & les auspices de son Illustre Protecteur, en qui elle admire la noblesse, le courage & toutes les Vertus Heroïques raffinées par la politesse des beaux Arts : J'espere, Messieurs, que le party que j'ay choisy aura l'advantage d'estre de son goust & du vostre ; le merite du beau Sexe a des-

Partiſans par tout, il n'y a point d'Aſſemblée où il ne ſe faſſe reconnoiſtre, point d'Academie où la tendreſſe & l'amour n'ayent leurs affaires; il n'y a perſonne qui n'ayt eſté touché, qui ne le ſoit, ou qui ne le puiſſe eſtre, ainſi je me perſuade que ſans attendre que le beau Sexe me ſçache gré du ſoing que j'ay pris de ſes droits, & de ſes intereſts, il peut y en avoir quelques-uns parmy vous, qui ont desja conclu que mon ſentiment eſt equitable, & que c'eſt une prevention bien injuſte & bien peu raiſonnable d'eſtimer qu'il n'y a pas de l'eſgalité dans les deux Sexes.





LETTRE DE MADAME DE SALIEZ

SUR SON PROJET

Pour une nouvelle Secte de Filosofes.

En faveur des Dames.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTPELLIAT.

DEPUIS que j'ai sû, Madame, avec combien de galanterie & d'enjouëment vous avés répondu à certains Discours ridicules, auxquels toute autre que vous auroit eu la foiblesse d'être sensible, je me confirme plus que jamais dans l'estime, que j'ai toujours faite de vos Maximes; Je ne doute point qu'elles ne fussent celles de

de tout le Monde ſpirituel & raiſonable, ſi l'on y réfléchiſſoit autant que moi. En verité, Madame, ſi les Gens de bon gout ſe ſavoient un peu entendre, on paſſeroit la vie tout autrement qu'on ne fait, & l'on ne ſe rendroit pas volontairement l'eſclave & la victime d'un Monde ingrat, & injuſte, qui païe d'ordinaire ſi mal toutes les violences que nous faiſons pour lui plaire. Vous rendriés un fort grand ſervice à toutes les Perſonnes de merite, ſi vous vouliés publier les comodes Maximes de votre Filoſofie, vous établiriés par là une nouvelle Secte mile fois plus agréable & plus utile, que toutes celles que des Hommes ſavans & ſpirituels avoient inventées pour parvenir au repos de la vie. Je m'ofre, Madame, pour être votre premiere Diſciple, & je le ſouhaite même avec plus d'ardeur, que je n'ai jamais deſiré de me voir belle & charmante : Car enfin, quand on ſeroit la plus belle Perſonne du monde, on ne ſe feroit admirer qu'autant d'années que cette beauté dureroit ; mais ſi nous exécutons ce que je vous propoſe, nous ſe-

rons Illustres pendant plusieurs Siecles. Il me semble déja que l'on dit par tout, que nous avons établi une Secte, qui va rendre tout le monde heureux, & que je vois venir des Gens d'esprit de toutes parts pour nous demander d'être instruits de nos Maximes.

La fin de notre Secte doit être de vivre comodement, & de determiner toutes les personnes raisonables, à secouër le joug des contraintes que l'Erreur, & la Coutume ont établies dans le Monde. Il faudra ensuite faire des Loix selon lesquelles l'on devra vivre, & doner un Nom à notre Secte. C'est à vous, Madame, à le choisir. Je vous dirai seulement, que vous devés en trouver un propre à des Personnes, qui veulent établir les bones & solides Maximes, qui font trouver le vice agréable, honête & comode, & qui donent tant de peur aux Sots, que jamais ils n'osent nous aprocher, c'est pour se défaire d'eux, que des Filosofes ont pris autrefois, (quoi-que fort sages) les noms d'*Humoristes* & d'*Insensés*.

Pour les Loix, c'est à vous aussi, Madame à les imposer; mais pour vo-

tre soulagement, voyés si mes sentimens convienent avec les vôtres, & si cela est, je leur donerai plus d'étenduë.

Vous savés, Madame, qu'il y a deux sortes de beaux Esprits, ceux qui le sont efectivement, & ceux qui croyent l'être & qui ne le sont pas. Il faudra soigneusement examiner les Esprits de ceux que l'on voudra recevoir, afin d'eviter le pèril de s'y méprendre.

L'on fera un serment solennel de doner l'exclusion à cete sorte de gens, qui pour faire les beaux Esprits ne s'aprochent jamais d'aucune Femme sans lui dire des douceurs. L'on banira ceux qui parlent toujours ou de leur naissance, ou de leur bravoure, qui croyent qu'une visite est incivile, si elle n'est de quatre ou cinq heures, & qui sont persuadés que pour être bien Gentilhome, il faut être dans la derniere ignorance. Nous ne devons aussi jamais admettre dans notre Secte ces sortes de beaux Esprits que Dieu n'a mis au monde, que comme il y envoye la Guerre & la Famine, pour en être les fléaux, ces Esprits, qui ont des bornes si etroites

que l'on ne les voit jamais aler audelà de certaines manières de parler, de deux ou trois Contes afectés, & de quelques Comparaisons qu'ils savent par cœur.

Il faut sans doute, Madame, exclure les Femmes qui auront les mêmes dèfauts dans leurs manières ; ne point recevoir ces Prudes qui croyent qu'une amitié tendre & dèlicate, est le plus honteux des Crimes ; ni celles qui afectent une severité ridicule, qui leur fait condaner un honête enjouëment qui est pourtant l'ame de la Conversation. Il ne faut avoir nul commerce avec ces Dames, qui croyent, que parce qu'elles ne sont pas Coquetes, il leur est permis de gronder, de doner èternellement des leçons de modestie & de retenuë, & qui ne pouvant soufrir qu'on rie, se dèclarent contre tout ce qui s'apelle Divertissement.

Je serois aussi d'avis que nous ne receussions point celles qui ne parlent jamais que d'une Jupe, ou d'une Coëffure; Celles qui ne peuvent soufrir que les autres lisent des Livres agrèables, & qui s'imaginent que pour être honête Fem-

me, il ne faut que savoir aler à l'Eglise, & lire des Livres de dèvotion.

Je croi, Madame, qu'il est bon sur tout de banir l'Amour de notre Société, de peur qu'il ne trouble le repos que nous cherchons, & de substituer à sa place l'Amitié galante & enjoüée.

Après avoir montré ce que nous devons rejéter, il me semble, que la prèmiere Loi de notre Secte doit être de vivre avec beaucoup d'amitié, & de respect les uns pour les autres: Je ne parle pas de ce qu'on apelle Respect parmi les Gens que nous voulons chasser, qui ne consiste qu'en des Cérémonies importunes & embarassantes, car ceux de notre Secte doivent sur tout renoncer à cela; mais le Respect, que j'entens, consistera à s'estimer beaucoup, à ne rien dire jamais qui pusse dèplaire & à ne se point familiariser.

Les qualités absolument nécessaires pour être admis, sont l'Esprit & la Docilité. Cete Docilité demande deux choses, la prèmiere que l'on resoive avec soumission & avec plaisir tout ce qui sera enseigné; & la seconde, qu'on

quite ſans peine & ſans trop raiſoner, les mauvaiſes Maximes que l'on pouroit avoir priſes dans des Societés difèrentes de la nôtre.

Il faut que l'Eſprit de ceux que nous voudrons reſevoir, ſoit capable de cete liberté ſi aimable, qui fait dire agréablement & librement ce qu'on penſe de cete raillerie belle & inocente, qui fait qu'on tourne les choſes d'un biais tout à fait divertiſſant, de cette petite malice ingénieuſe qui fait qu'on ſurprend les perſones les plus ſpirituelles dans de certains endroits de leur converſation, qui les embaraſſent un peu, & dont elles ne ſe tirent qu'après avoir doné beaucoup de plaiſir.

Enfin, Madame, il faut que vos Diſciples ayènt la converſation galante, & tout ce qui rend la Société agréable & douce, ſans que pour quelque raiſon que ce ſoit vous en receviés aucun, dont le viſage & le diſcours ſoient armés d'une ſévérité ridicule,

Il y doit avoir une fidélité entiére parmi ceux de notre Secte, c'eſt à dire, qu'on ſe parlera ſincérement & tendrement ſans faſon & ſans grimace; qu'on

vera souvent ceux qu'on aimera, & qu'on évitera ceux qu'on n'aimera pas: On travaillera de concert & sans cesse pour aracher les mauvaises Maximes qui se sont glissées dans le Monde, & l'on fera une guerre continuele aux Sots dont il sera permis de se divertir, quand par malheur on se rencontrera avec eux.

Je croi, Madame, que voila à peu près les Lois qui seront necessaires pour l'établissement & pour le progrès d'une Secte si considérable : Si vous les aprouvés, il sera facile d'y en ajouter quelques autres.

Vous jugés bien, Madame, que nous trouverons des contradictions : Tous les grands desseins sont dificiles, la plupart des Gens étant ignorans, ou foibles, & ne jugeant des choses que par de certaines préventions, que la Politique, & la Coutume ont mises dans l'esprit des Homes : mais j'espere pourtant, que nous trouverons assés de persones éclairées qui ne se laisseront point surprendre à ces préventions, & qui seront bien-aise de s'unir avec nous, pour ne plus s'assujetir à

toutes les contraintes qui ne servent qu'à faire perdre les plus agréables momens de la vie ; Ils ne se perdent que trop par des raisons qui ne dépendent pas de nous.

Si ce projet vous agrée, je travaillerois, Madame, de toutes mes forces à seconder vos désirs, & je croi que Solon, ni aucun de ces Filosofes, qui ont travaillé pour établir le repos des Homes n'ont jamais été si fameux que nous le serons un jour.



LETTRE DE MONSIEUR DE VERTRON,

Sous le nom du Peintre de soi-même.

A MADAME DE SALIEZ,

Sur son Projet de Filosofes en faveur des Dames.

JE comencerai ma Lettre par les mêmes termes que vous emploiiés pour finir la vôtre; Je croi, Madame, que Solon ni aucun de ces Filosofes qui ont travaillé pour établir le repos des Homes, n'ont jamais été si fameux que vous le serés un jour, si votre Projet s'éxecute, come il y a beaucoup d'aparence. En efet il n'y a rien de si bien imaginé que cete nouvelle Secte; Les Loix en sont egalement agréables & solides,

solides, la fin en est utile & glorieuse : Que je me tiendrois heureux, Madame, puisque vous voulés bien que notre Sexe ait part à ces avantages, d'être du nombre de vos Sectateurs ! Je le suis déja par inclinations, & come je cherche à vivre comodement, vos régles s'acordeent fort avec mon humeur ; Je vous assûre que si vous me faites la grace de me recevoir parmi vos Dissiples, j'écouterai vos lesons avec assiduité, & observerai toutes vos Maximes avec exactitude. Cependant si ce n'est point être téméraire que de doner son avis sur le nom de cete Secte, avant qu'on y soit reçu, je pense que celuy des IMMORTELS seroit convenable à votre idée, & que votre Devise aïant pour Corps la fleur de ce nom, & pour Ame ces mots, A L'EPREUVE DES TEMS, seroit resuë de tout le monde raisonable : Car enfin, Madame, il faut laisser les Sots dans leurs sotises, ils ne s'en defferoient pas pour tout ce qu'on leur diroit : Nous ne parlons que des Sages, mais de ces Sages sans sévérité, de ces Savans sans présomption, de ces Juges

ſans préſomption ; en un mot de ces Eſprits bien réglés de l'un & de l'autre Sexe. Oüi, Madame, ſans vous flater, vous rélevés infiniment le vôtre, que l'injuſtice & la jalouſie des Homes inſenſés s'éforcent encore aujourdhui d'abatre, mais inutilement : Car ſans citer ici les Muſes, les Sibiles, les Prêtreſſes, les Veſtales, les Amazones, les Graces, & les Vertus qui prenent leurs noms, leurs habits, & leurs maniéres des Femmes (come on le voit parmi les Divinités du Paganiſme.) Il ſufit de dire que nous avons autant de Femmes, que d'Homes Illuſtres en toutes choſes, mais principalement en France.

Ah ! Madame, que ceux qui ſeront vos Diſciples auront à juſte titre ce beau Surnom, auſſi bien que celui d'IMMORTELS inſéparable de l'autre. Je ne crains point de le dire hautement, je ſouhaite avec paſſion d'être de votre nouvelle Secte ; & come la Brigue ne ſauroit avoir d'accès auprès de vous, je m'expoſe à un refus. Cependant je vous envoiie mon Portrait au naturel, vous pouvés juger pour lui, ſi

je dois être resu. Au reste, Madame, je vous avouë de bonne foi, que si je n'ai pas expliqué tous mes défauts, j'ai aussi un peu diminué de mes bones qualités, & come la prudence en est une, elle m'engage à vous cacher à présent mon Nom, pour m'épargner la honte & la raillerie que me causeroit un refus ouvert. Mercure, ou la Renomée vous aprendront bien-tôt qui je suis, si sur ce Portrait vous me croiïés digne de l'honeur où je prètens.

PORTRAIT
DU PEINTRE DE SOI-MESME.

JE suis Oficieux sans intérêt, Jaloux sans envie, Contrariant sans opiniâtreté, Curieux sans imprudence, Propre sans afectation, Libre sans libertinage, Promt sans me laisser emporter à aucun excès de colére, Railleur sans être Médisant, Flateur sans fourberie, Laborieux sans contrainte, Ami sans fard, Amant inconstant sans scrupule, Froid aux Inconus, Ouvert aux

Persones que je conois, Présomptueux par amusement, Mélancolique par tempérament, Sage par nature, Enjoüé par art, Malheureux par la fatalité de ma Destinée, cependant Heureux par imagination, Patient par religion, Orateur par hazard, Poëte par caprice, Auteur par complaisance, Aprobateur par arison, Critique par amitié, Comédien quand il faut l'être, c'est à dire, Sérieux, Triste, ou Gai dans les rencontres, Reconoissant par justice, Libéral par inclination, Bon par penchant, Discret par politique, & Civil par habitude. Au reste j'ai plus de mémoire que je n'en voudrois avoir, j'ai même plus d'imagination que de savoir, ce qui fait que je me plains souvent de mon Esprit, & jamais de mon Cœur, ou si j'étois Stoïcien je placerois l'Ame, car sans vanité je l'ai bien placée, & je suis tout Cœur.

Pour l'autre partie de moi-même qui regarde proprement ma Figure & ma Persone, à tout prendre je ne suis ni beau ni laid; on m'a voulu persuader que j'avois assés bon air. Je dance, & touche le Luth joliment; je m'explique

quand il faut en plusieurs Langues ; j'ai un grand défaut, c'est de n'aimer pas le jeu : En un mot, je suis passable, mais pourtant je plais plus de loin que de près. Heureusement pour moi, vous estimés peu la beauté du Corps, & je trouve que vous avés très grande raison de ne point faire de cas d'une Fleur si passagére. La véritable Filosofie, ou pour mieux dire, vôtre Secte ne doit s'atacher qu'à la beauté de l'Esprit & du Cœur.

Pour dernier trait à mon Portrait, j'ose dire sans me flater, que je suis assés propre à bien des choses, que je parle mieux que je n'écris, & que je suis plus aimé des neuf Sœurs, que des Graces : Enfin, Madame, je le serois des unes & des autres, si j'avois l'avantage de vous plaire, & si vous me faisiés l'honeur de m'admetre dans votre Académie, pour y aprendre le secret si admirable & si nécessaire d'être audessus des Caprices de la Fortune, de l'Envie & de la Médisance, & le bel Art de vivre en repos, éloigné des contraintes que l'Erreur & la Coutume ont établies dans le Monde, qui est la fin de

votre Secte incomparable, & celle que je recherche avec empressement.

LETRE
DE MADAME DE SALIEZ,
VIGUIERE D'ALBY.

Au Spirituel Inconnu, qui lui a demandé d'être resu dans la nouvelle Secte des Filosofes, qu'elle a établie en faveur des Dames.

LE séjour que je viens de faire à la Campagne, & quelques embaras inséparables du Veuvage, m'ont privé de voir les Nouvelles des Mois passés. Lors-que j'ai voulu réparer mes pertes, j'ai trouvé, Monsieur, à mon retour la réponse que vous me faites pour la Secte de Filosofes que j'avois proposée, il y a quelque tems. Je suis bien mârie que vous aiiés si lontems atendu de mes Nouvelles, & que dans une ocasion si

importante vous puissiés me soupsoner de n'avoir pas toute l'exactitude dont je fais profession. Il est certain, Monsieur, qu'une agréable Marquise a fait naître mon Projet ; ses Maximes singuliéres ont trouvé des Censeurs: Je pris un jour la liberté de lui en parler, & j'osai concevoir l'espérance d'y faire aporter quelque changement: Mais bien loin de la faire entrer dans mes Sentimens, elle m'entraîna dans les Siens. Je la trouvai plus sage, que tous ceux, qui la condanoient ; & voiiant qu'elle avoit su se faire des régles à part, pour ne pas s'asujétir aux contraintes, que l'Erreur & la Coutume ont établies dans le Monde, qui ne servent qu'à troubler notre repos, sans nous aquérir de véritables Amis, je ne la nomai plus que ma belle Filosofe, & je formai le dessein que vous avés vû pour autoriser ses Opinions, qui sont devenuës les mienes. Je fus d'abord animée par l'espérance d'un heureux succès; Je ne doutai point que si des Homes qui condanoient les plaisirs les plus inocens, qui vouloient que leur Sage fut content au milieu

des Suplices, avoient trouvé tant de Sectateurs, une Dame qui ne propose qu'une vie douce & comode, & qui enseigne à porter la délicatesse, & la sensibilité jusqu'à éviter l'ennui, n'eut bien-tôt un grand nombre de Dissiples.

En éfet, je voi venir de toutes parts des Persones d'Esprit & de Mérite, qui demandent d'être instruits de nos Maximes, elles ont été aprouvées & enregitrées dans toutes les Académies. Tous les Homes raisonables ont jugé qu'ils pouvoient suivre sans honte une route, qui ne leur est montrée que par des Femmes, puis qu'elle conduit agréablement au repos de la Vie, que tous vos Filosofes n'avoient cherché jusqu'ici que par des chemins fâcheux & pénibles. L'égalité des Sexes ne se conteste plus parmi les honêtes Gens, ils demeurent d'acord avec Vous, Mr, que l'Injustice & la Jalousie des Homes nous ôtent les moiens de faire connoître tout ce que nous valons : j'ajouterai avec votre permission, que vous êtes des Usurpateurs, qui sans aucun titre légitime avés pris possession de l'Em-

pire du Monde. Les Dames se sont apersu, il y a bien des Siécles, de cete usurpation, elles ont fait de tems en tems quelques éforts pour recouvrer leur liberté. Ces Illustres Amazones, dont vous me parlés, songeoient à vous détrôner; & si le plus Grand de tous vos Conquérans n'ut arété leur progrès, les Dames comanderoient aujourd'hui les Armées, & les Homes fileroient. N'allés pas m'acuser de vouloir troubler l'Ordre du Monde: le soin, que je prens d'exciter les Dames à n'aimer qu'une vie douce, comode, & tranquile, prouve assés que je hais l'Esprit mutin, & que si je forme des desseins, ils ne sont pas de revolte; même après y avoir bien pensé, je trouve que vous n'avés qu'un Empire imaginaire, & que nous régnons véritablement. Oüi, Monsieur, vous êtes nos Oficiers, nos Soldas, nos Magistras; & sans vous en apersevoir, si vous remontés à la Source des plus grands Evénemens, vous trouverés toujours, que les Dames y ont la meilleure part. Permétés moi de dire que ces Anges font rouler ici bas les Premiers Mo-

biles, & joüissent du fruit de vos travaux. J'avouë pourtant que nous n'avons point de part aux glorieux Succés de la France contre ses Enemis, mais c'est parce que notre AUGUSTE MONARQUE forme lui seul ces vastes Desseins dont la promte exécution ne nous laisse rien à faire, & que ses résolutions sont, come cete vaillante & sage Minerve sortie du seul Cerveau de Jupiter.

Il faut être si convaincu des avantages de mon Sexe, pour être de nos Dissiples, que je vous prie d'y faire de nouvelles réfléxions, avant que de vous engager dans une Secte, où nous voulons gouverner. Je vous trouve digne d'y être resû, vous avés de grandes qualités & de petits défauts, dont nous vous corigerons, pourvu que vous aiiés cete Docilité, que j'ai expliquée dans mon Projet. J'ai déja si bone opinion de vous, que je ne veux pas craindre que l'Amout propre, qui nous trompe si souvent, vous ait fait faire une fausse Peinture de Vous-même; mais come la réception d'un Inconnu tireroit à conséquence, & nous exposeroit à être trom-

pées par des Gens qui se figureroient de valoir plus qu'ils ne valent, on vous prie, Monsieur, de nous aprendre votre Nom, & d'agir franchement avec des Persones aussi enemies de la dissimulation, que de la contrainte. Je ne doute pas que la conoissance que nous souhaitons, n'augmente notre estime, & que vous n'obteniés la Médaille à notre prémiere Assemblée. J'ai resu tant de diférens avis sur cete Médaille, que j'en ai suspendu la fabrique. Ceux que vous me donés sont justes & bien pensés; L'Immortalité est assés de mon goût, il ne tiendra pas à moi que l'on ne se détermine à suivre vos Conseils: On a déja décidé que nos Filosofes atacheront leur Médaille avec un Ruban verd qui signifira l'Espérance, que nous avons de l'acroissement, & de la durée de notre Secte. Les Homes, & les Dames le porteront à l'endroit de leur Habit qui conviendra le mieux à leur ajustement; il sera permis d'orner la Médaille de Piereries: Car bien loin de vouloir que nos Disciples soient sans souliers, come ceux de vos plus fameux Filosofes, nous n'en voulons point qui aient des

airs bas, & de pauvreté; L'Image de la Misere est afligeante, & conviendroit mal aux fins de notre Secte, mais aussi pourvu que nos Prétendans aiient des airs, & des maniéres nobles, qui réjouïssent les yeux, nous ne ferons point d'enquêtes de leurs biens.

Nous somes déja assés Filosofes, pour savoir que les bones qualités, & les Vertus relevent de l'Empire de l'Esprit & de la Volonté, & non pas de celui de la Fortune. Vous aprendrés le reste de nos Intentions dans notre Assemblée, je vous en marquerai le tems & le lieu, si-tôt que vous m'aurés apris votre Nom. Je ne suis que la prémiére Dissiple d'une Secte si considérable, & j'assemble les Troupes, que ma Marquise doit comander, j'ai quelque crédit auprès d'elle, & je vous promets Honête & Galant Inconu, de ne rien négliger, pour vous rendre l'important service que vous me demandés, & vous témoigner que je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssante Servante.



REPONSE DE M. DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

J'aurois bien de la joye, si j'avois un jour l'avantage d'être au nombre de vos Filosofes ; Les Loix de votre Nouvelle Secte s'acordent si fort avec mon humeur, que je vous demande avec empressement l'honeur d'être resu parmi Vous, dans l'envie que j'ai de gouter une vie douce & tranquile, & de la passer avec des Persones choisies, dont le Mérite & l'Esprit sont universellement reconus. Oüi, Madame, je mets toute ma gloire à être de cete Illustre & agréable Académie ; Et quoi-que je n'aye pas toutes les Qualitez nécessaires, je dirai néan-

moins, ſans croire pecher par amour propre, que j'ai la Principale, qui eſt cete Docilité naturele, & cete heureuſe Diſpoſition à recevoir les Inſtructions, & les Avis qu'on voudra me doner. Je louë & j'admire come vous, Madame, votre Incomparable Marquiſe, j'aprouve avec les Sages ſon deſſein, il me paroît autant utile & juſte, qu'élevé.

Vous avés raiſon de ne pas exclure de votre Secte ces Homes, dont la Conduite réglée, l'Humeur honête, les Maniéres aiſées, lé Nom fameux, & le Beau Savoir répondent à votre Intention. Le choix judicieux, que vous en ferés, vous metra toujours audeſſus de la Médiſance, & l'on ne poura jamais deſaprouver une union ſi néceſſaire, puiſque les Muſes ſont inſéparables d'Apollon, & que l'Eſprit eſt des deux Sexes auſſi bien que la Vertu, quoi-que d'une maniére plus éminentes dans le vôtre. Ne croyez pas, s'il vous plaît, Madame, qu'en faiſant votre Eloge, & celui de vos Heroïnes en peu de paroles, je veüille adroitement vous engager à

faire le mien, je ne ſuis point aſſés préſomptueux; je ne vous done des loüanges, que parce que vous les mérités, ſans deſſein de m'en atirer de votre part; Je me conois trop bien, & je ſouhaite beaucoup de perfećtions, que je ne puis avoir que par votre moyen, par vos Entretiens, par vos Conſeils, & par votre Exemple.

Come votre Compagnie eſt également établie, & pour l'Eſprit, & pour le Cœur, j'oſe eſpérer, Madame, que je perfećtionerai l'un par vos Lumiéres, & que je contenterai l'autre par votre Exemple en trouvant cete Tranquilité, que je déſire depuis ſi long-tems, & qui jointe à la conoiſſance de la Verité, & à l'amour de la Vertu fait le bonheur de la Vie & l'Objet de toutes les Belles Ames. Vous ſavez que les Perſones, de même que les Tableaux, ont leur Point de vûë: Ne me regardez donc pas, je vous ſuplie, de prés, mais de loin, c'eſt à dire, ne jugés pas de moi par les comenſemens, mais par les ſuites.

Enfin, Madame, je vous demande votre protećtion auprès de votre Ai-

mable Marquiſe, ayant une recômendâtion auſſi puiſſânte que la vôtre, je ne doute point, Madame, que je n'obtiéne une Place parmi vos Sectateurs; Je conſidérerai cet Honeur, come une Grace particuliére; J'aurai autant de reconoiſſance que vous aurés de gloire d'avoir fait un Heureux, je ne le ſerai jamais parfaitement, que quand vous ſerez véritablement perſuadée, que je ſuis avec tout le reſpect imaginable,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.



II. LETTRE DE MADAME DE SALIEZ VIGUIERE D'ALBY.

A MONSIEUR DE VERTRON.

VOus ne pouviés former un dessein plus noble & plus équitable, qu'en continüant de travailler à la défense de mon Sexe, duquel vous vous étes declaré le Protecteur contre l'injustice du vôtre. Vous avés su conoître que les Dames sont sans contestation ce que le Monde a de plus admirable & de plus digne d'être loüé. Vous comensâtes à paroître pour Nous dans la Réponse que Vous me fites par le Mercure du Mois d'Aout en 1681. Je vous en remersiai par le Mercure aussi, & j'ajoutai quelques raisons aux vôtres. J'avois cru depuis, que nous avions convaincu l'Univers: mais à ce que je voi, il est encore des Incrédules dans la plus belle Vile du Monde, qui dou-

tent de l'Egalité des Sèxes, puis qu'on eſt obligé d'ècrire ſur ce ſujet. En vérité, les Homes ſe devroient eſtimer heureux, que nous ne pouſſions pas nos prétentions plus loin : peut-être, ne ſerions-nous pas mal-fondées, Monſieur ? du moins le plus Ancien de tous les Titres eſt en notre faveur. Le Divin Ouvrier qui nous a tous faits, mit plus de faſon, il emploïa plus de tems, & une meilleure matiere pour nous former, qu'il ne fit pour vous autres. Les Ouvrages furent auſſi bien diférens, & cete diférence dure depuis le comencement du Monde : Il endormit votre jalouſie, quand il voulut faire quelque choſe de plus charmant que vous; & l'agrèment & la beauté, qu'il vous dona dèſlors en partage, nous reſte; il nous fit pour vous plaire, & par conſéquent pour vous comander, puiſqu'il n'eſt point d'Empire plus ſur ni plus abſolu, que celui que l'on a ſur les Cœurs. La pente naturele que vous avés tous à nous doner les noms de Reines & de Souveraines, à nous parler de vos fers & de votre eſclavage, vous aprend aſſés l'Em-

pire légitime que nous avons ſur vous. Vos uſurpations n'ont pas fait prèſcrire nos Droits, Nous en conoiſſons toute la juſtice, mais Nous trouvons bien de laiſſer le Monde, come il eſt ; nous aimons à régner ſans peine, tandis que vous vous agités pour nous faire paſſer une vie agréable & comode ; vous prenés le ſoin de maintenir les Lois, pour nous faire joüir des avantages qu'elles nous donent ; Vous courés au périls du Champ de Mars, afin de pouvoir porter vos lauriers à nos piés. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, qu'à la reſerve de LOUIS LE GRAND, qui partage avec ſes Sujets les peines & les fatigues, tous les autres Monarques régnent en ſe repoſant come nous, & trouvent (come nous faiſons) leur bonheur & leur félicité dans les travaux, de ceux que le Ciel leur a ſoumis? Nous nous contentons de vous faire voir de tems en tems, que nous ſomes capables de toutes choſes, pour vous empêcher de vous méconoître ; Nos Heroïnes ont valu vos Héros, & pas une d'entr'elles n'a porté ni mangé tout un Beuf, come votre Vaillant *Hercule* ;

Elles ont fait des actions d'une valeur prodigieuse sans rage & sans ferocité. La force du Corps seroit égale, si l'on nous élevoit aux mêmes exercices, la seule habitude y met une diférence, que nous ne vous envions point, puisque vous êtes destinés pour la peine, & non pour le repos: Mais lors que pour obéïr aux Lois de la plus Illustre de toutes les Républiques, les Femmes luitoient, couroient, jetoient la Bare lansoient le Dard, elles réüssissoient si bien, que l'on a toujours dit, que ces Dames de Lacédémone valoient mieux que les Homes du reste du Monde. Dans les Arts Libéraux nul Home n'a surpassé les Femmes qui s'y sont apliquées. L'Aténiene *Olimpie* a mieux écrit de la Médecine, que votre Hipocrate. La jeune Romaine *Lala* a mieux su, qu'*Apelle* l'Art de la Peinture: Jamais Home n'a été si Savant en Musique, que cette Fameuse Grecque, qui joüoit excelemment bien de tous les Instrumens que l'on lui présentoit; & nous ne savons point que pas un de vos Poëtes ait entrepris de rien disdisputer à *Safo*. Je puis encore ajouter,

que s'il est vray, selon votre Grand Filosofe, que les Tempéramens les plus délicats sont les plus propres aux fonctions de l'Esprit, nous devons avoir plus de facilité que vous pour tous les Arts, & pour toutes les Siences, néanmoins rien ne peut guérir les Homes de leur vaine préocupation : mais pour vous, Monsieur, qui vous piqués de nous rendre justice, ne trouvés-vous pas tout-à-fait plaisant, que les Romains encore ignorans sous leurs prémiers Rois envoïassent consulter l'Oracle d'Apollon, pour savoir que pouvoit pronostiquer, qu'une Dame Romaine eut plaidé sa propre Cause devant ses Juges avec tant d'esprit & de solidité, qu'ils en étoient enchantés ; Ils croïoient que c'étoit un Prodige, mais *Apollon*, qui nous conoissoit mieux, & qui savoit que l'Eloquence est en nous une chose extrêmement naturele, se moqua d'eux, & ne leur répondit rien. Je vous écris, Monsieur, tout ce que ma raison, & ma memoire me représentent, non pas pour vous convaincre d'une vérité, que vous soutenés mieux que moi, mais seulement

pour vous animer, autant que je le puis, à continuër de tenir le bon Parti. Il s'est trouvé dans tous les Siécles des Homes Savans & équitables, come vous, qui ont apris aux autres ce que nous valons. Nous n'avons rien perdu de ce qui nous rendoit dignes de leur estime : *le Monde ne va point de mal en pis*; C'est une des Ereurs, que ma Secte combat. Come il n'y eut jamais tant d'Homes Illustres qu'il y en a maintenant, il n'y eut jamais aussi tant de Femmes habiles & spiritueles. Ces Dames trouveront sans doute, Monsieur, des moiiens pour vous témoigner leur reconoissance; & les *Muses* ne manqueront pas de placer dans le Temple de Mémoire le Nom du généreux Défenseur de leur Sexe, mais dans un lieu si haut, qu'il fera beaucoup de Jaloux. Je suis avec toute sorte de considération & de reconoissance,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssante servante.



LETTRE DE MADAME DE SALIEZ,

A Messieurs de l'Académie des Ricourati *à Padouë.*

MESSIEURS,

Les Lettres Patentes, que vous avés fait expédier en ma faveur, pour me donner une place dans votre célebre Académie, étant en Langue Italienne, il semble que les très-humbles Remercîmens que je vous fais, devroient être aussi en Italien : Mais outre que je n'en connois pas assés toutes ses délicatesses, & qu'il est indifférent en quelle Langue l'on parle à des personnes, qui les possedent toutes; Quel moïen, quand on a le bonheur d'être Sujete de LOUIS LE GRAND, de préférer une autre Langage à celui qui régne dans ses Etats, & duquel il se sert pour

nous doner de si justes & de si douces Lois? Tandis que toutes les Nations du Monde qui aiment ses Vertus, ou qui craignent sa Puissance, aprenent à parler come nous, je ne puis m'attacher qu'à une Langue qui va devenir universelle, & que notre Sçavante Académie Françoise a mise à un si haut point de perfection, qu'elle est plus sévère, plus modeste, & presque aussi serrée & aussi féconde que la Latine. J'avouë, Messieurs, que mes Ecrits ne peuvent pas vous prouver cette vérité; Née dans la Province, & n'aïant point été à Paris corriger les défauts de mon langage, come l'on alloit autrefois corriger à Athénes ceux de la Langue Aziatique; Je ne puis écrire avec la même justesse que Mademoiselle *de Scudery* & que Mesdames *Deshoulieres*, *Dacier*, & de *Ville-Dieu*, qui sont si dignes du rang que vous leur avés doné parmi vous: La hauteur de leur Esprit a été secondée d'une situation heureuse au milieu de Paris, & animée par la veuë & par l'usage du grand & du beau Monde; aussi ces Dames sont-elles devenuës autant de Miracles de ce Siécle, & leurs Ecrits

Ecrits étonnorent bien plus la Posterité, que ceux des Femmes Sçavantes des Siécles passés, ne nous étonnent. Je crois qu'il m'est permis de vous dire, Messieurs, afin que vous ne vous répentiez pas de l'honneur que vous m'avez fait, que bien que mes Ecrits soient infiniment au dessous des leurs, ils ont souvent d'heureux succès; l'on y voit la Nature toute pure, & ce caractere aisé n'y déplaît point. Enfin, puisque mes Ouvrages m'ont attiré votre estime, personne n'est plus en droit de me la refuser. Vous tenez dans le Monde la place de ces fameux Grecs qui décidoient du mérite des Auteurs, aussi-bien que de celui des Héres; Vous les surpassez même par une droiture de Cœur qui vous fait rendre justice à mon Sexe, en me recevant dans votre Illustre Académie, & n'affectant point une distinction que le Ciel & la Nature n'ont jamais eû dessein de mettre entre les Hommes & Nous, leur Jalousie la fit naître, notre Modestie l'a soufferte; & sans que nous aïons troublé le Monde par nos plaintes, les Hommes commencent à se repentir de leurs usurpa-

tions, & leur Empire tiranique va tomber de lui-même. Déja l'Académie Roïale d'Arles a ſuivi votre exemple à notre égard, & pluſieurs de nos meilleurs Ecrivains ont traité à fonds de l'égalité des Sexes qui ne ſe conteſte plus en France, depuis que notre Juſte Monarque eſtime & récompenſe le mérite de l'un & de l'autre Sexe. N'oubliez pas, Meſſieurs, cette marque de ſon équité dans les Eloges que vous lui donnez : Je ſçai que cet Auguſte Sujet remplit ſouvent vos Sçavantes veilles; Quelle occupation pouriez-vous trouver plus digne de vous ? Et quels Homéres peut trouver ce Héros plus dignes de lui ? Mais quelques idées que la Renommée vous donne de ſes Vertus, vous n'en comprendrez jamàis qu'une partie; le bonheur de les connoître toutes eſt reſervé à ſes heureux Sujets, ſur leſquels il regne par amour plus abſolument, que tous les autres Rois ne regnent ſur les leurs par la terreur & par la crainte. Il gouverne avec tant de douceur un Peuple naturellement ſoumis à ſes Monarques, & dont il fait les délices, que chacun ſacrifie-

roit avec plaisir pour lui ses biens & sa vie : Il aime ses Sujets autant qu'il en est aimé ; & c'est sans doute en cela que consiste la plus véritable & la plus seûre félicité des Rois. Vous voïez, Messieurs, que je conserve mon caractere doux & simple, en ne vous parlant que de la bonté de son Cœur. Je laisse au stile sublime à le représenter tel qu'il est à la tête de ses Armées portant la fraïeur chés ses Ennemis : Cependant, Messieurs, toute la France vous est obligée de l'interêt que vous prenez à sa gloire & cete raison n'est pas moins puissante, que la grace que vous m'avés faite, pour m'engager d'être toute ma vie,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obëïssante servante
DE SALVAN DE SALIEZ.



I. LETTRE
DE MADAME DE SALIEZ
A MONSIEUR DE VERTRON.

J'Avois crû rompu l'enchantement qui empêchoit la liaiſon de notre Commerce, & je vous en avois témoigné ma joïe d'une maniére dont vous m'aviés paru content. Cependant, Monſieur, comme ſi je ne devois jamais qu'entrevoir ce bonheur, pour en connoître le prix, & pour en regretter la perte, Je ne reçois non plus de vos Lettres, que lors que je croïois l'enchantement inſurmontable. Il me ſemble que les efforts que j'avois faits en vous écrivant durant la plus grande violence de mes maux, & faiſant même des Vers dans ce triſte état, pour vous réjoüir & pour vous complaire, méritoient un plus agréable ſuccès; je ne murmure point contre vous, je m'en prens au Deſtin, que l'on accuſe im-

punément tant qu'on veut. Je ne ſçaurois me figurer que vos empreſſemens, vos bontés, vos deſſeins s'évanoüiſſent ainſi ſans aucune raiſon : C'eſt dans l'eſpérance que vous en avés quelqu'une de bonne, que je vous ſuplie de m'écrire, pourquoi vous ne m'écrivés pas. Si je vous croïois malade, je ferois rechûte, je veux ſuſprendre toute mon imagination, pour ne croire que tout ce qu'il vous plaira de me dire pour vous juſtifier ; je ſuis maintenant tout-à-fait guérie, j'ai l'eſprit gay & content, parce que mon Fils qui m'avoit rendu triſte & malade, en ſe dérobant à ma tendreſſe avant l'âge, auquel je voulois conſentir, qu'il fit le métier de ſes Peres, eſt revenu tout entier d'Alger à Marſeille ; on l'a d'abord fait Garde de Marine, & il part dans la meilleure ſanté du monde pour le Levant, où cinq Vaiſſeaux de guerre vont eſcorter une Flote Marchande. Ne troublés pas, s'il vous plaiſt, mon repos, par un ſilence opiniâtre : Reprènés les prémiers & obligeans deſſeins que vous aviés

formés, croyés moi toujours bonne à quelque chose, unissons un peu nos Génies malgré leur inégalité, & sur tout, soyés bien persuadé, que je suis avec plus d'estime que je ne sçaurois vous le dire,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéïssante Servante,
DE SALVAN DE SALIEZ.



II. LETTRE
DE MADAME DE SALIEZ
A MONSIEUR DE VERTRON

IL n'est rien de si doux, que de recevoir des reproches aussi obligeans & aussi spirituels que les vôtres, Monsieur, sur tout lorsque l'on se sent aussi innocente que je la suis. Je pouvois craindre avec raison, que vous étant engagé dans quelque commerce avec moi, sans avoir assés examiné si j'en étois digne, Vous continuëriés par

honêteté ce que vous avés commencé par une espece de hazard : Mais puisque vous persévérés à me demander de mes nouvelles, lors même que mon silence vous devroit rebuter, je puis croire que vous êtes assés content du passé pour espérer, que je pourrai à l'avenir contribuër de quelque chose à vos plaisirs Poëtiques : Je le désire infiniment, Monsieur, & j'ai toujours les meilleures intentions du monde : Mais il vous faut dire pour ma justification, que mon Esprit n'est bon à rien, lorsque mon Cœur est affligé. Mon Pére qui m'est extrêmément précieux est tombé dans une maladie que son âge rend incurable. La Flotte qui aménera mon Fils à Constantinople a été battuë de mille Orages ; quatre Vaisseaux Marchands périrent à la Rade de Marseille, les Vents ont longtems refusé les autres ; on n'a jamais entendu parler sur ces Côtes de tant d'accidens qu'il leur en est arrivé, avant que d'être en pleine Mer : Il semble qu'elle vouloit me rendre mon Fils. Vous voyés que tantôt comme Fille, tantôt comme Mére, j'ai toûjours le

Cœur pénétré de quelques allarmes ; ausquels la Société des Muses ne remédie point ; C'est la véritable cause de la résistance que j'ai faite à vos obligéantes sollicitations, & bien loin que mon estime pour vous diminuë, elle augmente tous les jours aussi bien que mes reconoissances.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'ayés des Jaloux, c'est une suite infaillible d'un mérite éclatant comme le vôtre ; mais s'ils s'adressoient à moi pour médire le plus petit mal de vous, ils n'y trouveroient pas leur compte, & je défendrois *Le Défenseur de mon Sexe* de toute la force de ma Plume. Vous m'avés donné un attendrissement extrême par les Airs de votre derniére Epître chagrine contre les Procès, j'en ai le Cœur tout émû, je vous prie de ne le point tant presser, & de ne tailler de la besogne qu'à mon Esprit ; ma mélancolie produit l'oisiveté de ce dernier, & je vis dans un lieu où rien n'excite & n'encourage : vous seul pouvés me tirer de cet état de langueur & de fainéantise où je suis

tombée, & me rétablir dans mon naturel, c'est une grace que j'attens de votre honnêteté, je vous demande celle de me considerer toûjours, Monsieur, comme

Votre très-humble & très-obéïssante servante.



III. LETTRE DE MADAME DE SALIEZ, A M. DE VERTRON.

QUoique je sois peu versée aux Devises, où il faut beaucoup de finesse, d'esprit & de justesse, les vôtres, Monsieur, où l'une & l'autre se trouvent, m'ont fait hazarder d'en penser quelques-unes, que je soûmets volontiers à votre judicieuse Critique. J'entens assés à faire des Corps, mais je ne sçai guere faire des Ames; c'est à Vous qui en sçavés créer de cete espece de réformer les miennes, si elles ne sont pas à votre gré, votre admirable Paralelle m'a donné occasion de faire cete premiére pour SA MAJESTE'.



POUR LOUIS LE GRAND.

DEVISE.

Le Corps est le Soleil.
L'Ame ce mot Italien.

Più Grande là Sù.

SONNET.

GRAND ROI, *qu'on est heureux de vivre sous vos Lois!*
Vos Superbes Vaisseaux destinés aux Conquêtes,
Courent toutes les Mers sans péril, sans tempêtes,
Tout respecte, tout craint l'Empereur des François.



En faveur des Chrétiens, vos foudres toujours prêtes,

Ont sçû briser leurs Fers déja plus d'une fois,
Nous voyons par vos soins l'Hérésie aux abois,
Un Hercule *a suffi pour cete Hydre à cent Têtes.*

Que de Travaux si saints, si grands, si glorieux,
Ouvrent à votre Gloire un beau Champ dans les Cieux,
Et que c'est dignement porter le Diadême !

La Grandeur devant Dieu n'est qu'un Point, qu'un Néant :
Plus Juste, plus Pieux que pas un Conquérant,
Vous paroissés, GRAND ROI, *Grand aux yeux de Dieu même.*

Les Princes du Sang de LOUIS LE GRAND n'auront pas moins de raison de s'alarmer pour leur Valeur aû récit de ses Conquêtes, qu'ALEXANDRE en eût au bruit de celles de PHILIPPE son Pere.

DEVISE.

LE CORPS est un Soleil qui éclaire également la Mer & la Terre, & une Femme qui dans un grand éloignement regarde avec admiration cet Astre, & lui demande ses Influences bénignes sur une Flote, & sur une Armée de Terre, qu'elle montre de l'une & de l'autre de ses mains

L'AME est ce mot Latin.

Soloque, Saloque.

ASTre charmant plus craint que le Tonnerre,
Je vous ai consacré sur la Mer, sur la Terre,
Ce que j'ai de plus précieux,
Malgré l'éloignement d'où je vous considére,
Je vous vois tout brillant suivre l'Ordre des Cieux;
Heureuse! si jamais dessus mes Sacrifices
Vous jettés des regards propices.

Je me ſuis peinte ici moi-même. Avoüés, Monſieur mon Illuſtre Confrere, que cette Deviſe a du raport à mes Noms, & à l'état de mes deux Fils, qui dans un âge fort tendre ont déja l'honeur & l'avantage d'être au Service du Roi, l'un ſur Terre, & l'autre ſur Mer.

Vous me faites naître, Monſieur, l'humeur de faire des Deviſes ; en voici quelques-unes pour MADAME LA DAUPHINE : je ſuis un peu contente d'avoir imaginé LA PALME, elle recompenſe, elle fait même les Héros, parce qu'elle leur ſert d'objet, & qu'elle les fait reconoître à l'Univers. Tout cela cadre parfaitement à cete charmante Princeſſe, à MONSEIGNEUR, & aux jeunes Princes leurs Enfans. Ce qui me détermine plus fortement pour la Palme, que pour tout autre Corps, c'eſt que cete Heroïne s'apelle VICTOIRE.

Amat Victoria Palmam.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi cete Auguſte Princeſſe a choiſi quelque Simbole par-

ticulier, mais je sçai bien que si elle ne l'a pas fait, & que si elle se détermi-noit à prendre la Palme qui lui convient, ce seroit pour moi la mériter. Je croi mon idée bonne, & il seroit à soûhaiter que je l'eusse heureusement suivie, & qu'enfin le Propre, & l'Allégorique, qui doivent être également justes dans les Devises, se trouvassent en celle-cy.

DEVISE.

Le Corps est une Palme.

Le mot *Faccio e premio gli Eroi.*

MADRIGAL.

J'Ai pour les plus grands Cœurs les plus puissans attraits,
Je remplis d'un Héros les plus ardens souhaits,
Je lui donne les Fruits d'une Illustre VICTOIRE,
Et l'Univers entier pour achever ma gloire
Doit recevoir la Loi des Héros que je fais.

Vous voyés, Monſieur, où ſe raportent les Fruits d'une Illuſtre VICTOIRE, Je hai le jeu de Mots, mais la Deviſe en demande un peu. Le Sens coupé des trois prémiers Vers me ſemble bon à force d'être répété, & mieux que s'il n'y avoit que les deux prémiers Vers ſans liaiſon. Le Mot me paroît un peu trop clair pour une Deviſe ſelon vos Regles: mais entre nous autres Femmes, à qui les Hommes habiles font grace, ces défauts doivent être pardonables. Il faut encore que je vous régale d'une autre Deviſe pour ma Princeſſe, dont la Palme fait auſſi le Corps.

Vous avés raiſon de dire, Monſieur, qu'il en eſt des Deviſes, come des Melons. Après avoir fait l'Italienne, permettés-moi de faire la Latine, Le Mot eſt

Heroum fœcunda Parens.

MADRIGAL.

DEs plus fameux Hèros que vit jamais le Mondt,
Les Vœux me furent offerts;
Et je ſuis la Mère féconde

Des plus Fameux Héros que verra l'Univers.

J'avouë de bonne foy, Monsieur, que je ne suis point versée dans le bel Art des Devises, mais je n'emprunte rien de personne. Dites-moi donc, je vous prie, si mon Idée, & mes Vers ont bien créé des Ames qui les assortissent.

Je joins à ces Devises un Portrait ébauché de cete Grande Princesse; Comme je ne la flate point, je vous prie de ne me point aussi flater, & de me dire librement vos sentimens. Vous verrés que j'ai pris une route singuliére dans un chemin trop battu & d'ordinaire ennuïeux. J'ai égayé la matiere sans manquer au respect: En un mot, j'ai tâché de ne me pas égarer, & je comprens aisément, comme Vous, que ceux ou celles qui ne s'attachent qu'à peindre les qualités invisibles, font trop entendre que les visibles sont moindres; & nous autres Femmes aimons fort nos Personnes & les loüanges; Je soûhaite que ce Portrait m'en attire de sincéres du Peintre de Soi-mê-

me & du Défenseur de notre Sexe. Je suis, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéïssante Servante,

DE SALVAN DE SALIEZ.

REPONSE DE M. DE VERTRON, A LA III. LETTRE DE MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

J'ai reçu vos Devises, & le Portrait de la Princesse. A vous parler avec la sincérité que vous exigés d'un véritable Ami, d'un Académicien zélé pour votre gloire, d'un Peintre de Soi-même, qui ne sût jamais flater Personne, & d'un Disciple de votre nouvelle Secte; Je vous dirai ingénuëment, que tout ce que vous m'avés envoïé m'a paru d'une égale beauté, & digne de paroître avec éclat, & au grand jour, dans la Cour la plus Auguste, & la plus

Polie de l'Europe. Je trouve par tout un feu admirable & une maniére libre, ſpirituelle, galante, qui vous diſtingue toûjours, & qui doit vous attirer l'eſtime, & même, ſi je l'oſe dire, l'amitié de MADAME LA DAUPHINE, à laquelle pour faire votre Cour & la mienne en même tems je me donnerai l'honneur de préſenter de votre part ce charmant Portrait, ſous les favorables auſpices de Mon Illuſtre Mécene Monſieur le Duc DE SAINT AIGNAN, qui connoiſſant parfaitement votre mérite & eſtimant beaucoup tous vos Ouvrages, dont je lui fais part réguliérement, m'a promis cete grace; faites moi toûjours celle de me croire avec autant de reſpect que de reconnoiſſance,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur,
DE VERTRON.



PORTRAIT DE MADAME LA DAUPHINE.

SAns avoir jamais eu le bonheur de voir MADAME LA DAUPHINE, j'ose entreprendre de faire le Portrait de ses incomparables Charmes; rien ne m'embarasse, rien ne m'étonne, quand il s'agit de donner des marques du respect, que je sens pour cette Auguste Princesse, & j'ai même des ressources que l'on ne sçait pas. Une Main Invisible & Divine a fait dans mon Cœur un Portrait de cette Heroïne, qui me la représente aussi admirable qu'elle le paroît à ceux qui ont l'honneur de l'approcher tous les jours.

C'est-là qu'en admirant sans cesse
Les beautés de son Ame, & celles de son Corps,
Dans mes respectueux transports;

Je me crois dans le Louvre aux pieds de la Princesse.

Je vois bien qu'il faut que je m'explique. Après que LOUIS LE GRAND eût achevé le très-fortuné Mariage de MONSEIGNEUR, & préféré MADAME LA DAUPHINE à toutes les Princesses de la Terre, l'Amour au milieu de son Triomphe & de sa Joïe, devint jaloux de *Mignard* & de *le Brun*, dont les Sçavans Pinceaux ne s'occupoient plus qu'à peindre cette Princesse. Ce Dieu qui se croit avec raison le meilleur, comme le plus ancien de tous les Peintres, qui a fait le Portrait de toutes les Belles dans les Cœurs de tous ceux qui ont aimé depuis que l'on commence à aimer, & qui sçût si bien peindre *Lucréce* dans le Cœur de *Tarquin* (si nous en croïons Ovide) ce Dieu, dis-je, plein de dépit, & de jalousie sort de la plus belle Ville du Monde, parcourt toutes les Provinces, & jusqu'aux extrémités de la Terre, il fût graver l'Image de MADAME LA DAUPHINE dans tous les Cœurs. Il ne dédaigna pas la

petite Ville d'Alby, & c'est là qu'il choisit principalement mon Cœur, pour lui servir de Toile sur laquelle il appliqua les Divines Couleurs, dont le mélange fit le Portrait de MADAME LA DAUPHINE: Mais quel moïen d'en tracer une Copie fidelle?

Il faudroit, pour former ces Divines
Couleurs,
Que l'Aurore versât ses précieuses larmes,
Qui font sur le satin des fleurs
Mille beautés & mille charmes,
Qu'un Raïon du Soleil me servit de Pinceau,
Lors qu'il va commencer sa brillante carrière,
Ainsi prénant du Jour ce qu'il a de plus beau,
De cette naissante lumière,
Je formerois un Portrait sans pareil,
Où ma Princesse auroit tout l'éclat du Soleil.

Mais puisque ce désir est inutile, je vais d'une main mal assûrée copïer l'Ouvrage du plus habile des Dieux, d ı

moins si je n'ai pas la gloire d'un heureux succès, j'aurai celle de succomber dans une glorieuse entreprise.

De tout tems on a disputé
En quoi précisément consiste la Beauté,
Chaque Peuple a son goût, les Nations diverses
Ont aussi divers Sentimens,
Les Défauts & les Agrémens
Ne sont pas chés les Grecs ce qu'ils sont chés les Perses.
Il est pourtant certains Appas,
Que l'Univers admire, & ne dispute pas;
Et ce présent des Dieux, ce charme incontestable
Se voit dans l'Objet que je Peins:
Ma Princesse en tous lieux paroîtroit adorable,
Et le Chef-d'Oeuvre de leurs mains.



Oüi par tous ses grands airs, si touchans & si doux
S'attireroit la tendresse & l'hommage,

Du Midi jusqua'au Nord, de l'Inde jusqu'au Tage
De pareils airs plaisent à tous.

Il n'est point de Climat où sa taille divine
Ne fit d'abord juger, qu'elle est de son origine,
Et si ce don du Ciel fit le prémier des Rois,
Le Monde tout entier doit recevoir ses Lois.

Il faut en effet que les airs, la taille, & le port aïent quelque chose de bien touchant en tous lieux, puisque dans les Païs où l'on ne voit les Femmes que sous des Sayes, ou des Voiles qui les cachent, elles font néanmoins autant ou plus de Conquêtes, qu'en France; ce ne sont pourtant pas les seuls avantages que MADAME LA DAUPHINE a réçûs du Ciel, pour plaire universéllement,

Il n'est point d'endroit sous les Cieux,
Où l'on ne fut touché du brillant de ses Yeux,

Mais tout propres qu'ils ſont à cauſer mille allarmes,
Mortels! ne craignez pas le pouvoir de leurs charmes,
Leurs précieux regards n'enflamment que les Dieux.

J'avouë que ſi la vivacité des yeux a ſes Partiſans, les yeux languiſſans ont les leurs, chacun a là-deſſus ſon goût & ſes expériences, qui lui tiennent lieu de raiſons. Mais quoique l'on puiſſe dire, les Yeux ſont faits pour briller; & s'il y a quelque langueur aimable, ce n'eſt qu'une langueur d'accident, qui ſe mêlant au feu des Yeux naturellement brillans, comme ceux de MADAME LA DAUPHINE, produit le plus bel effet du monde.

Auſſi quand la Douleur ou l'Amour innocente
La rendent un peu languiſſante,
L'on voit dans ſes beaux Yeux pleins de vives clartés
Une modeſtie engageante,
Dont tous les autres Yeux demeurent enchantés.

Sa



Sa belle Bouche est sans seconde;
Son Cou d'un agrément, qu'on ne sçait définir,
A le bonheur de soutenir
La meilleure Tête du Monde.

Les adorables traits, que je viens de dépeindre, sont environnés d'une lumiére douce; & les Cheveux châtains de la Princesse lui laissent tous les Droits, qu'en tout tems & en tous lieux le Monde a donnés à la Brune sur la Blonde.

Voila des beautés visibles, qui sont du goût de toutes les Nations, qui l'ont été de tous les Siécles passés, & qui le seront sans doûte de tous les Siécles à venir. Un Peintre mortel n'auroit pû me montrer, ni la grandeur de l'Ame, ni le feu de l'Esprit, ni la bonté du Cœur de MADAME LA DAUPHINE: Mais un Peintre divin ne me laisse rien ignorer.

Une Ame toute de lumiére,
Noble, Héroïque, tendre, & fiere

Sur laquelle les Dieux versent tous leurs Trésors,
Brille dans ce précieux Corps.
De toutes les Vertus cette Princesse ornée,
Remplit au gré de tous sa grande destinée,
Unit le fort Génie à l'extrême Douceur,
La beauté de l'Esprit à la bonté du Cœur,
Répand incessamment des graces prévenantes.
Ah ! que tant de Vertus dans ce rang sont touchantes,
Et qu'elle paroît digne à nos yeux éblouïs
Du Cœur de son Héros, & du choix de LOUIS*!*
Sensible à ses Vertus le Ciel la rend féconde,
Il forma dans son sein des Maîtres pour le Monde ;
Tandis qu'à l'Univers LOUIS *donne des Lois,*
La Princesse affermit le Trône de nos Rois.

Heureux, qui peut tracer le Journal de sa vie,
En observer l'auguste cours,
L'admirer, la voir tous les Jours!
Tous les Biens d'ici bas sont moins dignes d'envie.

Je ne puis m'empêcher de finir par cette exclamation. La défectueuse Copie que je viens de faire de l'inimitable Portrait, que l'Amour a fait dans mon Cœur! Je ne dois point rougir, Monsieur, d'avoir si mal réüssi; J'ai pour mon excuse, qu'un Cœur est bien plus capable de recevoir l'impression des merveilleux Charmes de MADAME LA DAUPHINE, que ne l'est pas une feüille de papier. Je puis céder sans honte à cette divine main qui a si heureusement rencontré. Je n'ai pas assés de vanité pour vouloir disputer avec un Dieu si adroit, je sçai la présomption de la pauvre *Arachné* & de *Marsias*, & leurs châtimens; Je sçai que le moindre des Dieux est infiniment plus habile, que le plus habile des Hommes, & qu'il

n'eſt pas raiſonnable, qu'une ſimple Mortelle, comme, moi, prétende arriver juſqu'à la parfaite imitation d'un Portrait fait par les mains du Dieu d'Amour.

DEVISES
DE M. MAGNIN POUR MADAME LA DAUPHINE.

Le Corps eſt la Lune, qui forme pluſieurs Cercles, qui l'environnent.

Le mot. *Spargit Diademata Mundo.*

MADRIGAL.

SOn Influence agit ſur la Terre & ſur l'Onde,
De nos félicités elle ſeule répond,
Et l'éclat dont elle abonde,
N'eſt pas aſſés fécond,
Pour couronner tout le Monde.

De tous les Aſtres, il n'en eſt point qui reçoive plus régulierement & plus abondamment le brillant des raïons du Soleil, que la Lune. LOUIS LE GRAND ne répand ſur aucune Perſonne plus généreuſement & plus juſtement l'honneur de ſa Roïale eſtime, que ſur MADAME LA DAUPHINE, cette eſtime fait toute ſa gloire& toute ſa félicité; ſon mérite ſi grand, ſi ſolide ne ſçauroit être dans un plus beau jour; Elle borne ſes déſirs, & ſes ſoins au bonheur de plaire au Roi, elle à l'avantage d'y réüſſir; elle a tout & ne veut que cela. Cette penſée a donné lieu à cette Deviſe pour la même Princeſſe; C'eſt la Lune dans ſon plein, avec ce Mot Latin.

Nil arrogat ultra.

II.

MADRIGAL.

Contente des regards de l'Aſtre glorieux,
Qui la chérit, qui l'enviſage;
Elle brille, elle ſuit ſa courſe dans les Cieux,
Que lui faudroit-il davantage?

Mademoiselle *de Villiers*, digne Niéce de feu l'Illustre P. le Moine Jésuite, a fait le Madrigal suivant, qu'elle adresse à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, & à MADAME LA DAUPHINE.

MADRIGAL.

LOUIS *le plus Grand des Humains,*
Grand Monarque par sa Naissance,
Grand Conquérant par sa Vaillance,
Grand Politique en ses Desseins,
Grand dans la Paix, Grand dans la Guerre,
Grand sur la Mer, Grand sur la Terre;
Grand par tout manquoit en un Point,
C'étoit de n'être pas Grand Pere.
On crût bien que ce Titre aux autres seroit joint,
Dés lors que de vous d'eux dépendroit cette affaire.

L'agréable Mademoiselle *Heuvrard* de Tonnerre, en quatre coups de Pinceau a fait le Portrait de cette grande Princesse.

QUATRAIN.

Que cette Princesse a de grace ;
D'esprit, de majesté, d'appas!
Quoique vous nous contiés, Muses, de vos Pallas,
Avoüés qu'elle les surpasse.

Comme Madame *de Saliez* est une de nos Muses Françoises, & Associée aux Italiennes, en qualité d'Académicienne de la fameuse Académie des *Ricovrati* de Padouë, M. *Magnin* a jugé à propos de lui donner une Dévise de sa façon, lui qui est un Maître en cet Art.

Le CORPS est une Tubereuse, avec ce Mot Latin,

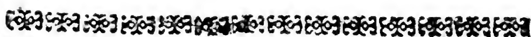
It longè Virtutis odor.

MADRIGAL.

Elle a tous les avantages
Qui peuvent faire de l'honneur,
Nulle Fleur de nos Jardinages,
Ne répand si loin son odeur;
Tu vois dans ce tribut, dont ma Muse s'aquite,
Illustre SALIEZ, *ton fidelle Portrait,*
Tout y répond à ton mérite,
Hors le Pinceau grossier du Peintre, qui l'a fait.

Ce galant Académicien ne s'est pas contenté d'une Devise pour cete digne Académicienne, il y a joint un Sonnet sur les Bouts rimez à la mode.





SONNET.

MA Muse, SALIEZ, doit hommage à ta Gloire,
Puis qu'elle fait honneur au regne de mon Roy,
Ton esprit si poli par tout donne la Loy;
Peut-on lui disputer le prix & la Victoire?

Ces Sçavantes, qui font tant de bruit dans l' Histoire,
Que même à leur égard on doute de sa Foy,
Auroient pour ton mérite un respect plein d' effroy,
Te céderoient leur place au Temple de Mémoire.

Ton Jugement est sûr, & l'on croit achevé
Tout ce qui peut atteindre à ton goût élevé,
Chante ce Grand LOUIS, *ce Héros* Intrépide;

Oüi, chante ses Vertus, ses Travaux Immortels,
La France ne peut mieux répondre à son Alcide,
Qu'en cédant à tes soins l'honneur de ses Autels.



LETTRE DE MONSIEUR DE VERTRON, A MADAME DE SALIEZ.

MADAME.

J'ai de belles Nouvelles à vous mander. Monſieur le Duc Saint AIGNAN a eû l'honeur de préſenter à MADAME LA DAUPHINE le beau Portrait que vous avés fait d'elle. Cette Auguſte Princeſſe n'y a trouvé qu'un défaut, que perſone n'a remarqué qu'elle ſeule, qui eſt que vous l'aviés trop flatée: A cela près, elle eſt charmée de votre eſprit, & elle a doné à cet Illuſtre & galant Duc l'agréable comiſſion de vous en remercier; Il m'a prié de vous l'écrire, & de vous témoigner la part qu'il prend à votre gloire. Vous voulés bien, Madame, que je vous témoigne auſſi en même tems la miene,

par l'interêt que je prens à tout ce qui vous regarde en qualité d'Ami sincère, de Confrère zélé, & de Disciple affectioné. Heureusement, Madame, selon vos intentions & les mienes, cete Grande Princesse a agréé *la Palme*, qui convient si bien à son nom & à toutes ses rares qualités. Cet honeur que votre Génie vous a attiré, Madame, doit vous doner une grande joïe, à laquelle je suis fort sensible; vous en aurés sans doûte, en reservant la Devise que j'ai faite, pour vous féliciter de l'heureux succès de votre Muse, & du charmant Portrait de notre admirable DAUPHINE. Pour me servir de vos expressions, & justes & enjoüées, come vous vous entendés parfaitement à faire des Corps, j'ai pris pour vous le même, que vous avés choisi pour notre Heroïne, & je me suis ingéré, excité par vos loüanges, à lui faire cete Ame.

Hæc Virtuti debita merces.

Si l'on done par tout la Palme *à la*
VICTOIRE,

Pour le Signe éclatant de l'Enemi vaincu,
On la done à l'Esprit, ainsi qu'à la Vertu:
Que par tous ces endroits SALIEZ *a de gloire!*

En faisant réponse à la derniere que vous m'avés fait l'honeur de m'écrire, Madame, je vous envoïai les Vers de Mademoiselle *Heuvrard*, & ceux de Mademoiselle *de Villiers*: mais j'oubliai de vous envoïer le jugement que j'en avois fait; en atendant le vôtre, voici le mien pour la prémiere.

L'aimable Heuvrard,
Qui peint sans fard,
A fait voir que notre DAUPHINE
Etoit sans le secours de l'Art,
Mais de Nature & d'Origine,
Une Beauté toute Divine.

A l'égard du Madrigal de l'autre, qui est de la digne petite Niéce de feu l'Illustre P. le Moine, vous avés déja vû plusieurs de ses Ouvrages, parmi lesquels il y en a quelques-uns de tendres. Pour ce dernier il tient beau-

coup de l'Epigrame, au ſujet des ſens divers atribués au Mot de GRAND, Titre juſtement dû à notre Incomparable Monarque.

La jeune & docte de Villiers,
Muſe d'origine & de race,
Tant de fois admirée à la Cour, au Parnaſſe,
Devroit avoir le front ceint d'immortels Lauriers,
Elle a ſû renfermer dans dix Vers, quel eſpace!
Tous les faits du plus Grand des Rois & des Guerriers.

Je finis cete Epitre Académique, Madame, par un Ouvrage fini, qui eſt le Caractére de tout ce que fait l'Illuſtre Mademoiſelle *de Scudery*; c'eſt un Madrigal que vous m'avés mandé n'avoir point vû ſur le Mariage de MADAME LA DAUPHINE; Il aura pour vous l'air de la nouveauté.

Quoi donc, Princeſſe, en un moment
Vous gagnés de LOUIS *l'eſtime & la tendreſſe?*

Notre DAUPHIN *est votre Amant;*
Et pour vous adorer, tout le Monde s'empresse,
Cela tient de l'Enchantement,
Ou du pouvoir d'une Déesse:
Rien ne peut résister à vos atraits vainqueurs;
Tous éforts seroient inutiles;
En un mot, vous gagnés les Cœurs,
Comme notre Roi prend les Villes.

J'ai pris la liberté de faire celui-ci, pour réponse au sien.

Scudery *par ses Chants si dignes des Neuf Sœurs,*
Si propres à loüer le plus Grand des Vainqueurs,
Le Grand LOUIS *qui prend les Villes;*
Comme VICTOIRE *prend les Cœurs,*
Sapho, *qui par ses Vers égale les Virgiles,*
Eface avec nos Orateurs,
Nos Poëtes les plus habiles.

Je ne manquerai pas, Madame, de vous faire part de toutes les Nouvelles du Parnasse Fransois & de l'Italien, où votre nom est également révéré, & où vos Ouvrages de Poësie & d'Eloquence sont si estimés, je voudrois en avoir une semblable à la vôtre, pour vous marquer le respect avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur.
DE VERTRON.



AVIS.

Quelque-tems aprés que le Prix de la Prose (dont le Sujet estoit *de la Gloire*) eust esté adjugé à Mademoiselle de *Scudery*, par Messieurs de l'Académie Françoise, un Homme inconnu donna à sa porte un petit Paquet rond, de la grosseur d'une Montre, qui luy estoit adressé, & qu'il dit estre venu par le Courrier de Provence. Elle l'ouvrit, & y trouva une Boëte fort jolie, qui contenoit l'Ode qui suit, attachée des Rubans de diverses couleurs, à une petite Guirlande de Lauriers d'Or, émaillez de verd: De sorte que ne pouvant deviner qui luy avoit fait cette ingénieuse galanterie, elle fit la Réponse qui suit l'Ode. Mais on découvrit quelques jours aprés, que c'étoit Mademoiselle *de la Vigne*, dont le merite est assez connu, & dont la modestie l'avoit empêchée de mettre son Nom à cet agréable Ouvrage, qui a esté loüé de tous les honnestes Gens.



LES DAMES A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

ODE.

Pour le triomphe on s'apreste ;
J'entens retentir les airs :
Meslons nos voix aux Concerts
Qui celebrent cette Feste.
Au prix qu'on donne en ce jour,
Essaions à nostre tour
D'adjouster une Couronne.
Je sçay que c'est trop ozer,
Et que pour Sapho *personne*
Ne sçait l'art d'en composer.

⁂

Mais pour vaincre cet obstacle
Faisons quelque effort au moins ;
Le Ciel peut-estre à nos soins
A reservé ce miracle,

Le desir juste & pressant
D'un Sexe reconnoissant,
Pourroit-il estre inutile ?
Rien ne doit nous rebuter ;
Moins l'entreprise est facile,
Plus elle est belle à tenter.

Venez Filles de Mémoire,
C'est pour Sapho, doctes Sœurs,
Venez nous fournir des fleurs,
Pour honorer sa victoire.
Et vous qu'on void charmer,
Graces, venez-luy former
Une Couronne immortelle.
Les Muses n'ont-elles pas
Beaucoup moins de sçavoir qu'elle,
Et vous beaucoup moins d'appas?

Pleins d'une vaine esperance,
Mille Orateurs estimez,
Par le beau prix animez,
Estalloient leur éloquence,
Qui jamais se fust douté
Qu'aucune l'eust disputé
D'entre tous ce que nous sommes?
Mais chacun se méconta :
Ce que disputoient tant d'Hommes,
Une Fille l'emporta.

Ainsi l'on void avec joye
A des Chasseurs emportez,
Qu'un vain espoir a flatez,
Souvent échaper sa proye,
Aprés que de leurs efforts
Des Chiens & du son des Cors
La Biche a sçeu se défendre,
Le juste sort la conduit
A tel, qui joint pour la prendre
Plus d'adresse à moins de bruit.

Vous, dont les doctes Ouvrages
A cent autres préferés,
De tant d'esprits éclairés
Suspendirent les suffrages:
Rien ne vous peut consoler,
Que dans l'art de bien parler
Une Fille vous surmonte.
Mais pourquoi vous plaindre ainsi?
Quel Homme peut avoir honte
De ceder à celle-cy?

Comment à la seule veuë
De son éloquent discours,
Tous ces Argus de nos jours
Ne l'ont-ils point reconnuë?
Sous quels charmes decevans,

Pour tromper tant d'yeux Sça-
vans,
S'estoit elle déguisée?
Ceux qui lui donnoient le prix
Eurent toûjours en pensée
Quelqu'un de nos beaux Esprits.

Telle en ces lieux où Bellone
Fit assembler tant de Rois,
Ilion vit autrefois
Une célebre Amazone,
De tant de Grecs valeureux,
Qui dans ces champs malheureux
Finirent leur destinée;
Quiconque sentit ses coups,
Pensa d'Hector ou d'Enée
Avoir senti le couroux.

D'un succez si memorable
Conservons le souvenir;
Quel autre dans l'avenir
Nous sera plus honorable?
Que Nostre Sexe à jamais
Vouë à Sapho desormais
Son encens & ses services:
Qu'il l'aime éternellement.
Et qu'elle en soit les délices,
Comme elle en est l'ornement.

Mais ta Couronne achevée,
T'invite à la recevoir
Nimphe, qu'un rare sçavoir
A sur tout autre élevée :
Voi ces Lauriers enlacez,
Qui sous tes pas ramassez,
Forment icy ta Guirlande,
Moins verds les ont nos Guerriers :
Et mépriser cette Offrande,
C'est mépriser tes Lauriers.





RE'PONSE A L'ILLUSTRE SECRETAIRE DES DAMES,

Quel qu'il puisse estre.

D'Où viennent ces Lauriers, si verds, si précieux ?
Sortent-ils de la Terre, ou tombent-ils des Cieux ?
Et d'où partent ces Vers pleins d'esprit & de grace,
Dont le tour délicat tout les autres efface ?
Genereux Inconnu, *pourquoy vous cachez-vous ?*
Le plaisir d'obliger est un plaisir si doux !
Je vous cherche par tout, & ne vous puis connoistre,
Estes-vous mon Ami, ne le pouvez-vous estre ?

Vous contenterez-vous de n'estre qu'esti-
mé?
En ne se montrant pas, on ne peut estre
aymé.
Soyez du moins jaloux de vostre propre
Ouvrage,
Nos plus rares Esprits viennent luy
rendre hommage;
Il n'a qu'un seul défaut, qui se corri-
gera,
Mettez-y vostre nom, rien ne luy man-
quera.



POUR MADEMOISELLE DE SCUDERY.

SONNET EN BOUTS-RIMEZ.

F*Ameuse par le Prix remporté pour*
la . . . Gloire,
Par les faveurs encor de LOÜIS CE
GRAND . . . Roy
A tous les beaux Esprits Sapho *don-*

ne la . . . Loy :
Qui peut luy disputer l'honneur de la . . Victoire?

Son mérite à jamais brillera dans l' . . Histoire,
L'avenir pourra même en soupçonner la . . . Foy,
Ses travaux, des Sçavans & le charme, & l' . . effroy
Ont consacré par tout son nom & sa . . memoire.

Rien ne part de sa main, qui ne soit . , achevé,
Peut-on chanter d'un ton plus doux, plus . . élevé,
La constante Clelie *ou* Cirus *l'*Intrepide ?

Non ; & pour arriver aux bonneurs . . immortels.
Heureux, cent fois heureux, le Héros & l' . . Alcide,
A qui sa main sçavante a dressé des . . . Autels,

Mr MAGNIN.

POUR

POUR L'ILLUSTRE SAPHO.

DEVISE.

Une Aloüette qui s'éleve en chantant vers le Soleil, avec ce Mot Latin.

Ad Solem Modulamina tendant.

MADRIGAL.

Elle charme l'Univers,
Et pousse ses Chants divers
Jusqu'au séjour du Tonnerre,
Elle est l'honneur de la Terre,
Et l'allegresse des Airs.
Son chant sur mille Oiseaux a gagné la Victoire;
Et lors que le Soleil anime ses Chansons,
S'il faut célébrer sa gloire,
Elle en fera des Leçons.

POUR L'INCOMPARABLE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Sur le prix d'Eloquence par elle remporté, dont le sujet étoit

DE LA VERITABLE GLOIRE, au Jugement de Messieurs de l'ACADEMIE FRANÇOISE,

MADRIGAL.

DE M. DE VERTRON.

SUr les Orateurs de nos jours,
Avec distinction remporter la Victoire;
Faire également bien des Vers, & des Discours,
C'est monter par l'Esprit au sommet de la Gloire.

Voici plusieurs Madrigaux faits sur la Pension de Deux mille livres, que le Roi a donnée à Mademoiselle de

Scudery; le prémier est de M. *de la Loubere*, alors Résident pour Sa Majesté à Strasbourg, avant que cette Ville eût reconnu le Roi pour son Souverain. Il est aujourd'hui l'un des Quarante de l'Académie Françoise, c'est une preuve éclatante de son mérite & de son bel esprit.

MADRIGAL.

SApho, *ceux que* Louis *du comble de sa gloire,*
Favorise de ses regards,
Sans la faveur du Sort, sans les travaux de Mars,
Auront un rang illustre au Temple de Memoire;
Tout l'avenir dira de vous,
Contre elle le Destin déploïoit son courroux,
Mais Louis *corrigea son Etoile cruëlle,*
Plus Grand que la grandeur dont il fut revétu,
Il écoutoit toûjours la Vérité fidelle,
Qui lui parloit pour la Vertu.

Mademoiselle de *Scudery* est comme, vous sçavez, l'une des Académiciennes de la fameuse Académie des *Ricovrati* de Padouë en Italie, Monsieur *de Vertron* qui en est aussi la felicita par ces quatre Vers.

LOUIS que l'on admire en ce vaste Univers,
Admire de Sapho *l'Esprit & la conduite ;*
Il sçait recompenser & sa Prose, & ses Vers :
Mais il ne peut jamais païer tout son mérite.

Mademoiselle *Bernard* si estimée par tant de beaux Ouvrages, prit part à la gloire de cette Illustre, de la sorte.

La Fortune aujourd'hui se remet en credit,
On en avoit toûjours médit,
Souvent au vrai Mérite elle faisoit outrage ;
Mais enfin ils ont fait une étroite union,

D'illustres mains doivent accomplir cet Ouvrage,
LOUIS *en est l'Auteur*, Sapho *l'Occasion.*

Le Madrigal suivant est de Monsieur *de Montfort*, Auteur des *Conversations galantes*, il l'est aussi d'un Livre, qui a pour titre, *la Politique des Amans.* Il paroît dans cet Ouvrage, comme dans tous les autres qu'il a faits, & dans sa conduite, que cet Auteur a le cœur tendre & l'esprit bien tourné. L'Illustre SAPHO a répondu à son Madrigal, par un autre sur ses mêmes rimes, ce qui luy donne un nouvel agrément, & fait une espece d'Echo.



MADRIGAL.

LA Postérité curieuse
Apprenant de LOUIS *les exploits les plus Grands,*
Trop incrédule & soupçonneuse
N'y donnera de foi, que sur de bons Garans.
La Divine Sapho, *Témoin irréprochable,*
Dont l'Esprit brille moins que la sincérité,
Fera dire à la Vérité
Ce qui paroîtra faux, ou du moins incroïable.
LOUIS *tout Grand qu'il est, aura besoin d'Appui,*
Sapho *de tous les Tems connoît l'esprit rébelle;*
Et si dans le Présent elle a besoin de lui,
Dans l'Avenir il aura besoin d'elle.

REPONES

LA Postérité curieuse,
Ne pourra pas douter des Conquêtes du Roi ;
Et le Rhin que Strasbourg a soûmis à sa Loi
Instruira à cette soupçonneuse.
Tant de Combats fameux, tant de faits éclatans,
Tant d'Ennemis vaincus, sont d'assez bons garans,
Leur témoignage enfin, doit être irreprochable,
On ne doûtera point de leur sincérité,
Et cette grande Vérité
Au seul nom du Héros sera toûjours croïable.
Comme il est des Autels le plus solide Appui,
La Déesse aux cent Voix ne sera pas rebelle ;
Sapho *dans tous les tems aura besoin de lui,*
Et LOUIS *est trop Grand, pour avoir besoin d'elle.*

Madame de *Plabuisson*, qui aïant une estime toute particuliere pour cette Illustre *Sapho*, lui en donne des marques par ce galant & ingénieux Ouvrage.

POUR MADEMOISELLE DE SCUDERY.

LE Dieu, de qui l'éclat embellit tout le Monde,
Un jour étant sorti du vaste sein de l'Onde,
Brillant de mille feux,
Abandonne son Char, & descend du Parnasse.
Muses, leur dit le Dieu, déguisés-moi de grace,
Otés-moi ces raïons, brunissés mes cheveux,
Je veux tromper Sapho, *cette admirable Fille;*

Une Muse aussi-tôt, & l'ajuste & l'habille;
Mais cet air tout Divin, ces graces, ces appas,
Quoi que bien déguisé, ne le quitterent pas:
Alors dans un Palais, brillant & magnifique,
Apollon *en secret, d'un air doux & charmant,*
Mais pourtant heroïque,
De l'Illustre Sapho *recût le Compliment.*
Quelle fut de son Cœur l'agréable surprise!
Le plus puissant des Dieux pour elle se déguise;
Il pût tromper ses yeux, mais jamais son Esprit
Ne s'y méprit;
D'un plaisir inconnu le charme inexplicable
La fit se récrier, Mortels audacieux,
Malheur à vos appas! quand on a vû les Dieux,
On ne trouve plus rien d'aimable.

Il ne faut point être étonné que *ces nouvelles Conversations* que Mademoiselle de *Scudery* a données depuis peu au Public aïent plû généralement. Tout le monde y trouve ce caractere noble & délicat, qui est répandu dans tous ses Ouvrages ; & c'est ce qui a donné occasion à l'aimable Mademoiselle de *Louvencourt* de faire ces Vers, qu'elle lui adresse.

Généreuse Sapho, *dont la plume sçavante*
Peint si bien les Vertus qu'on doit suivre ici bas,
Dans ton Livre tout nous enchante,
En nous corrigeant même il garde ses appas;
La Vertu n'y prend point un air triste & sévere,
Qui puisse faire peur même aux plus assûrés,
Mais elle nous reprend avec des soins de Mère,
Qui veut bien rappeller ses enfans égarés:
Si les foibles Mortels vouloient suivre la trace,

Que dans ce Sage Livre elle nous a
dictée,
L'Age d'or reprendroit la place,
Qu'il avoit autrefois quittée :
Mais Sçavante Sapho, *dans le siécle*
où nous sommes,
L'on suit un faux brillant, qui flatte
trop nos vœux,
Et nous voïons souvent, que la plusspart
des Hommes
Evitent ce qui peut leur dessiller les
yeux ;
Tu viens pour les remettre au chemin
qu'il faut prendre,
Et leur faire goûter les biens dont tu
joüis ;
Le Ciel dût Aristote *au Siécle d'*Ale-
xandre :
Mais il ne dût Sapho, *qu'au Siécle de*
LOUIS.

Les Vers de cette Charmante Fille, ont paru si beaux, & si judicieux à Monsieur *de Vertron*, que pour lui rendre justice, comme elle la rend à l'Illustre SAPHO, il lui a envoyé ceux-ci.

J'admire de tes Vers le tour & la justesse,

L'Esprit & le sçavoir y brillent fi-
nement ;
Louvencourt ; *en loüant ton Illustre*
Maîtresse,
Pour qui ton jeune Cœur est rempli de
tendresse,
Tu fais paroître également
Ton amour, ton respect, ton goût &
ta sagesse.

Pour la gloire de notre *Sapho*, il est nécessaire de mettre ici l'admirable Jugement de ses Conversations de Morale dediées au Roi, qu'en rend l'Auteur Incomparable de l'Histoire de l'Ouvrage des Sçavans ; Voici donc ses propres termes, & ce seroit une témérité inexcusable, & un Crime de léze Academie de les changer, c'est un Extrait fidelle de ce charmant Ouvrage, qui vient parfaitement bien au sujet de ce Receüil Académique.

Tout ce que produit encore tous les jours Mademoiselle *de Scudery*, est soûtenu de tant de pensées vives & polies, qu'il faut avoüer qu'elle est inépuisable en jolies choses, & qu'il n'est pas toûjours vrai que les *rides*,

du front passent jusqu'à l'Esprit. Quoi que ces Conversations roulent le plus souvent sur des matieres sérieuses, elle sçait les assaisonner de mille agrémens, & l'on y voit un image agréable de ce qui se passe parmi le Monde le plus fin & le plus spirituel. L'Histoire de sa Morale remplit presque tout le prémier Tome: L'on y soûtient que les Loix en défendant le mal, & en commandant le bien, ont fait les Vertus & les Vices, & qu'avant elles tout ce qui plaît, étoit permis & innocent. La Loi est venuë contraindre & gêner la Nature, & pour s'opposer à son penchant & à ses plus douces inclinations. L'autre prétend que la Morale prend sa source dans les principes de Justice & d'équité que Dieu avoit gravés dans le cœur de l'Homme, & que chacun les reconnoît, lors que le déreglement de ses passions ne l'empêche pas de les discerner; c'est pourquoi les Philosophes se sont vantés *de faire vivre leur Sage aussi équitablement sans Loix, qu'avec des Loix.* Ensuite Mademoiselle de *Scudery* fait venir sur la Scéne toutes les Sectes des Philoso-

phes, & elle fait une censure délicate de leurs maximes. Elle se moque de l'orgüeilleuse gravité des *Stoïciens*, & préfere la simplicité d'*Esope*, qui eut l'adresse de déguiser en Contes fabuleux les plus importantes Leçons de la Morale. La Fable du Rat de Ville & du Rat de Village, fait mieux sentir la difference de la Vie tumultueuse du Monde, & de la Vie simple & tranquille, & de la Solitude que les plus graves préceptes de *Seneque*, & de ces autres grands Instructeurs du Genre Humain. Le mépris des Richesses n'étoit chés eux qu'un désir caché de vanger leur mérite de l'injustice de la Fortune, par le mépris de ces mêmes biens, dont elle les privoit : C'étoit pour paroître plus Grands que la Fortune. Elle n'approuve point cet Axiome d'*Epicure*. *Cache ta vie*, parce que que les Oisifs sont presque toûjours vicieux, & ne sont jamais capables de chercher la Vertu, ni la Gloire par des sentiers difficiles. Cette affectation de se dérober aux yeux du monde pour acquérir la renommée de gens sans ambition, qui ne briguent ni ses em-

plois, ni ses applaudissemens, est d'ordinaire une vanité plus fine, qui se cache pour se faire chercher. Ce sont des Hipocrites de la vaine Gloire, qui concertent toutes leurs actions, pour ne pas découvrir le fond de leur Cœur; il n'y a point de vice plus ordinaire que ce déguisement. Tout le monde veut avoir la réputation de probité. Il y a des Hipocrites de toutes manieres, & de toutes les Vertus. Mademoiselle *de Scudery* ne pardonne qu'aux Hipocrites d'Amour, sur tout en Elégies, & en Madrigaux; car tant pis pour celles qui se laissent attraper aux mensonges galans, & aux exagérations des Amans. La Dévotion est de toutes les Vertus, celle qui a le plus d'Hipocrites; parce que l'extérieur du Zéle & de la Pieté est le plus propre à surprendre l'estime & l'approbation des Hommes. Il y a bien des Femmes qui meslent leur vanité naturelle au détachement du monde, & qui vont chercher une nouvelle gloire dans la Piété, pour se dédommager de ce que le tems dérobe à leur beauté, ou du mérite que la Nature leur a refusé.

Mademoiselle *de Scudery* traite assez finement le Chapitre des loüanges dans une autre Conversation ; elle entreprend d'abord ceux qui vous importunent par de longs récits de tout le bien que l'on dit d'eux, afin de faire conclure par là, qu'on leur trouve du mérite. On s'attire plus de loüanges par un silence modeste, que par cet empressement, qui laisse voir la vanité du Cœur: *Celui qui les désire trop, ne les mérite pas.* S'il est permis de se loüer, pour repousser la Calomnie, à qui il ne faut opposer que de bonnes actions, & jamais un Panégirique de ses qualités personnelles. *Ciceron* fatigua si fort le Sénat, en repetant par tout ce qu'il avoit fait contre Catilina, qu'il fit regarder avec chagrin l'obligation même d'avoir sauvé la République, & on le crut assés païé par la gloire qu'il en tiroit. Ceux qui sont avides de loüanges, n'ont d'ordinaire plus de discernement pour le mérite, & ils ne jugent des gens que par les honneurs & les loüanges qu'il en reçoivent. L'amour propre profite de tout, & se cherche par tout. Mademoiselle

de Scudery finit assez plaisamment par une espece d'Histoire Chronologique de la Coqueterie. Elle n'a pas voulu remonter jusqu'à *Eve*, à qui Monsieur *Sarazin* a reproché, *qu'elle aima mieux écouter les fleurettes du Serpent, que d'être Femme, & ne pas Coquetter.* Mais en parcourant les Annales Romaines, elle ne remarque que de la débauche, & point de cette Coquetterie, qui n'est proprement qu'un dessein général de plaire, & de traîner après soi une foule d'Amans; c'est une espece de milieu entre la Vertu & le Vice; tout aboutit à des manieres engageantes, qui semblent dire tout, & qui ne disent rien. Nos prudes & vertueuses Aïeules ne connoissoient point cet Art d'enchaîner les Cœurs, & de faire des Coquetes Galantes. Dans la simplicité des vieux âges on ignoroit ces artifices, dont on se fait aujourd'hui une si jolie idée. Mais comme les Femmes aiment naturellement le triomphe de leur beauté, il n'a pas été difficile de leur persuader, que pourvû qu'elles n'allassent point jusqu'au Crime, il n'est point né-

cessaire d'avoir une Vertu sauvage, ni d'écarter les Amans Par là les Cœurs sont devenus plus brillants & plus polis, parce que l'envie de plaire rafine l'Esprit; ainsi la Coquetterie est une invention des derniers Siécles. Le beau Sexe a trouvé qu'il étoit bien doux d'être environné d'Adorateurs, sur qui l'on regne absolument; & que pour être sages, il n'est pas besoin d'ensevelir ses charmes, ni de se gendarmer pour quelques Vers trop tendres, ou quelque Elégie plaintive.

C'est avec beaucoup de raison, que Monsieur *de Sabatier* de l'Académie Roïale d'Arles dit dans l'Epitre qu'il écrit à Mademoiselle *de Scudery*, qu'il n'y a point de matiere, qu'elle ne puisse traiter avec une égale force de Génie.



EPITRE
A L'ILLUSTRE SAPHO.

LE *croiras-tu*, Sapho? *l'on veut que je m'engage*
A t'écrire une Epître, en ai-je le courage?
Ai-je quelque Parterre, où je trouve des fleurs,
Qui soient peintes pour toi d'assés vives couleurs?
En ces lieux reculés près de la Barbarie,
Puis-je faire des Vers dignes de ton Génie?
En vain mon Esprit rêve à quelques traits nouveaux
Aux bords d'une Fontaine, au murmure des Eaux;
Loin du monde & du bruit, en vain dans des bois sombres.
Je consulte ma Muse à la fraischeur des ombres,
Tous ces soins ne sçauroient servir à mon dessein,

Ces bois sont éloignés de ceux de Saint-
Germain,
Et les eaux que répand cette claire Fon-
taine
Ne se vont pas mêler aux ondes de la
Seine:
Ainsi, dois-je, Sapho, *sans qu'il en soit*
besoin,
Fatiguer mon Esprit d'un inutile soin?
Pour loüer tes Vertus, qu'Appollon mê-
me chante;
Dois-je emploïer ma voix & grossiere
& tremblante?
Non, je ne prétens pas d'un esprit égaré
Faire au pied du Parnasse un naufrage
aßûré;
C'est ainsi que sur Mer un Nocher té-
méraire
Rend, sçachant le danger, sa perte vo-
lontaire,
De mes foibles efforts mon Esprit prévenu,
N'a garde de donner contre un écueil
connu:
Puis-je aidé foiblement des Filles de
Mémoire,
Toucher à tant d'endroits, qui soûtiennent
ta gloire?

Ce n'eſt pas par les vœux d'une foule d'Amans,
Que ton Sexe reçoit ſes plus beaux ornemens ;
Je ne conte pour rien, qu'il tire de ſes charmes
Le frivole tribut des ſoupirs, & des larmes.
Que ce Sexe eſt orné de ſolides honneurs ;
Quand la ſeule Vertu fait ſes Adorateurs.
Que ne te doit-il pas, quand la Vertu ſublime
T'attire des Sçavans le reſpect légitime?
Leurs Eſprits admirant tes Ouvrages divers,
Sont inſtruits par ta Proſe, & charmés par tes Vers.
Quel eſt ton noble feu ! quelle eſt ta Politeſſe !
La délicate Rome, & l'éloquente Grece,
Ont-elles plus montré d'attraits dans leurs diſcours,
Qu'on en voit dans les tiens, qui brilleront toûjours?
Non ; veux-tu prudemment remettre en la mémoire

Les plus Grands des Héros, que célébre
l'Histoire ?
Ils ont dans tes Ecrits, & leur air &
leur ton ;
Cesar *parle en* Cesar, Caton *parle en*
Caton *:*
Enfin quand il te plaît, ton esprit nous
ramene,
Et la Vertu des Grecs, & la grandeur
Romaine ;
Tu fais encore plus : tes Ecrits immor-
tels
Sont dignes de LOUIS, *ils parent ses*
Autels.
Si tu veux quelquefois par une main
habille
Redresser de nos mœurs la route diffi-
cile,
Si tu veux l'éloignant d'un si grave
projet,
De mille traits fleuris embellir ton
sujet,
En quelques tours divers, que ton esprit
se plie,
Tu montre ton solide & fertile Gé-
nie,
Il se répand par tout, & son cours est
heureux :

Semblable en cet état à ce Fleuve fameux,
Qui ne ſort de ſon lit, que pour rendre féconde
Par le cours de ſes eaux la plaine qu'il inonde.
Toute l'Europe ſçait, Sapho, *ce que tu vaux :*
Dois-je t'importuner par mes foibles travaux ?
Je les connois aſſés, n'eſt-ce pas à bon tître,
Que je n'ai pas voulu t'adreſſer une Epître ?
Cependant je finis, & je m'apperçois bien,
Qu'il faut à ton Eſprit un plus noble entretien :
Je n'ai tracé ces Vers, que pour te pouvoir dire,
Mon Illuſtre, Sapho, *que je n'oſois t'écrire.*





RE'PONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY A M. DE SABATIER DE L'ACADEMIE D'ARLES.

LEs loüanges que vous me donnés, Monſieur, ſont ſi agréables & ſi delicates, qu'il eſt difficile de les refuſer; mais elles ſont d'ailleurs ſi grandes, & ſi noblement exprimées, qu'il faudroit avoir beaucoup d'audace pour s'en croire digne, & pour les accepter; de ſorte, Monſieur, que le parti le plus juſte que je puiſſe prendre, c'eſt de loüer la beauté de votre Ouvrage, ſans m'en faire l'application. Un Portrait flatté ne laiſſe pas d'être quelquefois admirablement bien peint, ſans être fort reſſemblant; & c'eſt même une des Maximes des plus grands Peintres d'embellir toûjours leur Objet. Je ne me

regarde

regarde donc pas dans vostre Ouvrage telle que je suis, mais telle que je devrois estre, pour le mériter : Cependant pour vous empêcher de vous repentir de l'honneur que vous m'avés fait, je vous apprens que mon Cœur vaut mieux que mon Esprit, que je suis une amie fidelle, sincére & desinteressée, & que si j'avois l'avantage d'estre connuë de vous, par vous même de ce costé la, j'en pourrois estre louée sans flatterie, & que je pourrois aussi recevoir vos loüanges sans confusion. Mais en attendant, MONSIEUR, souffrés que j'adjoûte un misérable Impromptu à ce que je viens de vous dire, il n'est pas beau, il n'est que sincere, le voici.

A M. DE SABATHIER sur son Epistre en Vers.

MADRIGAL.

NE vous y trompés pas, votre aimable Fontaine,
C'est la veritable Hypocrene,
Vostre Chant me surprend, il est charmant & doux,

Et tous les Cygnes de la Seine
Ne peuvent mieux chanter que vous.

Voila, Monsieur, les sentimens tout purs de

Votre tres-humble & tres-obeissante Servante,
MADELEINE DE SCUDERY.

LETTRE DE M. DE VERTRON, A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

MADEMOISELLE,

On ne peut donner à notre Incomparable Monarque des loüanges plus fines, ni plus dignes de lui (s'il m'est permis de parler ainsi) que les vôtres. Vos excuses sont d'un caractère noble & nou-

veau, & votre modestie qui accompagne votre esprit, s'accorde parfaitement avec la grandeur de notre Prince : plus vous vous abaissés par respect, plus vous l'élevés par justice, & vous le loüés finement, même n'osant le loüer.

Le Parnasse & la Cour sont charmés
de tes Chants,
Ta Muse est pour LOUIS *toûjours dans*
son Printems ;
Et ne changer jamais, dans le tems que
tout change,
C'est avoir & l'Esprit & la Vertu d'un
Ange.

Oüi, Mademoiselle, il faloit pour célébrer un Héros, tel que LOUIS, une Héroïne telle que vous.

Scudery, *le Portrait fidele*
Que ta Muse en ses Vers a fait du
GRAND LOÜIS,
Découvre une peinture & si vive & si
belle,
Que même le fameux Apelle

En eût eû les yeux éblouïs.:
Tout est grand, tout est beau, dans ce
que tu proposes,
Et pour s'en acquitter si bien si digne-
ment,
Il faut conclure assurément
Que ton esprit n'est fait, que pour les
grandes choses.

Continués, Mademoiselle, vos chants qui n'ont rien que d'Angélique. En éfet, tout le monde croit en vous entendant, entendre une voix du Ciel; car de simples mortelles ne parlent pas, comme vous. Chacun avouë que votre Génie est d'un Ordre supérieur, & que vous ne pensés & n'écrivés rien qui ne soit digne de l'Immortalité. Publiés donc éternellement sur Terre un Prince qui en fait l'Admiration, j'en suis rempli pour tout ce que vous dites de son AUGUSTE MAJESTE', & je me fais une gloire très-grande d'être avec autant de sincérité que de respect.

Mademoiselle,

Votre très-humble & très-
obéïssant Serviteur
DE VERTRON.



RESPONSE
DE MAD. DE SCUDERY, Académicienne de la fameuse Académie des *Ricovrati* de Padouë,

A MONSIEUR DE VERTRON, *Conseiller, Historiographe du Roy, Académicien de l'Académie Royale d'Arles, & de celle des* Ricovrati.

Je sçay trop ce que je suis,
Pour accepter vos louanges,
Je chante comme je puis,
Et loin d'esgaler les Anges,
C'est trop pour ma foible voix
De se mesler aux Musettes,
Aux Rossignols, aux Fauvettes
Dans le silence des bois,
Où sans crainte & sans envie
Je veux employer ma vie
A celebrer de LOUIS
Les Miracles inouys,

Voila, Monsieur, un peu de Prose rimée pour répondre aux louanges excessives, que vous m'avés donnés. Je vous en devrois de fort grandes pour les Vers que vous avés faits pour le Roy, qui sont fort beaux : Mais j'aime mieux les louer en parlant aux autres, qu'en parlant à vous, & me contenter de vous en remercier. Le Corps de la Dévise est fort juste au sens que vous l'employés. Je vous suis bien obligée de tous vos presens, & suis,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-obeissante servante.

MADELEINE DE SCUDERY.

II. LETTRE DE M. DE VERTRON, A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

MADEMOISELLE,

Après avoir eu l'honneur de pré-

senter Au ROI son Paralelle, avec tous les Princes qui ont eû avant lui, mais avec moins de justice que lui, le glorieux Surnom de GRAND; & après avoir reçû un acueil de S. M., & une Réponse digne de son Ame toute Roïale, je ne feins point d'exposer mon petit Ouvrage au grand jour, & de vous l'envoïer, quelque éclairée que vous soïés. Je souhaite, Mademoiselle, que ma Poësie, mes Devises, & ma Prose vous donnent quelque plaisir; Pour moi j'en ai un très-grand, lors que je trouve l'ocasion de vous dire, & de vous marquer, que je suis avec toute l'estime possible,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,
DE VERTRON.

POUR MONSIEUR LE DUC DE S^{T} AIGNAN, MARE'CHAL DE CAMP GE'NE'RAL, ET JUGE des Courses du Carousel.

DEVISE.

LE CORPS est un Diamant.
L'AME, ce Mot Italien.

D'ogni parte fiamm eggia.

A La Cour, au Parnasse, & dans le Champ de Mars,
Ce Guerrier intrépide agit toûjours de même,
Son Esprit, sa Vigueur, & sa Valeur extrême,
Comme le Diamant, brillent de toutes parts.

SONNET A LA GLOIRE IMMORTELLE DE LOUIS LE GRAND.

DEVISE.

LE CORPS. Le Soleil.
LE MOT. *Non surrexit Major.*

SONNET.

CEs Grands Héros qu'on voit tant vantés dans l'Histoire,
Célébres en Vertus, fameux par mille Exploits,
Et qui malgré du Tems les rigoureuses Lois
Dans l'Univers encor font briller leur Mémoire.

Surpris dans la défaite, enflés dans la Victoire,

*Ont laißé découvrir des défauts quel-
ques fois ;*
Il n'eſt que LOUIS *ſeul, dont le Ciel
ait fait choix,*
*Pour arriver ſans tache au comble de la
Gloire.*



*Tout conduit ce Monarque à l'*Immor-
talité,
*Son Zéle ſes Edits, ſes Soins, ſon
Equité,*
*Ses immenſes Travaux, ſa Sageſſe pro-
fonde :*



*Il eſt du Nom Chrêtien, & l'honneur &
l'apui ;*
On n'en a jamais vû de ſi Grand dans
le Monde,
*Et l'on n'en verra point de ſi Grand
après lui.*

Par Monſieur
DE VERTRON.





II. LETTRE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY, A M. DE VERTRON.

Comme je ſuis cruellement enrhumée, Monſieur, vous me devez pardonner de ne vous avoir pas remercié plus prontement de la belle Deviſe que vous avez faite pour Monſieur le Duc de S. AIGNAN, elle luy convient admirablement, & j'ay ſceu que le jour du Carrouſel il confirma cette Verité, par la maniere libre, noble, & deſgagée, dont il s'aquita de l'Employ qu'il y avoit. Je vous en rends donc mille graces tres-humbles, Monſieur, & je donne à l'Ouvrage que vous avez fait pour LOUIS LE GRAND, toutes les Louanges qu'il merite en parlant

aux autres, mais en parlant à vous, je ne me hasarderay pas d'entrer dans le destail de celles dont il est digne, il y auroit de la vanité à le faire. Il me suffit donc de vous dire, que cet Ouvrage est aussi bien qu'il peut estre, dans le dessein que vous aves eu de renfermer dans une petite espace une Gloire, qu'à peine l'Univers peut contenir. J'aurois peut-estre desiré, que vous eussiés un peu mieux parlé de *Soliman*, qui avoit de tres-grandes qualités; car il est tousjours beau aux Victorieux de soumettre des Gents d'un merite esclatant, mais cela n'est rien, & ne sera remarqué que de moy, qui dans ma premiere jeunesse ay fort estimé ce Prince *Othoman*. Voila, Monsieur, tout ce qu'un grand rhume me permet de vous dire, & que je suis autant que je le dois,

Votre tres-humble & tres obeissante servante.

Madeleine de Scudery.



DISCOURS
DE LA GLOIRE
DE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

TOut le monde parle de la Gloire, & cherche la Gloire ; & presque personne ne sçait, ou ne peut dire ce qu'elle est. J'ay cent fois admiré que les Hommes, qui sont naturellement curieux, de qui l'esprit veut sonder les secrets les plus cachez, penetrer jusqu'au centre de la Terre, & s'élever au dessus des Cieux, pour tâcher de connoistre ce qui passe leur connoissance, s'appliquent si peu à connoistre la Gloire qu'ils desirent si ardemment. On cherche, il y a plus de deux mille ans, qu'elle est la veritable source du Nil, encore qu'il ne nous importe en rien de le sçavoir : & nous voyons pour-

tant que ces mesmes Hommes, dont la curiosité va si loin, ignorent la source de la veritable Gloire, & ne sçavent ni ce que c'est, ni à qui elle appartient, quoy qu'ils s'en estiment eux-mesmes les possesseurs & les juges.

C'est pour elle qu'on entreprend les choses les plus difficiles, qu'on étudie, qu'on voyage, qu'on donne des batailles, qu'on expose sa vie à mille perils. Nul de ceux qui la desirent, ne doute qu'il ne la merite. Plusieurs pensent la posseder, qui ne la possedent point, & ne la possederont jamais. On la cherche par mille chemins opposez, où l'on ne sçauroit la trouver. Quelques-uns l'ont mesme cherchée, en croyant la mépriser. Chacun la met où il luy plaist, & s'en forme une idée selon sa fantaisie. Plus les Hommes ont d'élevation de cœur & d'esprit, plus ils sont touchez de l'amour des loüanges, & d'un violent desir d'acquerir de la reputation. Enfin la Gloire est le ressort le plus universel du monde, quoy que le plus inconnu. Car ceux-là mesmes qu'elle agite sans cesse, ignorent ce qu'il faut précisement appeller Gloi-

re ; & bien plus encore, ce qu'il faut faire pour la meriter.

C'est par là qu'ils en deviennent les usurpateurs, au lieu d'en estre les possesseurs legitimes, comme ils le pourroient estre, s'ils reconnoissoient un peu mieux de quelle main ils la tiennent, & s'ils faisoient un peu plus de reflexion aux belles paroles de mon Sujet.

Non nobis Domine, non nobis : sed Nomini tuo da Gloriam.

Feu Monsieur de *Balzac* qui les a si judicieusement choisies, & qui a laissé un prix plus glorieux qu'utile à celuy qui écriroit le mieux sur une si noble matiere, connoissoit sans doute la Gloire, il l'avoit aimée, il la meritoit, il la possedoit, & pouvoit mesme la donner aux autres, autant que la foiblesse humaine le peut permettre. Cependant aprés s'estre acquis en l'Art d'écrire toute la Gloire qu'on peut acquerir, il a voulu par la Gloire mesme exciter tout le monde à reconnoistre qu'elle n'appartient véritablement, proprement & souverainement qu'à Dieu; & aprés luy, imparfaitement & foi-

blement à ceux qui sçavent luy en rendre hommage.

Nous ne pouvons, ce me semble, mieux seconder ce grand Homme dans un si beau dessein, qu'en cherchant avec quelque soin ce que c'est que la Gloire, avant que de la chercher elle-mesme. La pluspart des gens ne la conçoivent que comme une vaine repetition de loüanges vrayes ou fausses, qui n'a rien en soy de solide, & qui dépend de la disposition des esprits ; comme la repetition que l'echo fait de la voix humaine, dépend de la situation & de la disposition des lieux.

Pour moy je croirois qu'elle a besoin d'autruy, & de nous mesmes, & la comparerois plûtost à l'image qui paroist dans un miroir, & qui dépend autant ou plus de l'objet que du miroir mesme. La Gloire a besoin d'autruy; car un Homme seul & absolument inconnu à tout le monde, n'auroit point de Gloire, quelque merite qu'il pût avoir. Mais elle a aussi besoin de nous-mesmes; parce que si elle ne subsistoit qu'en autruy, il n'y auroit rien qui la rendist nostre, & qui l'attachast veritablement à nous.

Le monde convient de cette verité, par les expressions dont il se sert, nommant une fausse gloire, cette opinion que nous acquerons dans l'esprit d'autruy, sans la meriter. Si l'Or faux suppose necessairement un Or veritable, dont il n'a que l'éclat: cette fausse gloire ne suppose pas moins une gloire veritable, dont elle n'a que les apparences, manquant interieurement de je ne sçay quoy, de plus essentiel & de plus solide.

La Gloire donc, pour le dire en peu de paroles, consiste, si je ne me trompe, à se voir également accomply en soy-mesme, & en l'opinion d'autruy; & comme les Miroirs sont plus ou moins estimez, selon qu'ils representent bien ou mal les objets qui leur sont opposez, on peut bien dire que la Gloire est veritable ou fausse, à proportion du rapport qu'il y a de cette Image qui est dans l'esprit des Hommes avec le merite qui la cause. Quand nous trouvons en nous-mesmes, que cette image qui erre par le monde, nous flate, c'est une fausse gloire, qui bien loin de nous plaire, nous doit cho-

quer, comme un reproche secret des defauts que nous connoissons en nous-mesmes. Toutes les fois qu'on me louë de ce qui me manque, je sens au contraire, combien je merite le blasme opposé à cette loüange.

De ce premier fondement il me semble qu'on peut tirer toutes les conditions de la veritable Gloire; & montrer ensuite par ces conditions, qu'elle n'appartient qu'à Dieu en proprieté, quoy qu'il nous en laisse quelquefois un court & leger usage; ou plûtost une ombre de cette Gloire proprement dite, qui n'est que pour luy.

Il faut que la Gloire soit l'image d'un Bien reel & solide qu'il soit en nous: il faut par consequent que ce bien ne soit pas meslé de beaucoup de mal qui le corrompe, & en diminuë le merite: il faut enfin que ce bien nous soit propre, & ne nous vienne pas d'autruy. Car autrement l'image de ce bien n'est pas nostre image, mais celle de quelque autre objet qui merite d'en estre estimé. Examinons ces trois Conditions l'une apres l'autre, pour mieux reconnoistre, combien elles se trou-

vent imparfaitement dans cette Gloire, que nous cherchons avec tant d'ardeur.

En premier lieu, puisque la Gloire doit estre l'image d'un Bien qui est en nous, il faut d'abord retrancher de la veritable gloire des Hommes, celle qu'ils pretendent tirer de tout ce qui n'est pas un bien, ou qui n'est pas en eux. Il faut retrancher celle qu'ils mettent à des bagatelles indignes d'un si grand honneur, à estre plus riche qu'un autre, à de belles maisons, à de grands équipages, à se vanger, à s'affranchir de la bienseance & des Loix.

Quelle folie de mettre sa Gloire en des richesses, qui sans produire nulle perfection en ceux qui les possedent, passent continuellement d'une main en une autre ; en des Palais, que le temps détruit infailliblement ; à de grands équipages souvent inutiles, à se vanger, plûtost qu'à la generosité de pardonner ; à s'affranchir de la bienseance, qui seule empesche les Hommes d'estre barbares ; & enfin à mépriser les Loix, sans lesquelles ils ne pourroient ni commander, ni obeïr justement.

J'ay marqué par la seconde condition de la Gloire, qu'il faut que ce bien qui est en nous, ne soit pas meslé de beaucoup de mal; Car il est de la Gloire comme de la Beauté. Un beau trait tout seul ne peut faire une belle personne: c'est un assemblage de beaux traits qui fait la beauté: C'est un assemblage de grandes qualitez, qui fait le fondement de la Gloire. La grande naissance, le grand pouvoir, la grande beauté, la grandeur de l'Esprit & la Valeur y peuvent contribuer: Mais toutes ces choses qui semblent des biens sont pourtant des biens imparfaits en eux-mesmes, que nous rendons bien plus imparfaits encore, puis qu'ils deviennent mesme des maux par le mauvais usage que nous en faisons.

Pour commencer par *la Valeur*, qui est une qualité plus propre à produire la Gloire, qu'aucune autre, on peut dire toutefois qu'elle n'en est pas une solide matiere, si elle n'est accompagnée de beaucoup de choses qui luy manquent presque toûjours. Il n'appartient qu'à Dieu d'estre *le Dieu Fort*, *le Dieu des Armées & des Vangeances*,

à qui rien ne peut resister, & qui n'employe jamais sa force que justement.

D'ordinaire la Gloire des Conquerans n'est qu'une fausse Gloire, parce que leur valeur n'est qu'une grande injustice. Ils font avec deux cens Voiles la mesme chose que fait un Pirate avec un brigantin, & ne prennent pour regle de leur devoir, que leur seule avidité, ne comptant pour rien le sang qu'ils répandent, & la desolation des Peuples.

A la verité, s'il se trouve un Prince tel que le nostre, capable de la guerre autant que l'ayent jamais paru les plus grands Conquerans, & aussi rapide dans le cours de ses Victoires, qu'ils l'ayent jamais esté; qui neanmoins ne fasse la guerre que quand elle est juste, pour faire observer les Loix; qui sçache se retenir au milieu de ses prosperitez, & pouvant tout emporter, se contente de beaucoup moins qu'il ne luy appartient, pour épargner à ses Sujets à ses Voisins, & à toute l'Europe les maux d'une longue & sanglante guerre: La Valeur sera sans doute un bien en luy, & ne sera pas Fureur, com-

me dans les autres Conquerans, ou comme dans les Lions & les autres Animaux sauvages. Mais ces grandes qualitez qui nous le font admirer, se trouvent ailleurs si rarement ensemble, qu'on peut connoistre combien il y a de fausse Gloire de cette espece, en l'estime generale qu'on fait de la Valeur, dont neanmoins, selon un grand Philosophe, la Gloire est proprement le partage; puisque cette valeur au lieu d'estre un bien, est elle mesme un mal en tous ceux qui la possedent sans les conditions qui la rendent loüable; mal pour eux-mesmes, & mal pour le Genre humain.

Mais pour éviter la longueur, je diray en deux mots, que *la Haute Naissance* sans Vertu est honteuse, par la comparaison qu'on fait de nos Ancestres à nous. Tout ce qui est grand aujourd'huy, a esté autrefois petit, ou le deviendra quelque jour. Ainsi l'Extraction illustre peut augmenter la Gloire jointe à la Vertu, mais elle ne la peut causer toute seule.

Quant *au Grand Pouvoir*, il est si souvent accompagné d'injustice & de vio-

lence, que la Honte le suit aussi souvent que la Gloire.

La Beauté est trop fragile pour en estre un solide fondement, sur tout quand on l'employe comme on fait souvent, à seduire sa propre raison, & celle des autres.

La Grandeur de l'Esprit Humain n'est que tres-rarement un veritable sujet de Gloire. Cet Esprit n'est bien souvent qu'un Sujet revolté qui employe ses propres lumieres contre celuy qui les luy a données, & qui s'admirant luy-mesme, méprise tout ce qu'il connoist, & tout ce qu'il ne connoist pas. Plus il est élevé en certaines choses, plus il est petit en d'autres: & cherchant quelquefois insolemment des defauts dans tous les Ouvrages de Dieu & des Hommes, il ne connoist pas les siens propres. Ainsi voulant se faire de nouvelles routes dans la connoissance de la Verité, il se trompe d'ordinaire le premier; il trompe ensuite ses Admirateurs qui sont aussi aveugles que luy; & n'est que l'esclave de toutes les passions déréglées les unes apres les autres, quoy qu'il en deust estre le maistre.

Nous n'abusons pas seulement de tous les biens dont je viens de parler, & de cent autres : nous abusons mesme de la Gloire la plus legitime, & du desir de l'acquerir ; quoy que l'on puisse regarder l'un & l'autre comme des biens qui sont en nous. En effet ce desir, s'il est moderé, est tres-loüable : mais quand il est excessif, il rend bien souvent ridicules ceux qui en sont possedez.

J'ose mesme avancer qu'il est la source la plus ordinaire de la Médisance. On ne cherche à rabaisser les autres, que pour s'élever au dessus d'eux. Il semble que le mal qu'on dit d'autruy se change en loüange à l'avantage de ceux qui médisent ; & c'est autant par cette fausse gloire, que par malignité, que la médisance est si generale.

Cependant, ce mesme desir excessif de gloire, qui fait la medisance d'un costé, produit en nous de l'autre, l'amour de la Flatterie: & l'on a la foiblesse d'avoir une crudelité pleine d'orgueil, qui fait accepter les loüanges les plus éloignées de la verité, sans nul sentiment de modestie morale, ny d'humilité

lité Chrétienne; au lieu que les plus justes éloges doivent donner une modeste confusion à ceux qui les meritent le mieux.

Ce mesme desir de gloire cause encore cent injustices, & contre Dieu, & contre le Prochain. On craint plus de faire une bonne action, quand elle peut-estre mal expliquée par les Hommes, que d'en faire une mauvaise selon Dieu, pourveu qu'elle semble belle selon les maximes de cette multitude corrompuë, qu'on appelle le Monde.

Quelle apparence donc de trouver un bien qui ne soit meslé de beaucoup de mal, puisque nous abusons de toutes sortes de biens grands & petits, faux ou veritables? *Les Richesses* nous font ordinairement avares ou prodigues: *Les Palais* magnifiques nous font mépriser les pauvres & la pauvreté: *Le grand nombre de Domestiques* flatant l'orgueil humain, fait qu'on les traite quelquefois comme des Esclaves: *La Valeur* est souvent injuste ou brutale: *La Haute Naissance* fait qu'on se contente

des vertus de ses Predecesseurs, sans en acquerir d'autres pour soy-mesme: *L'Autorité* nuit plus à celuy qui s'en sert injustement, qu'à ceux qu'elle fait souffrir: *La Beauté* est une illusion qui se détruit presque dés qu'elle paroist: *L'Esprit* le plus éclairé, n'est, comme je viens de le dire, que foiblesse, qu'erreur: & l'*Amour de la Gloire* mal conduit, est un de ces Ardens qui nous menent à des precipices, au-lieu de nous éclairer.

J'ay dit en dernier lieu, que la troisiéme condition de la Gloire, estoit que le bien nous soit propre, qu'il soit en nous-mesmes, & qu'il ne nous vienne pas d'autruy. Il est aisé de montrer que l'Homme n'a rien de tel. Car il tient toutes choses, ou de la Naissance, ou de l'Education, ou de la Fortune, du moins ce qu'on appelle ainsi, qui sont à son égard toutes causes étrangeres; & il ne sçauroit marquer un seul bien qui vienne de luy, qui luy soit propre, qui luy soit asseuré, qu'il ne puisse perdre en un in-

ſtant. Que s'il y a quelque choſe de luy qui merite d'eſtre loüé, c'eſt quand il ſçait reconnoiſtre que ce qu'on eſtime en luy, ne vient pas de luy; au-lieu de ſe remplir d'une vaine image de ſa perfection, & encore cela meſme luy vient d'ailleurs; c'eſt à dire, de Dieu, ſans qui il ſeroit comme tant d'autres, qui s'imaginent que ces biens viennent d'eux-meſmes, & ſont à eux.

Ainſi l'Homme ne poſſedant aucun bien que fort imparfait, que fort peu de temps, que tant qu'il plaiſt à Dieu; & la veritable Gloire eſtant l'image d'un bien: Il ne poſſede la Gloire, que de la meſme ſorte; j'entens imparfaitement, pour peu de temps, comme une choſe qui luy eſt preſtée plûtoſt que propre. Rien ne peut mieux exprimer cette verité, que les belles paroles de Monſieur *de Balzac*. *Que la Loüange & la Gloire appartiennent à Dieu en proprieté*: Dieu ſeul poſſede la Gloire avec ces trois conditions eſſentielles; ſeul il ne la tire jamais de ce qui n'eſt point un bien; ſeul

il possede ce bien sans nul meslange de mal ; seul il le tient de luymesme.

Nous le confessons, grand Dieu, unique Sauveur du Monde ; la Gloire de nous ne nous appartient pas ; Vous l'avez possedée de tout temps, & par tout ; vous l'avez mesme trouvée sur la Croix, au milieu de l'opprobre qui nous appartenoit, & que vous avez voulu souffrir pour nous. Faites, mon Dieu, que nous ne la cherchions plus qu'en vous ; & que s'il nous arrive de nous glorifier de quelque chose, ce soit comme S. Paul, de vous seul, & de vous seul crucifié.





SUR
LA VERITABLE GLOIRE.

SONNET.

PRrinces, Vainqueurs, Héros, Illustres, Conquérans,
Vous êtes appellés à la Gloire immortelle;
Mais sans vous éblouir par des Titres si grands,
Songés à discerner la voix qui vous appelle.



Quelquefois égarés, à l'avanture errans,
Vous suivés follement une route infidelle;
La Gloire vous paroît sous des traits diférens;
Gardés-vous d'embrasser son fantôme pour elle.

Souvent les hauts Projets d'un Cœur ambitieux,
Les Crimes éclatans éblouïssent les yeux,
Et font de leurs Auteurs honorer la mémoire:

Trompés par de faux jours qui conduisent nos pas,
Nous pensons rencontrer la véritable Gloire;
Mais il n'est point de Gloire, où la Vertu n'est pas.

Par M. BOYER.





RE'PONSE

DE M. DE VERTRON

HISTORIOGRAPHE DU ROI, Académicien de l'Académie Roïale d'Arles, & de celle *de Ricovrati* de Padouë.

AU BEAU SONNET

Fait sur la véritable Gloire,

PAR MONSIEUR BOYER de l'Académie Françoise.

MADRIGAL.

PArmi les Conquérans tant vantés dans l'Histoire,
Si quelqu'un justement mérite de la Gloire,
C'est sans doûte le GRAND LOUIS,
Par ses rares Vertus, & ses faits inoüis.

MADRIGAL DE M. DE VERTRON A MADAME DOURLENS.

En lui envoïant une Copie minutée de l'excellent Discours de l'Illustre Mademoiselle *de Scudery*, dont le sujet étoit de la GLOIRE; lequel mérita le prix au Jugement de Messieurs de l'Académie Françoise, & que cette Dame âgée & sçavante lui avoit demandée avec empressement par la Poste.

Si Sapho, *chés les Grecs ne trouvant point d'égale,*
Charma tous les Esprits, & ravit tous les Cœurs,
La France en Scudery *lui donne une Rivale*
Qui lui peut enlever bien des Admirateurs.

Ce Quatrain est fait, pour être gravé au bas du Portrait de cette Illustre.



REPONSE DE MADAME DOURLENS A MONSIEUR DE VERTRON.

C'Est égaler les Filles de Mémoire,
Que de parler aussi bien de la Gloire :
Sapho *pour prix mérite une Couronne aux Cieux ;*
Que ce Discours est beau ! l'on ne peut rien de mieux ,
C'est un plaisir de le transcrire ;
Vertron , *si la Copie est difficile à lire ,*
Pour des Vieilles & pour des Vieux :
Ami , graces au Ciel je trouve de bons yeux ,
Pour tout ce qui me plaist , pour tout ce que j'admire.

MADRIGAL DE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Sur la prise de Mastric.

Mastric, quand de LOUIS *vous recevés la Loi,*
Soumettés-vous avec joïe,
Votre prise est un bien que le Ciel vous envoïe :
Vous perdés cent Tirans, & vous gagnés un Roi ;
Mais un Roi si puissant, si grand, si redoutable,
Que son Nom seulement vous va rendre imprenable.

RE'PONSE DE M. DE VERTRON, A MAD. DE SCUDERY.

MADRIGAL.

AH ! Mastric, quel est ton bonheur !

Sous les Lois d'un nouveau Seigneur
Tu vas devenir imprenable ;
Et pour toi, Sapho, *quel honneur,*
En loüant si bien ce Vainqueur
De devenir iinimitable!

MADRIGAL.

DE MADEMOISELLE DE SCUDERY SUR LA PAIX.

J*Amais on n'avoit tant vanté*
Ni Campagne d'Hiver, ni Campagne d'Eté,
Quand LOUIS *revenoit suivi de la Victoire ;*
Quelle est cette nouvelle gloire !
Sur ses propres Exploits a-t-il pû rencherir,
Après tant de succés sur la Terre, & sur l'Onde?
Oüi, car donner la Paix au Monde,
C'est plus que de le conquérir.

RE'PONSE
DE M. DE VERTRON.

SAphò *chante* LOUIS *sans se lasser jamais,*
Dans ses tons les plus hauts on ne void point qu'elle erre;
Celle qui sçût chanter les fureurs de la Guerre,
Sçait chanter aujourd'hui les douceurs de la Paix.

MADRIGAL
DE MADEMOILELLE DE SCUDERY.

Sur le Procés qu'il a plû au Roi de perdre.

AU ROI.

F*Aut-il donc toûjours vaincre, & forcer des Murailles?*
N'aurons nous des Héros que par des funerailles?

Nōn, pour vous; GRAND LOUIS, *tout devient glorieux*,
Et le Monde étonné doûte qu'il vaut le mieux,
Ou perdre des Procès, ou gagner des Batailles.

REPONSE

DE MONSIEUR DE VERTRON.

L*Ors qu'en faveur de ses Sujets*
Le Roi veut bien perdre un Procès;
Songés vous qu'il en gagne mille?
Tout est à lui par tout; à la Cour, à la Ville;
Chacun sacrifiant pour lui ses interêts;
Tant on a pour LOUIS *d'égars, & de respects!*
Que n'a-t-il point fait pour l'Espagne?
C'est un trait de grandeur qu'on n'oublira jamais;
A ces jeux, Sapho, *qui perd gagne*.

VERS DE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Sur l'arrivée du Doge en France.

La Fauvette à Sapho.

En arrivant à son petit bois suivant sa coûtume le 15. d'Avril.

Plus viste qu'une Hirondelle,
Je viens avec les beaux jours,
Comme Fauvette *fidelle*
Avant le mois des Amours.

J'ay trouvé sur mon passage
Un spectacle fort nouveau;
Pour m'expliquer davantage,
C'est le Doge & son Troupeau.

Quoy, luy dis-je, entrer en France,
Et vous montrer en ces lieux!

Oüy, dit-il, par la clémence
Du plus grand de Demi-dieux.

Son Cœur toûjours magnanime,
Ne pouvant ſe démentir,
Veut oublier noſtre crime,
Voyant noſtre repentir.

Ah! m'eſcriay-je, ravie:
Ce Héros par ſon grand Cœur
Pardonne à qui s'humilie,
Et de luy-meſme eſt vainqueur.

Dieux! quel bonheur eſt le voſtre
D'aller recevoir ſa Loy!
Je n'en voudrois jamais d'autre,
Mais ce bien n'eſt pas pour moy.

C'eſt aſſez que ma Maîtreſſe
Souffre que ma foible voix,
Chante & rechante ſans ceſſe,
Qu'il eſt le Phœnix des Rois.

Allez Doge, allez ſans peine
Luy rendre grace à genoux:
La Republique Romaine
En eût fait autant que vous.

REPONSE DU PINCON DE M. DE VERTRON A LA FAUVETTE DE MAD. DE SCUDERY.

Fauvette, dont le chant vaut celui de Malherbe,
Conviens en ce jour avec moi,
Que lorsque Genes la Superbe
Vint en ces lieux subir la Loi
Du Monarque des Lis, ce Vainqueur indomtable,
La bonté de notre Grand Roi
La fit plus regretter d'avoir été coupable,
Que sa foudre pleine d'effroi,

MAD. DE SCUDERY AUX POETES,

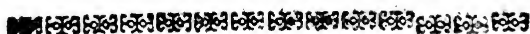
Vous à qui les Neuf Sœurs, au milieu du repos,
Ont appris à chanter les hauts faits des Héros,

A nostre Conquérant venez tous rendre hommage ;
Par des Vers immortels celebrez son courage ;
Et n'apprehendez pas que la Posterité
Puisse vous accuser de l'avoir trop vanté.
Quoy que vous puissiez dire en publiant sa gloire,
Vous le ferez moins Grand, que ne fera l'Histoire.

REPONSE DE M. DE VERTRON, Historiographe du Roi.

MADRIGAL.

SI les faits de LOUIS *passent l'Antiquité,*
Par leur nombre infini, par l'éclat de leur gloire ;
Sans doûte la Postérité
Aura de la peine à les croire :
Tant il est vrai, Sapho, *qu'une si grande Histoire*
N'a pas l'air de la Vérité !



SENTIMENT GENEREUX OU REPONSE A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Aux Vers d'un de ses Amis qui la flatoit d'IMMORTALITÉ.

Quand l'aveugle Destin auroit fait une Loy
Pour me faire vivre sans cesse ;
J'y renoncerois par tendresse,
Si mes Amis n'estoient Immortels ; *comme moy.*

AUTRE REPONSE de la même.

*A un Madrigal, où on la traittoit encore d'*IMMORTELLE.

Vostre Madrigal est joli,
Il est agreable & poli ;

Vous me loüez de bonne grace :
Mais pour cette Immortalité,
Dont on parle tant au Parnasse,
Hélas ! ce n'est que vanité :
Car à la fin , Damon, *le plus grand Nom s'efface*
Dans la sombre Posterité :
Et si le Ciel vouloit contenter mon envie ,
J'en quitterois ma part pour un siécle de vie.

REPONSE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

SI Sapho *par humilité,*
*Refuse le nom d'*Immortelle ;
Quoi que la sage Antiquité,
Nôtre âge, & la Postérité
N'en puissent trouver une telle ;
Elle a justement mérité ,

Etant de beaux Esprits le plus parfait Modelle,
D'avoir pour prix le Sceau de l'Im-mortalité.

DEVISE
POUR LA MEME.

LA Fleur Immortelle.

Le Mot Espagnol.

Mis tiempos Primaveras.

JE suis en tout charmante & belle,
Mon sort est d'être toûjours telle;
Je suis à l'épreuve des Tems,
Et tous les Tems pour moi sont autant de Printems.



LE PARNASSE A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

En luy envoyant une Agathe Orientale, où la Montagne du Parnasse se trouve naturellement représentée.

DU Parnasse fameux vous voyez la peinture,
Telle qu'en racourci la forma la Nature:
Mais, Sapho, *quand sa main ébaucha ce Tableau,*
Elle sçeut que la vostre en feroit un plus beau,
Et que vostre Art brillant d'une gloire immortelle
Nous traceroit ce Mont d'un crayon plus fidelle.
Qui connoît comme vous tous ses sentiers divers,
Où croissent d'Apollon les Lauriers les plus verds,

Où les neuf Doctes Sœurs, Compagnes de vos traces,
S'assemblent pour vous suivre avec toutes les Graces,
Et choisir pour vous seule en ces aimables lieux
Les Fleurs dont vous parez les Héros, ou les Dieux?
Mais quand vous recevez de leur troupe charmante,
De ces monceaux de Fleurs la richesse éclatante,
En avés vous assez pour couronner LOUIS,
Au bruit toûjours nouveau de cent faits inoüis?
C'est Mons, ou Barcelonne, ou Marsalle, ou Nervinde?
Par tout des noms fameux pour les Echos du Pinde;
Et qui pourroit alors trouver d'assez beaux sons,
Pour un champ? où la Gloire offre tant de moissons?
Mais que dis-je, Sapho? *si jadis pour* Achille
Le Parnasse en Lauriers ne fut jamais stérile,

Si sans cesse les fleurs y renaissoient pour luy,
Que ne sera-ce point pour LOUIS *aujourd'huy?*
Soit qu'il tienne la Foudre, & que la Renommée
Le peigne surmontant toute l'Europe armée;
Soit que moins occupé du Tonnerre de Mars,
Il veuille sous l'Olive honorer les beaux Arts,
Ce Mont qui retentit aux Vertus immortelles,
Peut-il manquer pour luy de Couronnes nouvelles?
Non, Sapho, *le Parnasse en fleurs pleines d'attraits,*
Pour de pareils Héros, ne s'épuise jamais;
Il en aura toûjours pour le tribut de gloire.
Que doivent à LOUIS *les Filles de Memoire,*
Et je vois qu'on y peut par vostre heureux secours,
Trouver un nouvel Art de le loüer toûjours.

Par M. de Betoulaud.

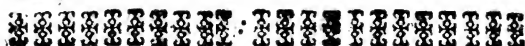


RE'PONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY, A M. DE BETOULAUD.

LE Parnasse d'Agathe est rare & curieux,
Mais dans vos Vers, Damon, *il est plus précieux,*
Et cette agréable peinture
Surpasse de beaucoup celle de la Nature;
Ces beaux Vers ont pourtant un visible defaut;
Car ils parlent de moy beaucoup mieux qu'il ne faut.
J'ay pour LOUIS, *sans doute, un Zéle incomparable,*
Et j'en ai dans le Cœur une Image admirable;
Mais tout ce que j'en dis exprime foiblement.

Les

Les talens merveilleux d'un Héros si charmant,
La Victoire *le suit*, la Gloire *l'environne,*
Il prend Ath, il prend Barcelonne;
De son Illustre Sang on vient d'élire un Roy;
Le Rhin, tout fier qu'il est, subit toûjours sa Loy,
Et toutes les Muses ensemble
Ne disent pas ce qui m'en semble.
Mais comme ce Héros ne peut estre flaté,
Il n'a besoin que de la Vérité,
Et pour estre aßuré d'une immortello Gloire,
Il ne luy faut qu'une fidelle Histoire,
Qui, sans rien adjouter à ses faits éclatans,
Le fasse triompher jusques aux derniers temps,
Et montre clairement que les Héros d'Homére
N'estoient auprés de luy qu'une vaine chimére.



REMERCIMENT DE M. DE VERTRON A L'LLUSTRE MADEMOISELLE DE SCUDERY

De ce qu'elle lui a fait l'honneur de lui envoïer ses Vers & ceux de Monsieur *de Betoulaud*, & le plaisir de lui montrer son Présent.

SApho, *j'admire la figure*
Qu'on voit de ce superbe Mont
Sur cete Agathe ; ah le beau don,
Que le Parnasse en mignature !
Non, je ne connois que Cheron
Qui puisse en faire la peinture,
Son Art égale la Nature,
*Sans s'aider des Pinceaux d'*Apelle
*& d'*Apollon.



Non, non, il n'est qu'un seul Héros

Qui dans tout l'Univers efface
Les anciens, & les nouveaux,
Grand même au milieu du repos,
Il n'en est point qu'il ne surpasse:
Mais pour bien chanter ses Travaux,
Il n'est sur le sacré Parnasse
Qu'une seule Sapho, *que peu de* Betoulauds.



Que de vos noms ce Mont résonne;
Qu'après avoir chanté les faits
De LOUIS *aux Champs de Bellonne,*
De concert vous chantiés la Paix
Que notre Auguste Roi nous donne,
Qu'il vive, & qu'il regne à jamais;
Qu'il vous comble de ses bienfaits:
*Qu'*Apollon *de nouveau sur son Mont vous couronne.*



Afin qu'un jour on puisse croire
Ce que j'écris du GRAND LOUIS,
De grace aidés-moi dans l'Histoire
De ses Miracles inoüis,
Dignes d'éternelle mémoire;
Ce parfait Monarque des Lis
Sur Achille *emporte la gloire,*
Les Homéres *du siecle en sont tous éblouïs.*

A L'ILLUSTRE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Sur la Mort de ſon précieux Ami M. Pelisson.

MADRIGAL.

Pour parler d'un Grand Roi, Grand ſans comparaiſon,
Il faut bien au défaut du fameux Pelliſſon
Trouver quelque Muſe Divine :
La Rime, & la Raiſon,
Me diſent de concert Sapho, *mon Héroïne,*
Le charmant Deſpreaux, *ou l'Illuſtre* Racine.

Meſſieurs *Racine* & *Deſpreaux* travaillent à l'Hiſtoire *du Roi* en Proſe Françoiſe, & M. *de Vertron* l'a fait ſéparement en proſe Latine pour l'utilité des des Etrangers.

LETRE DE M. DE VERTRON, A L'ILLUSTRE MADEM. DE SCUDERY.

MADEMOISELLE,

L'acueil favorable que le Roi a fait à son *Paralele*, que j'ai eu l'honeur de lui présenter, & les nouveles graces que cet Ouvrage m'a atirées de SA MAJESTE', m'ont excité pour lui en marquer ma joie, & ma reconoissance, à proposer son Portrait pour Prix à celui, ou cele, qui feroit le plus beau Sonet à sa gloire, soit en le comparant avec tous les Princes surnomés *Grands*, ou bien avec quelqu'un d'eux en particulier. Et aïant aussi proposé en même tems, d'y joindre une Devise qui eût du raport au Sujet, le Révérend Pere *Mourgues* Jésuite, excelent Poëte, & habile Matématicien, a remporté un double Prix au jugement de Messieurs les

Ducs de *Saint Aignan* & de *Nevers* ; Je vous envoïe, Mademoisele, pour Régal le Sonnet Victorieux & la Devise Trionfante, & j'y joins une autre production de ce modeste Vainqueur, qui fit paroître de nouveau son esprit & sa joïe, lors qu'il recût la marque éclatante de sa double Victoire, laquelle j'avois mise en dépôt entre les mains de l'Illustre Révérend *Pere de la Chaise*, en attendant que son digne Confrere fut arivé de Toulouse, où il Professe avec éclat les Matématiques. Je croirois, Mademoisele, vous dérober encore un plaisir, si je ne vous envoïois pas les Vers qu'il a faits à l'ocasion des beles Paroles que le Roi me fit l'honeur de me dire, après avoir eu la bonté de lire lui-même mon Ouvrage. Je vous avouë, Mademoisele, que l'admirable Réponse de ce GRAND MONARQUE me charma encore plus que son présent. Vous m'avoüerés aussi qu'on ne la sauroit trop loüer, ni trop repeter, pour montrer par son exemple combien on doit avoir de modestie dans les loüanges qu'on reçoit, (matiere

que vous avés si bien traitée dans l'une de vos Conversations de Morale, dediées à ce Sage Prince) Je fais imprimer ce qu'on a fait de meilleur en Sonets & en Devises, sur le Paralele de LOUIS LE GRAND, & aussi-tôt que ce Recueil sera imprimé, je ne manquerai pas aprés que je l'aurai presenté au Roi, sous les auspices favorables de mon charmant Mecene; & avoir fait mes présens en Cour, d'aler vous faire la miene, comme à ma SAFO, pour avoir une nouvelle occasion d'entendre vos Vers, si dignes du GRAND des GRANDS, & pour vous assûrer en persone que je suis, come je dois être,

MADEMOISELE,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur.
DE VERTRON.

MADRIGAL.

Qui sert de Réponse à la Lettre de *Mademoiselle de Scudery*, écrite à *Monsieur de Vertron.*

QUand Sapho *m'écrit qu'elle honore*
Le Grand Empereur Soliman,
Je suprime les Vers contre cet Othoman,
Et lui tais sa Devise encore ;
Car après cet aveu faire de tels présens,
Près d'elle ce seroit n'avoir pas de bon sens,
Et la traiter de Turc à Môre.

SONNET DU PRIX.

GRands *par l'éclat pompeux de surprenants Exploits ;*
Grands *par tant de bonheur, de gloire & de sagesse ;*
Grands *par une puissance assujettie aux Loix,*
Grands *par mille revers soûtenus sans foiblesse ;*

Vertron, *ces Grands Hèros ont rampé quelquefois,*
Tu trouves dans chacun quelque endroit qui te blesse;
Il n'est qu'un seul mortel GRAND *par tous ces endroits;*
Devant LOUIS LE GRAND *tout le reste est bassesse.*

Tu leur ôtes pourtant moins que tu ne leur rends;
Comparés à LOUIS, *ils s'en trouvent plus Grands,*
Céder ne peut ici tirer à conséquence:

Leurs Titres de Grandeurs n'en seront pas plus vains;
On peut être au dessous du HEROS DE LA FRANCE,
Et beaucoup au dessus du reste des Humains.

Par le R. P. MOURGUES de la Compagnie de JESUS, Professeur Roïal de Mathématiques à Toulouse.

A LA GLOIRE DE LOUIS LE GRAND.

DEVISE.

LE CORPS est le Mont *Olympe* si fort élevé au dessus des autres Montagnes, qu'on a crû qu'il touchoit le Ciel, & on lui en a même donné le Nom, *Olympus*.

LES PAROLES qui accompagnent ce Corps selon le sujet proposé, sont celles-cy.

Majores inter Major.

Tel est le GRAND LOUIS sur tous les autres Grands.

TOutes les Montagnes ont de l'élevation, mais le Mont *Olympe* l'emporte en hauteur sur ces Montagnes. Pour la distinguer des autres,

outre sa hauteur & les nuages qui ne vont point jusqu'à son sommet, on peut y peindre un Autel; parceque vous sçavez, Monsieur, que l'on offroit des sacrifices sur le sommet de cette Montagne, & que Messieurs de *Nevers* & de *Mantoüe* ont toûjours porté cette Montagne ainsi figurée avec ce mot *Fides* pour leur Devise; & cet usage peut servir à distinguer aujourd'huy cette Montagne. Le Mot à la brieveté que demandent les Maîtres en l'Art des Devises; l'opposition de *Majores* Ancestres à *Major*, & la liaison d'*Inter*, que l'Abbé *Tesoro* a si fort loüée dans le *Cominus & Eminus* de la Devise de LOUIS XIII. font assés bien en celle-cy.

Le R. P. MOURGUES Jesuïte.

MADRIGAL DU MEME.

AUgustes traits, l'amour & l'effroi
de la Terre,
Voïant tant de douceur briller si fierement,
Qu'une Muse se sent inspirer noblement;

M vj

Soit pour chanter la Paix ; soit pour chanter la Guerre !
Jadis le maigre espoir d'un Rameau de Lierre
Pût-il bien animer tout le sacré Vallon?
Vertron *l'entend mieux qu'*Apollon ;
Un Prix plus éclatant excite le Parnasse:
Les neuf Muses sont pour Vertron,
Et Phebus lui céde sa place.

AUTRE DU MEME.

Sur la Réponse que le Roi fit à Monsieur de Vertron Auteur du Parallelle de LOUIS LE GRAND, avec tous les Princes surnommés Grands.

UN digne Auteur plein d'esprit & de zéle
Nous fait un juste Parallelle
D'un Demi-Dieu de notre tems
Avec tous les Héros jadis surnommés Grands,
Sur lequel en tout point ce Grand Moderne excelle ;

De qui l'oseroit-on avancer que du Roi?
Mais parlant d'un tel Roi, peut-on dire autre chose?
Oüi, de ces mêmes Grands qu'à LOUIS *il postpose,*
Notre Auteur seroit avoüé :
Modeste Approbateur d'un si parfait Ouvrage,
Je pourrois, *dit le Roi*, vous loüer davantage,
Si vous ne m'aviés tant loüé.

AU REVEREND P. MOURGUES JESUITE, AUTEUR DES BONS MOTS, Dediés à Monseigneur LE DUC DE BOURGOGNE.

RONDEAU.

POur les bons Mots *ce Livre est admirable,*
L'Auteur y joint l'Utile à l'Agréable;
Il sçait unir l'Honête à tous les deux;

Et dans ses Vers par un Art merveilleux,
Il met d'accord l'Histoire avec la Fable.

Oüi, ce Chef-d'œuvre à nul autre semblable
A sçu d'un Prince & jeune & généreux
Lui procurer un accueil favorable
Pour les Bons Mots.

A tous Etats ce Livre est profitable,
Il peint le Sage, & le Juge équitable,
L'Homme Sçavant, l'Infortuné l'Heureux,
Le bon Sujet, le Roi grand, courageux
Mourgues *enfin paroît inimitable*
Pour les bons Mots.

A M. DE VERTRON. sur son nouveau Pantheon.

SONNET.

VErtron, *c'étoit trop peu que ton Zéle équitable*
Mit LOUIS *au-dessus des Rois les plus fameux,*

Tu l'élèves encor sur le plus Grand des Dieux,
Seul formé sans modelle, & seul inimitable.



L'Histoire de LOUIS *va plus loin que la Fable,*
Ses rapides Exploits ont plus du Merveilleux;
Ce vrai Héros un jour paroîtra fabubuleux,
Mars *sera le faux Mars,* LOUIS *le véritable.*



La Fiction aura l'air de la Vérité;
L'on ne trouvera plus que médiocrité
Dans tout ce qu'adora l'erreur du premier âge.



Les Dieux sont degradés au dessous d'un Mortel;
Le Pantheon *entier à* LOUIS *doit hommage,*
Tout céde & tout lui quitte & le Temple, & l'Autel.

Par le R. P. Mourgues Jesuite.

MADRIGAL
DE MADEMOISELLE DE CHANCE A M. DE VERTRON.

Dans ce nouveau Temple des Dieux,
Tout est charmant & précieux ;
Ce Chef-d'œuvre que l'on admire,
Ne sera point sujet aux Tems ,
Les Jaloux n'en pourront détruire
Les admirables fondemens ;
LOUIS *y paroît plein de gloire,*
Plus Grand que les Héros que nous vante l'Histoire,
Aucun Prince jamais n'acquit tant de renom.
Pour en faire un Portrait fidelle :
Le Ciel exprès a fait naître Vertron ,
Et Vertron *vaut bien un* Apelle.

REPONSE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE DE CHANCE.

CEßés de me flater la Belle :
Quand même je vaudrois Apelle,
Peintre fameux d'un fameux Conquerant,
Mon foible Pinceau se trouvant
Beaucoup inégal à mon zéle,
Je ne pourrois encor faire un Portrait fidelle
Des Vertus de LOUIS LE GRAND;
Un autre en diroit tout autant :
Ceßés de me flater la Belle.



A M. DE VERTRON HISTORIOGRAPHE DU ROI,

Sur son nouveau Pantheon.

SONNET.

ROme crut devenir *Maîtresse de la Terre,*
En adorant le Dieu de chaque Nation,
On voit de son orgueil l'étrange illusion
Dans ce Temple fameux, qui tous les Dieux enserre.



LOUIS *Maître absolu de la Paix, de la Guerre,*
Du Culte de son Dieu fait son ambition;
Ce Prince est plein d'ardeur pour sa Religion:
Plus Grand que les Césars, plus craint que le Tonnerre.



Le vrai Dieu se vangea de ces fiers Conquérans,

Il soumit leur Empire aux dures Loix du Tems :
Mais il comble LOUIS *d'une immortelle gloire.*

❧

Ses Exploits ; ses Vertus & sa Félicité,
Tout ce que tu dépeins, Vertron, *dans son Histoire*
Brillera pour jamais dans sa Postérité.

Par Madame de SALIEZ, Viguiere d'Alby, de l'Académie des *Ricovrati* de Padouë.

LETTRE DU R. P. COMMIRE JESUITE, A M. DE VERTRON.

MONSIEUR,

Je vous rends un million de graces tres-humbles de toutes vos bontez.

J'ay lû avec un extrême plaisir votre beau Parallelle. *Si Xenophon, Quint-Curce*, & les autres Panegyristes des *Cirus*, *des Alexandres, &c.* revenoient au Monde, ils avoüeroient, que le Nom de GRAND ne leur convient que par Analogie, & qu'il n'appartient qu'Au Roy de plein droit. J'auray l'honneur de vous aller voir; cependant je vous envoïe des nouveautez. Croïez moy tres persuadé de votre mérite, & tres-heureux de pouvoir me dire,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-obeissant Serviteur.

POUR LE ROY,

SUR LA DE'FFAITE DE L'HERESIE,

RONDEAU.

QUe de l'Histoire *ou du plus* GRAND *des Roys,*

L'on tracera les glorieux Exploits,
La Vérité sera peu vray-semblable!
L'Age à venir trouvera-t-il faisable
Ce que sous luy l'on voit faire aux
François?

Sans resistance, en moins de quatre
mois,
Avoir réduit l'Herésie aux abbois:
Cela paroist tenir plus de la Fable,
Que de l'Histoire.

Monstre fatal aux derniers des Valois,
Monstre Ennemy des Vertus & des Loix,
Aux Saints Autels, à l'Estat formida-
ble:
Le Petit-Fils de ce Prince admirable,
N'apprendra point si tu fus autrefois,
Que de l'Histoire.

Par le R. P. COMMIRE de la
de la Compagnie de JESUS.



POUR LE ROY.

SONNET DU PRIX

TOus *les pas de* LOUIS *le ménent à la* . , Gloire;
En Guerre , comme en Paix, toûjours Grand, *toûjours* . . Roy,
Aprés qu'il a vaincu, qu'il a donné la . . . . Loy,
Il fait encor aimer aux Vaincus sa . , . Victoire.

Ceux qui de ses hauts faits entreprennent l' . . Histoire,
Osent ils esperer qu'on leur adjoûte Foy?
Et jamais nos Voisins pourront-ils sans . . effroy,
D'un si terrible Nom rappeller la . . . mémoire?

Tout conspire à le rendre un Héros . . achevé,
Le Port Majestueux, l'Esprit juste, . . . élevé,

Et dans une Ame adroite un Coura-ge . . . intrépide.

⁂

Ennemis de l'honneur qu'on doit aux . . . , Immortels,
Monstres d'impieté, redoutez cet Alcide,
Il ne veut plus souffrir de Temples sans . . . Autels.

REPONSE DE M. DE VERTRON AU R. P. COMMIRE JESUITE.

QUint-Curce *d'*Alexandre *a dit ce qu'on peut dire ;*
Pline *a fait de* Trajan *l'Eloge qu'on admire ;*
Xenophon *a prouvé que* Cyrus *étoit* GRAND :
Mais il faut pour LOUIS, *ou* Racine, *ou* Commire.

Traduit par M. de *Vaugelas*.
Par M. *Esprit*.
Par M. *Charpentier*.
Ces Illustres Traducteurs, tous trois de l'Académie Françoise.

LETTRE DE MONSIEUR ROGER DE RABUTIN, COMTE DE BUSSY,

Lieutenant Général des Armées du Roy, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

A M. DE VERTRON.

IL y a plus d'un mois que Monsieur *Baudry* m'avoit fait voir votre *Parallelle du Roy avec les Grands Princes*, Monsieur; & je luy avois témoigné que j'estimois extrémement cet Ouvrage, parce qu'il étoit bien écrit, & qu'il étoit un Original: Car on a bien veu des Parallelles d'un Prince avec un autre, mais non pas encor d'un Prince avec tous ceux qu'on a appellez *Grands*.

Je ne doute pas que le Roy n'ait receu cet Eloge avec la reconnoissan-

qu'il merite, je le souhaitte au moins, Monsieur, & que vous me croïez veritablement votre tres-humble serviteur
BUSSY RABUTIN.

RE'PONSE
DE M. DE VERTRON
A M. LE COMTE DE
BUSSY DE RABUTIN.

MONSIEUR,

Votre aprobation, qui est d'un grand poids dans le Monde, & sur tout pour les ouvrages d'esprit, donne à mon cœur sensible à la belle gloire une nouvelle joïe: vous en aurés sans doûte, Monsieur, d'aprendre que vos souhaits obligeans & sinceres, dont est remplie votre agréable Lettre, ont été heureusement accomplis. LE ROI m'a comblé en même-tems d'honeur & de ses graces, j'en suis également confus & charmé; faites-moi toûjours celle de me croire avec une re-

conoissance particuliére & avec toute la considération possible,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur
DE VERTRON.

LETTRE
DE MADAME DE SALIEZ A M. DE VERTRON.

MONSIEUR,

Je vous félicite de votre *Nouveau Pantheon*, & vous en remercie ; j'en ai expliqué par écrit le dessein à nos Amis les Conoisseurs de mon voisinage, & leur ai marqué que vous sçaviés faire voir LOUIS LE GRAND.

Plus Grand que tous les Rois ; plus Grand que tous les Dieux.

Ils m'ont demandé une suitte pour ce Vers, qui convient assés juste au *Parallelle*, & au *Panthéon* ; voici donc celle que je lui ai donnée.

Tout écrit aujourd'hui, tout parle de mon Roi,

Des meilleurs Auteurs jusqu'à moi :
Mais tout cede, Vertron, *au succés de ton zéle,*
Ton Panthéon, *ton* Parallelle.
Montrent à l'Univers ce Monarque pieux,
Plus Grand que tous les Rois, plus Grand que tous les Dieux.

L'apetit vient en mangeant, encore plus chez les Poëtes, que chez les autres. Ce Madrigal vous attire un plus méchant sonnet ! Pourquoi m'excités vous, vous qui sçavez si bien, que je ne fais rien qui vaille ? J'aurai peut-être trouvé une pensée singuliere sur le Nouveau Pantheon, & voila tout.

Il faut vous laisser faire vôtre *Pandore*, & vos autres ouvrages, & vous dire seulement, qu'aprés que vous aurés ainsi fait tout à vôtre aise des vôtres, nous ferons quelque chose à nôtre tour; car enfin il ne sera pas dit, que je ne vous donne rien en échange de tous vos dons ; je médite de vous surprendre agréablement.

Et c'est à quoi, Vertron, *je m'évertuërai.*

Faites mes recommendations à nôtre charmant ami Monsieur de . . . . . demandés lui bien des nouvelles de mon cœur, & croïés tout ce qu'il vous en dira; gardés vous bien de vous séparer, sans avoir parlé de moi, & sans avoir souhaité, que je pusse avec vous deux former un doux Triumvirat. Enfin rejoüissés vous avec nôtre Pere spirituel, ou pour parler plus juste, qui est tout esprit, & faites commemoration de moi, aussi bien suis-je un peu morte; car j'ai plus d'une absence fâcheuse à supporter. Goutés, Monsieur, goutés les plaisirs que les amitiés, comme les amours nouvelles donnent. Du haut du Parnasse Parisien, jettés quelques fois les yeux sur ces basses Regions, & regardés y une pauvre Muse Albigeoise. Nôtre sage & illustre Vainqueur connoît parfaitement Toulouse, & vous devés lui communiquer vos justes & belles idées pour l'établissement d'une Academie Roïale de beaux esprits dans cette Ville Palladienne, & lui faire part de ces nobles desseins, que vous me faites entrevoir par vôtre derniere lettre, où je dois être confonduë parmi tant de personne

choisies de l'un & l'autre sexe : ce nuage qui me va obscurcir me cachera aussi ; on ne m'appercevra point, & c'est justement ce qu'il me faut. Je vous envoïe ce que je viens de faire dans ma solitude ; ce sont des accompagnemens pour la Devise que j'ai faite à la gloire de LOUIS LE GRAND, que je vous envoïai, il y a quelques jours.

DEVISE.

Le Corps est le Soleil.
L'Ame ce mot Italien.

Più Grande là sù

Mortels, qui m'admirés, vous ne sçauriés connoître
Par mes soins sans relâche, & ma brillante ardeur,
Ni par tous mes bien-faits qui font vôtre bonheur,
Combien je suis plus Grand que je ne parois être !
Et le Ciel seulement sçait toute ma Grandeur.

Je finis, Monsieur, cette longue Epître par une saillie Poëtique, que le chagrin causé par l'absence de mes amis,

plutôt que le dépit de n'avoir pas remporté vôtre beau prix, m'a fait faire.

On vient de m'honorer d'un Acceſſit *Flateur :*
Mais de ce mot Latin ſerai-je bien ornée,
Tandis qu'en bon François on me voit condamnée
A ſuivre le Char du Vainqueur ?
L'Aceſſit *à ce Char m'attache la premiere ;*
J'entraîne dans mon ſort d'illuſtres malheureux ;
Ah ! c'eſt me diſtinguer d'une triſte maniere,
Un deſtin confondu me feroit moins honteux.

Cependant, Monſieur, ſi quelque choſe capable de me conſoler de ma défaite, c'eſt d'avoir diſputé la Palme avec un Maître qui en eſt ſi digne, je vous ſupplie de lui faire mes complimens, & de l'aſſûrer que je ſuis ſa tres humble ſervante : Je me ſers de la même fin, pour vous dire que je ſerai éternellement la vôtre.

DE SALIEZ.

RE'PONSE DE M. DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ.

MADAME,

Vous m'avés réjoüi, charmé & embarrassé par le grand nombre de belles choses dont vous m'avés regalé tout à la fois.

Sans avoir votre esprit, je n'y saurois répondre,
Vous avés voulu me confondre;
Votre seul Madrigal vaut tout mon Pantheon;
Prenons en pour Juge Apollon:
Mais ce qui fait qu'on vous admire,
C'est que ce grand Dieu vous inspire;
Il n'en est pas ainsi de moi:
S'il vouloit me prêter sa Lire,
Avec des tons plus beaux je chanterois mon Roi.

Le R. P. *Mourgues* l'un des favoris de ce Dieu du Pinde est heureusement arrivé ici en bonne santé. Il m'a fait l'honneur de me venir voir, & a rempli chés moi toute l'idée que j'avois conçeuë de son rare mérite ; on peut dire de lui, qu'il sait bien parler, bien écrire, & bien vivre. Je vous envoïe l'agréable Impromptu qu'il fit en recevant le Portrait de S. M. lequel étoit dans l'apartement de l'illustre & R. P. de la Chaise.

Il sembloit que dans ce moment
Toutes les filles de Mémoire
Etoient dans cet apartement,
Pour prendre part à sa Victoire.

Ce Portrait fait de la main du plus habile Peintre du Roïaume sera sans doute exposé par ce sage victorieux dans un lieu éclatant, quand il sera de retour à Toulouse.

Afin que dans cete peinture
On admire à la fois & l'art & la nature.

Ces Maîtres modernes qui ont donné des Regles pour la Poësie Françoise trouveroient un défaut dans ce vers que vous avés fait, qui n'est que de monosillabes,

Plus grand que tous les Rois, plus

grand que tous les Dieux.

Mais pour moi qui ne suis pas si scrupuleux en fait de poësie, je trouve de grandes beautés dans ce défaut, parceque tous vos petits mots expriment mieux que les termes les plus empoulés & de plusieurs silabes les grandeurs de notre incomparable Monarque.

Votre vers monosillabique,
Bien loin de paroître un défaut
Eface le stile heroïque,
Disant du Roi tout ce qu'il faut.

Je croi, Madame, avoir exprimé par bonheur votre pensée en deux vers latins, traduits en quatre François.

Maximus hic tanti mensuram nominis implet,
Heroas, solusque Deos complectitur omnes.

Traduction.

Par ses rares vertus, & par mille travaux
Louis *remplit l'éclat du beau nom qu'on lui donne :*
Tout l'Univers admire en sa seule persone,
Toutes les qualités des Dieux & des Héros.

Je vous conſeille, Madame, de n'exercer doreſnavant votre Muſe que ſur ce grand & beau ſujet, puiſque vous y réüſſiſſés ſi bien; votre veine eſt féconde, & la matiere eſt inépuiſable; ne donnés plus déſormais de loüanges qu'à mon cœur, puiſque vous le connoiſſés maintenant. Je ſuis avec reſpect, MADAME,

Votre très humble & très obéïſſant ſerviteur.

SUR LE PARALELLE DE LOUIS LE GRAND.

SONNET.

LOUIS *au champ de Mars va plus loin qu'* Alexandre;
L'Univers retentit de ſes faits éclatans;
Ceux qui ſentent l'effort de ſes bras conquérans
Implorent ſa clemence, où ſont reduits en cendre.

Soliman! *ta valeur ceſſe de nous ſurprendre;*
Othon! *ne vante plus tes progrés étonnans;*

Louis pourroit gagner un Monde tous les ans;
Grands Princes! c'est de lui que vous devés apprendre:

Il est juste, prudent, heureux dans ses projets,
Craint de ses ennemis, aimé de ses sujets;
Il soûtient mieux que vous l'honneur du Diadême.

Peut-on imaginer un Héros plus parfait?
Il est parmy les Grands seul semblable à luy-même:
A peine l'avenir croira ce qu'il a fait.

Mademoiselle de Chancé de l'Academie des Anonimes.





LETTRE DE MADAME DE SALIEZ A MONSIEUR DE VERTRON.

Sur son Ouvrage intitulé

L'HOMME IMMORTEL

MOnsieur, mon illustre Confrere.

Que vous estes abondant pour trouver toûjours de nouveaux desseins à la loüange de nostre grand Monarque, & que vous estes ingenieux dans les nouvelles manieres que vous employez à chaque fois que vous nous representez les merveilles de sa vie! il n'est rien de mieux imaginé que le grand Ouvrage que vous allez mettre au jour, Ouvrage qui vous immortalisera, en immortalisant nôtre héros, où suivant les traces des anciens Maîtres du monde, qui

conservoient à la posterité par des Médailles les plus grands évenemens de la vie de leurs Empereurs, & qui mettoient en œuvre les plus pretieux metaux, pour les consacrer à leur memoire. Vous marquez avec des traits d'esprit qui ne seront point sujets à s'effacer, comme les inscriptions des Medailles Romaines, les prodiges sans nombre du plus beau Regne qui ait jamais esté, par des expressions courtes, nettes & nobles, qui pourront servir à autant de revers de Medailles qu'on frappera sans doute un jour à la gloire de nostre Auguste Souverain.

Que tes Medailles, cher Vertron,
Te vont acquerir de renom,
En peignant de Louis *les actions fameuses*,
Et tant de prodiges divers!
Eût-on crû que dans des Revers,
Il se pût rencontrer tant de choses heureuses?

Il y a quelque chose, Monsieur, hors du commun, & qui me paroist fort galant dans le dessein de vostre ouvrage, où sous les differentes figures des Dieux de l'Antiquité: vous avez dessein de representer autant de Caractetes differ-

rens des vertus incomparables, ou des actions inimitables de LOUIS LE GRAND. Cette idée est d'un goût merveilleux, & l'on peut dire que vous travaillez d'aprés l'antique avec cette difference, que les Grands Maistres de la sçavante Italie, & de la Grece délicate n'ont fait que quelques morceaux, au lieu que vous nous fournissez une œuvre entiere dans une grande suite, & telle que les plus fameux Artisans n'en ont jamais entrepris une pareille. Vous m'avoüerez aussi, Monsieur, que vous avez une matiere plus riche que la leur, & un sujet inépuisable.

Travaille, Vertron, *pour pour le Roy,*
Les Muses ne sont pas ingrates;
L'on ne dira jamais de toy,
Qu'en son Histoire tu le flattes.

Je vous dis sans flatterie mes sentimens, puisque vous le voulez, & je suis sans déguisément, parce que je le dois.

MONSIEVR, mon illustre Confrere.

Vôtre trés-humble & trés obéissante servante.

DE SALIEZ.

A M. DE VERTRON

SONNET

LE Temple & le Héros tous deux dignes de gloire,
Seront toûjours vivans à la Posterité ;
Qui doute que des Temps l'un ne soit respecté,
Et l'autre ne le soit des Filles de Mémoire ?

D'un Conquerant fameux tu nous touches l'histoire,
De ses rares vertus ce Temple est cimenté,
Ta plume le conduit à l'Immortalité,
Et tu suis le dessein qu'a tracé la Victoire.

Du brave d'Aubusson l'Illustre Monument
A l'honneur de Louis est un grand ornement :
Mais les autres Héros n'ont-ils pas des statues ?

Le tien merite bien, qu'on lui dresse un Autel,
C'est à quoy noblement, Vertron, *tu t'evertuës;*
En consacrant un Temple à cet HOMME IMMORTEL.

Par Madame de Saliez.

Monsieur le Vicomte d'Aubusson Duc *de la Feuillade,* a fait le premier ériger dans la Capitale du Roïaume un superbe Monument à la gloire de Notre Auguste Monarque, on voit au bas de la statuë de SA MAJESTE cete inscription.

VIRO IMMORTALI.



LETTRE DE M. DE VERTRON,

Sous le nom *du Geolier de Soi-même*,

A MADAME DE SALIEZ VIGUIERE D'ALBY.

Sur son projet de sa nouvelle secte de Filosofes en faveur des Dames.

MADAME,

Je desespere à présent d'entrer en votre Académie : Il faut vous parler sincerement. Si vous en demeurés à vos premieres Lois, rien n'est si contraire à l'esprit de votre secte que l'*Amour*, & j'aime avec passion depuis peu de jours. La Lettre que je vous écrivis dans le tems que j'étois libre, m'a atiré sans vanité des loüanges ; & come je ne fais ja-

mais rien, ſans l'expoſer à la cenſure de mes amis, ils n'ont pu garder le ſecret par l'interêt qu'ils prennent à ma gloire. *Le Peintre de ſoi-même* a été malheureuſement connu d'une Belle, qui après en avoir eſtimé la Copie a genereuſement étendu ſon eſtime juſqu'à l'Original. Si je me ſuis ſervi du terme de malheureuſement, où les autres en pareille rencontre ſe croiroient heureux, la raiſon, Madame, eſt que vous fermés la porte de votre nouvelle Académie aux Amans de l'un & de l'aure ſexe : cependant come vous diſtingués deux ſortes de beaux Eſprits, je vous prie de conſiderer en ma faveur deux ſortes d'Amans; les uns ſont inſenſés : On les entend ſoûpirer par tout; ils parlent ſouvent aux Arbres, & aux Rochers, pour ne pouvoir ſe parler à eux mêmes. Ils ſe contrarient ſans ceſſe, & ils font, come on dit comunement, des ſauts du Ciel en Terre; tantôt ils élevent le mérite de leurs Maîtreſſes juſqu'à les placer parmi les Divinités; tantôt ils les abaiſſent, & les traitent de Furies, quelques graces qu'elles aïent; un air de froideur les deſeſpere, un regard les

rassûre. Si leur Imagination facile à blesser les détourne, leur Cœur fragile les rapele incontinent, & ils sont si peu à eux, qu'ils ne jugent des choses que par hazard, par caprice, ou par passion. Une sote & aveugle complaisance est pour l'ordinaire la regle de leur conduite. On remarque qu'ils blâment ce qu'ils ont aprouvé, & qu'ils changent aussi aisément de sentimens que de visages, semblables aux Cameleons qui trompent les yeux par la diférence des couleurs; ce sont des Protées qui prennent toutes sortes de figures, pour faire autant de personages qu'il y a de passions chés-eux. Les injures suivent de prés leurs douceurs; ils s'ennuïent & ennuïent les autres par leurs discours extravagans, & par leurs manieres ridicules. Ce sont là, Madame, ces Amans que l'on doit exclure du nombre de vos Sectateurs, lesquels au contraire font profession de suivre la Raison, & de chercher sur toutes choses la tranquilité de l'esprit, & le bonheur de la vie: Mais il y a d'autres Amans, qui sont tendres & raisonables, & qui rendant justice au mérite aiment ce qui est aimable, qui ne de-

couvrent jamais leurs ſentimens qu'à leurs Maitreſſes, où à leurs amis ſages, ſincéres, & fort experimentés dans l'art d'aimer, pour en recevoir des conſeils, & les ſuivre. Si ces Amans paroiſſent quelquefois detachés à l'extérieur, c'eſt afin de n'être point inquietés dans leurs amours où par des Parens fâcheux, où par des Rivaux incomodes. Ce détachement eſt un trait de politique; & quoique leurs cœurs ſoient à leurs Maîtreſſes, leurs eſprits ſont toujours à eux; ils aiment ſans perdre l'uſage de la Raiſon, & s'ils ceſſoient d'en avoir, ils ſeroient incapables d'aimer. Qu'on ne me diſe point, que lorſqu'on eſt bien amoureux, on ne ſe poſſede plus; que les fréquentes émotions du Cœur ſont incompatibles avec le repos de l'Eſprit, l'Expérience nous fait voir, que ſi l'on a bien placé l'un, l'autre eſt ſatisfait; & come le plaiſir de l'Amour eſt d'aimer, un beau réciproque qui naît de l'Eſtime & de la Conſtance jointes à l'Inclination, vient mettre fin à nos juſtes & preſſans déſirs, ce qui fait le bonheur de la vie. En verité, Madame, il y auroit de l'injuſtice de refuſer des places dans vo-

tre Académie à des persones si raisonables : D'ailleurs, je vous suplie très-humblement de vous souvenir, que l'Amour est l'ame de notre ame, l'harmonie du Monde, cete merveilleuse simpatie, qui prend, & qui entretient les Esprits dans une parfaite intelligence; que c'est le lien des Cœurs; que ces Esclaves volontaires estiment leur chaîne plus qu'une Courone, & que l'engagement de leur libertê n'est point une servitude, mais un pur sacrifice, un homage, & même un plaisir, où une reconoissance; ils font leur gloire de la soûmission qu'ils ont pour les ordres de leurs Souveraines, & come elles savent comander, ils savent obeïr; en un mot, ils aiment, & ils sont aimés. Helas! Madame, sans Amour tout languit, les Plaisirs sont imparfaits, les Désirs sont vains, les Projets sont inutiles. Quand l'Imagination n'est plus échauffée par un objet qui l'ocupoit agréablement; lorsque l'Esprit n'est plus rempli de mile jolies pensées que lui causoient la grandeur & la beauté de son objet; lors qu'enfin le Cœur est vide, on est malheureusement depourvû de tous ces

avantages qui vienent de l'Amour, & non pas de la Fortune. On devient stérile dans ses productions, paresseux dans ses actions, ennuïeux dans ses discours, bizare dans ses maniéres, Misantrope dans ses jugemens, Chimérique en ses prétentions. De bonne foi, Madame, aprouvés-vous ces Filosofes qui professoient hautement l'insensibilité ? il faut avoüer, que si l'on n'aime rien, on est indigne de vivre, & que toutes les passions ne sont qu'un amour revetû de diferentes couleurs. La veritable éloquence est celle du cœur : on pouroit même comparer le cœur à une Académie où l'on aprend le bel art de persuader & de plaire. L'Amour en doit être le Directeur: J'oserois ajoûter que les plus grands & les plus parfaits Filosofes sont les Amans raisonables ; car à considérer le nom de Filosofe, on trouve que c'est l'Amant de la sagesse. Ne m'objectés donc point, s'il vous plaît, Madame, que *l'Amitié* a plus de charmes & plus de raport à la véritable Filosofie que *l'Amour* ; qu'elle est plus de comerce, & que l'une est une vertu, l'autre une passion. Pour vous répondre, il sufit d'examiner la

diférente conduite d'un Amant & d'un Ami. Vn Ami dit tout ce qu'il pense ; Il écrit indiféremment toutes choses : Vn Amant au contraire a peur de se cometre. Vn Ami ne feint point de montrer à son Ami tous ses défauts, l'Amant les cache à sa Maitresse pour s'en coriger. La familiarité & l'ouverture du cœur pour être trop fréquente & trop grande, détruisent l'Amitié : en Amour cete discrétion, ces égards, ces respects entretiennent l'union parmi les Cœurs. Le dirai je, Madame ? l'Amitié qu'on vante tant, n'est à proprement parler dans l'usage ordinaire du monde, qu'un reste d'amour, puisque très souvent il arive, que lors qu'on cesse d'être amoureux, où par une inclination naturelle de changer, où par un dégoût ; on devient ami par raison, & par politique, pour n'être point acusé d'inconstance, de caprice, & de peu de discernement. Mais à quoi bon, Madame, faire ici l'apologie des Amans raisonables ? Vous en connoissés trop le mérite & le prix ; ainsi loin d'apréhender que cete qualité nouvelle doive être un obstacle à ma gloire, & à mon bonheur, j'ai sujet

de croire, & d'espérer qu'elle me servira de moïen sûr pour m'atirer vôtre estime, & pour me faciliter en même tems ma réception dans votre illustre Académie, qui sera desormais l'objet des persones sages & capables. Je suis,

MADAME

Votre très humble & très obéïssant serviteur

LE GEOLIER de soi-même.

REPONSE DE MADAME DE SALIEZ A MONSIEUR DE VERTRON.

Sur la nouvelle Secte de Filosofes en faveur des Dames.

MONSIEVR,

Il ne m'a pas esté difficile de vous faire recevoir dans mon importante secte, vôtre nom a tout fait: pourquoy me

me l'aviés-vous caché? J'assemblay au nom de mon aymable Marquise plusieurs Dames d'élite de cette Province, pour convenir de nos Reglemens, & faire le choix des hommes qui se présentoient, pour suivre nos singulieres, mais commodes Maximes. Vous avés esté receu, Monsieur, d'une commune voix, & sans contestation: Mais comme nous faisons la guerre aux préventions, vostre reputation n'a pas empêché qu'on n'ayt examiné vos Ouvrages sérieux & galans, en vers & en prose, & qu'il ne m'ayt fallu faire par ordre de l'Assemblée une enqueste sur vostre conduite, & sur la fidélité de vostre Portrait. C'est par cette enqueste que j'ay appris, Monsieur, que vous écrivés également bien en diverses Langues; que vous avés l'honneur & l'avantage de travailler en Latin pour l'utilité des Etrangers, & pour la Posterité, à l'histoire admirable de *nostre Incomparable Monarque*; & que vous estes generalement non seulement estimé, mais aimé. Ce dernier bonheur nous a fait croire, qu'il faut qu'avec les qualités qui font admirer, vous

ayés de la douceur, de la docilité, de la complaisance, de l'agrément : nous joignons à cela le soin que vous prenés de nous deffendre par vos Discours Académiques prononcés, où envoyés en diverses Académies dans & hors le Royaume contre ceux qui nous persécutent. Tant de raisons ensemble vous ont acquis justement, Monsieur la Medaille Fabriqué sur vos bons avis. La Fleur qu'on nomme *Immortelle*, & qui sert de Corps à la belle Devise que vous avés faite pour l'Illustre Mademoiselle de *Scudery*, fait aussi le Corps de celle de nostre nouvelle Secte avec ce Mot que vous avés mis pour ame, *à l'épreuve des Tems*. l'Espoir de cette Immortalité si recherchée, toucheroit moins, si nous la devions à tout autre qu'à vous. Je vous prie, Monsieur de croire, que je n'ay rien oublié pour l'enqueste, dont j'ay esté chargée, & pour inspirer à toute l'Assemblée l'estime & la reconnoissance, que ce que j'ay appris me fait sentir. Je suis Monsieur avec la derniere sincérité, vostre tres-humble servante & tres affectionnée Sœur en Apollon Ricovrato. DE SALIEZ.

AU PROTECTEUR DU BEAU SEXE.

MADRIGAL.

Je sçay, Vertron, *que vous estes*
Poëte,
Historiographe, *Orateur*.
Galant, *poly*, *sçavant*, *honnête*,
Et que ces qualités vous ont comblé
d'honneur,
Sans que leur éclat vous entête:
Mais ce qui touche plus mon cœur,
Malgré vostre interest, *sans que rien*
vous arrête,
De mon Sexe opprimé vous estes Pro-
tecteur.

Madame *de Saliez* de l'Académie des *Ricovrati* de Padouë, *&* *de la* Secte des *Immortels*.





RE'PONSE DE M. DE VERTRON, A L'ILLUSTRE MADAME DE SALIEZ

L'un des principaux Ornemens du beau Sexe.

MADRIGAL

SAns être grand Poëte, encor moins Orateur,
Je me suis déclaré toujours le Protecteur:
Du beau Sexe que l'on opprime,
Saliez, *si j'avois l'esprit, comme le cœur*;
On connoîtroit combien je l'aime, & je l'estime!

A M. DE VERTRON

BOUQUET

De la froide saison les prémieres rigueurs
Déja de mon Jardin ont banni la verdure,
Et la languissante Nature

Resserant ses Trésors me refuse des fleurs,
En vain pour en cueillir j'ay recours au Parnasse,
Qui pour toy n'eust jamais d'hyvers,
Si tu ne m'inspire des Vers;
Hypocrene pour moy ne sera que de glace,
Et ma Lyre n'ayant que des sons peu touchans,
Je me verray contrainte, en honorant ta feste
Par un Bouquet qui soit honneste,
D'implorer le secours des plus riches Marchands:
Mais je sens déja que sans peine
Je puis me promener dans le Sacré Vallon,
Et faire couler de ma veine
Le eaux de la docte Fontaine,
Ayant Charles *pour* Apollon,
Charles *le Favori de la Troupe sçavante,*
Charles, *dont la voix éclatante*
Chanteroit dignement le plus grand des Héros,
Si le Ciel *luy donnoit un peu plus de repos:*
Charles *que pour son fils l'*Académie *avouë,*

Et dans Arles, *&* *dans* Padouë,
Et qui pourroit par ses écrits
Ocuper une place en celle de Paris.
Pour composer une Guirlande
Digne de couronner son front,
Icy chaque fleur me demande
D'avoir le prémier rang, & prendra pour affront
Le refus que je feray d'elle;
Pour éviter une querelle,
J'ay consulté le Dieu des Vers,
Qui m'a dit en termes fort clairs,
Qui fait l'homme Immortel, mérite l'Immortelle.

Dignum laude Virum
Musa vetat Mori

Horat. l. 4. od. 9.

Madame de Saliez.





REMERCIMENT DE M. DE VERTRON

A l'Admirable Académicienne. Et la Philosophe nouvelle.

MADRIGAL.

Pour répondre à vos vers flateurs,
Qui me comblent de mile honeurs;
En m'offrant la fleur Immortelle,
Et m'admettant dans la Secte nouvelle,
*Il faudroit qu'*Apollon *m'inspirât, comme vous,*
*Ou qu'*Amour *me dictât ce qu'il sent de plus doux.*

AU ROY.

Sur ce qu'on ne peut luy donner de Nom qui réponde à sa Grandeur.

POEME.

GRAND ROY, *Maistre du sort des Souverains du Monde,*
Sur qui seul le repos de l'Univers se fonde,

Et de qui la Vertu pénètrant jusqu'aux Cieux
Les force à soûtenir vostre bras glorieux,
Sous quel surnom fameux nostre Muse fidelle
Pourra-t-elle chanter vostre gloire immortelle,
*Puis qu'*Apollon *confus n'ose mesme nommer*
Un héros, que le Ciel *à peine à sçû former?*
Les beaux Titres de Grand, *de* Sage, Pacifique
D'Invincible, Hardy, Libéral, Magnifique,
De Conquérant, de Fort, *& de* Victorieux,
De Clément, *& de* Bon, *de* Juste *& de* Pieux,
Partagez à cent Rois honorent leur mémoire,
Et ne suffisent pas à vôtre seule gloire.
Les noms de ces Héros qu'on met au rang des Dieux,
Trop indignes de vous n'y conviennent pas mieux;

Leur éclat, il est vray, rend leur mé-
moire illustre,
Mais toûjours quelque vice en a terny
le lustre.
Il semble que le Ciel s'éprouvoit sur eux
tous
A faire un vray Héros qu'il n'acheva
qu'en vous.
Jupiter *se rendit redoutable à la guerre,*
Son bras sembloit lancer tous les feux du
Tonnerre,
Ce qui persuada les aveugles Humains
Que ce faux Dieu portoit les foudres dans
ses mains,
Mais il noircit l'éclat d'une si belle
vie,
Mettant Saturne *aux fers par son in-*
juste envie.
Hercule *terrassant tant de Monstres di-*
vers
En a bien moins que vous garanty l'V-
nivers.
Le Ciel vous préparoit une plus noble
guerre,
Il sembloit que l'Enfer se joignit à la
Terre,
Pour vous faire en nos jours surmonter
à la fois

L'Impieté, l'Erreur, les Peuples, & les Rois.
Quels Hydres renaissans, quels Dragons redoutables,
Quels Taureaux, quels Lions ne furent plus domptables,
Que tous les Sectateurs de Luther, *de* Calvin,
Qui vouloient ébranler jusqu'au Trône divin!
Les Autels renversez, l'Eglise partagée,
Les Peuples soûlevez, la France ravagée,
Et les Rois massacrez, furent les attentats
De ces fiers Ennemis du Ciel & des Etats.
Nous soupirions encore de cette Tirannie,
Sans espoir de la voir entierement finie,
Quand le Seigneur touché de nos trop longs malheurs,
Vous choisit pour tarir la source de nos pleurs.
Grand Roy, digne du Ciel qui vous soûmet la Terre,
Vous terminez enfin cete sanglante guerre;

Vous desarmez l'Enfer ; ses malheureux suppôts
Ne pourront desormais troubler nostre repos.
Achevez ce grand coup impossible à tout autre,
C'est l'interest du Ciel, ce n'est pas moins le vostre,
L'Infidelle à son Dieu l'est toûjours à son Roy,
Il ne faut à l'Etat qu'un Prince, & qu'une foy.
Les malheurs où l'on voit l'Angleterre plongée,
Sont les tristes effets d'une Foy partagée,
Si l'Erreur y combat contre la Verité,
Elle y sert de prétexte à l'infidelité,
Suivez donc, ô grand Roy, vos belles destinées ;
Chassez de l'Univers les Erreurs obstinées,
Et faites voir à tous, par vos faits inoüis,
*Qu'*Hercule *mesme auroit tremblé devant* LOUIS :
Enfin de ce Héros la gloire fut bornée,
La vostre est tous les jours de nouveau couronnée ;

Alexandre *ſuivit ſes glorieux* **Exploits**,
Il fut grand Conquérant, mais où voit-on ſes loix?
Si ſa rare valeur qui luy ſoumit la Terre,
Le flata d'eſtre fils du Maiſtre du Tonnerre,
Elle le fit rougir du Sang de ſes amis,
Souvent à ſon couroux ce Vainqueur fut ſoumis:
Mais, grand Roy, vous joignez à la valeur ſuprême
Le Titre glorieux de Vainqueur de vous meſme,
Et la Clémence, rare à ceux de voſtre rang,
Des Peuples & des Cœurs vous fait le Conquérant:
Loin de verſer le Sang de vos ſujets fidelles,
Vous pardonnez à ceux qui vous furent rebelles,
Et toûjours Genereux, *comme toûjours* Vainqueur;
En épargnant le Sang vous triomphez du Cœur,
Et devenez ainſi le Maiſtre de la Terre

Par les beaux droits du Sang, d'amour & de la guerre.
La Grece n'a donc point de nom si glorieux,
Dont le vostre ne soit toûjours victorieux.
Voyons, si les Romains si vantez dans l'histoire,
Pourront en trouver un digne de vostre gloire,
Ils offrent fierement un César *à nos yeux,*
Un Pompée, *un* Auguste *élevé jusqu'aux Cieux;*
Mais on vit le premier, pour regner seul au monde,
Du plus beau Sang Romain rougir la Terre, & l'Onde,
Perdre ses Alliez, ses Amis & l'Etat;
S'en rendre le Tiran par un lâche attentat:
La liberté de Rome en ses mains confiée,
A son ambition se vit sacrifiée,
L'Aigle combatit l'Aigle; & les Drapeaux Romains
Contre eux-mesmes levez virent leurs Chefs aux mains;

Qu'on ne vante donc plus son injuste victoire,
Qui ne peut le placer au Temple de la Gloire,
Vous seul pouvez remplir un si superbe rang,
Vous regnez par les droits de vostre illustre Sang:
Vous poussez, il est vray, vos fameuses conquestes,
Par tout où le Soleil peut briller sur nos testes,
Mais toûjours la Justice accompagne vos pas,
Vous rentrez dans des biens que vous n'usurpez pas;
Abaissez le Croissant, & les Aigles Romaines,
Soumettez des Lions les superbes Domaines,
La Justice soutient ces glorieux Exploits,
Puis que le droit du Sang soumet tout à vos Loix:
Toûjours Heureux, *&* Grand, *toûjours* Vainqueur *&* Juste,
Vous effacez les Noms de Pompée, *&* d'Auguste;

Le premier juste & grand eut un sort rigoureux,
Et l'autre fut injuste & cruel, quoyque heureux:
Que de sang répandu pour fonder sa Puissance,
Qui ne pût s'affermir que par la violence!
Il est vray, que lassé de tant de crüautez,
Le trop heureux Cinna *ressentit ses bontez:*
Mais s'il fit quelquefois ce que toûjours vous faites;
On ne le vit jamais, Grand Roy, ce que vous estes;
Estre un Héros Chrestien, Brave sans cruauté,
Triomphant sans orgueüil, Grand sans impieté,
C'est estre revestu d'une immortelle gloire,
*Dont on ne peut d'*Auguste *honorer la mémoire;*
C'est en vain qu'il se mit audessus des Mortels,
Et qu'il reçeut l'Encens, qui n'est deu qu'aux Autels,

Puiſque le juſte Ciel pour punir ſon audace,
Finit en meſme temps & ſa vie & ſa race,
Refuſant à ſon nom cete Immortalité
Qu'il accorde aux humains par leur Poſterité:
Mais par la voſtre il veut couronner voſtre gloire,
Par elle il fournira cent héros à l'hiſtoire,
Et par elle on verra dans tous les temps divers,
Les Illuſtres Bourbons *regner ſur l'Univers.*
A l'ombre des Lauriers dont vous couvrez leurs teſtes,
Ils joüiront en paix de toutes vos Conqueſtes,
Et *l'un & l'autre Pôle eſtant par vous ſoûmis,*
Ils regneront ſans crainte eſtant ſans ennemis.

PRIERE POUR LE ROY.

D*Ieu qui fis de* LOUIS *ta plus fidelle Image,*
En le rendant le Maiſtre & l'A-

mour des Humains ;
Conserve le Chef-d'œuuvre accomply de tes mains,
Elles n'ont rien formé de si grand, de si sage :
Son bras victorieux abat tes Ennemis,
Sa Puissance à tes Lois rend l'Univers soûmis,
A son Char pour jamais attache la Victoire ;
Retranche en sa faveur les plus beaux de mes jours,
En augmentant les siens consacrez à sa gloire,
Et s'il se peut, Seigneur, fais le vivre toujours.

Madame de Chevry Religieuse de S. Pierre de Lyon.

L'Auteur du Sonnet suivant est Pere de cette Illustre Dame, Conseiller du Roi, & Président en sa Chambre des Comptes à Paris.



SUR LE PARALELLE DE LOUIS LE GRAND.

SONNET.

PRince, dont les hauts faits meritent tant de gloire,
Et de qui la fierté fait trembler tant de cœurs,
Souffrés, qu'un Favori des neuf savantes Sœurs
A l'Immortalité consacre votre histoire.

Si la Posterité la peut lire & la croire,
Elle negligera les anciens Auteurs;
Et les noms si fameux des plus grands Empereurs
Seront tous effacés au Temple de Memoire.

De ce lieu vous serés le superbe Ornement;
Souvent comme un Héros quelque fois galament
Et toujours condanant l'Injustice & le Crime;

Enfin l'on y verra tant d'autres qualités,
Qu'on aura pour vous seul le respect & l'estime,
Que les Romains avoient pour cent Divinités

Monsieur le President de Chevri.

TRADUCTION DU PSEAUME

Exaudiat te Dominus.

Q*Ue le Seigneur, Grand Roy, prenne votre défence*
Aux Jours de Tribulation;
Que du Dieu de Jacob le nom & la puissance
Vous servent de protection.

Que du séjour des Saints dans cette juste guerre
Il vous envoye un prompt secours;
Que de Sion ce Dieu du Ciel & de la Terre
Veüille vous assister toujours.

Qu'ayant jetté les yeux sur vos

grands Sacrifices,
Il n'en mette aucun en oubly;
Et que le feu divin de ses regards propices
Rende l'holocauste accomply.

Qu'en vos justes desirs ce vrai Dieu s'interesse,
Qu'il remplisse tous vos souhaits;
Et que tous vos desseins s'accomplissent sans cesse
Dans le sein d'une heureuse paix.

Vous voyant conservé par ce Dieu redoutable
Au milieu de tant de hasards,
Transportés de plaisir, à son Nom adorable
Nous élevons nos Etendarts.

Qu'il exauce vos vœux, Modelle des Monarques,
De sa Loi digne Protecteur;
Le Seigneur, on le voit par de sensibles marques,
Garde son Sacré Défenseur.

Du haut de l'Empirée, & de son Sanctuaire

En tout tems il l'exaucera ;
Sa force est invincible , & ce Dieu débonnaire
De sa droite le soûtiendra.

Lorsque d'un fol espoir des Troupes animées
Se liguent avec tant de bruit ,
Nous n'esperons qu'au Nom du seul Dieu des Armées ,
Que nous invoquons jour & nuit.

Aussi les voyons-nous abattus , miserables
Ces téméraires Ennemis :
Tandis que relevés par ses mains favorables
Nous demeurons plus affermis.

Ciel , conservés le Roy , qui prodigue sa vie ,
Exaucés nos vœux aujourd'huy :
Faites voir que malgré les efforts de l'Envie ,
Il n'est rien de si grand que luy.

Madame de Saliez.

PRIERE POUR LE ROY.

Je redouble, Grand Dieu, l'ardeur de ma priere,
En t'offrant mes vœux pour mon Roy;
De ses précieux jours prolonge la carriere,
Pour le bien de l'Estat, pour l'honneur de ta Loy.
Que l'avenir surpris lisant ses destinées
D'un même étonnement compte aussy ses années.
Ciel! mets ainsi le comble à sa prosperité:
Heureux Pere, heureux Roy, Maître de la Victoire,
Il ne manque plus rien à sa felicité,
Que de gouter longtems son bonheur & sa gloire.
Conserve ce Grand Roy, pour nous, pour nos Neveux,
Accorde la Paix *à ses vœux;*
Fais luy voir ces Césars, *en qui déja tout brille*
Orner d'autre Césars *son auguste Famille,*
Et que jamais Mortel n'ayt des jours si nombreux.

Benedictus Dominus quoniam mirificavit misericordiam suam mihi in Civitate munitâ.

Psalm. 30.

Madame de Saliez.

PRIERE POUR LE ROY.

S*Eigneur, en te priant pour mon* Roi *magnanime,*
Que puis-je demander à ton pouvoir sublime,
Des biens? *ses fertiles Estats*
Sont un Trésor inépuisable:
Des Grandeurs? *plus puissant que tous les Potentats,*
Au Monde entier il paroît redoutable:
De la gloire? *en est-il de si pure à tes yeux?*
De la santé? *ce bien si précieux,*
Assûre à ce Grand Roy de longues destinées;
La Nature attentive employa vingt années,
A préparer un Corps qui paroît Immortel;
Tu dois à ses Vertus ton Royaume éternel:

Que demander? la Paix; *Je ne puis m'y resoudre,*
La Guerre *reduiroit ses Ennemis en poudre,*
La Guerre *sous ses loix rangeroit l'Univers,*
La Guerre *a pour luy seul des bonheurs sans revers :*
Mais puis qu'il veut la Paix, *Seigneur, je la désire;*
Qu'il est beau de le voir à tes ordres soûmis,
En préférant la Paix *au bien de son Empire,*
Te prier pour ses Ennemis!

Misit sagittas suas, & dissipavit vos, fulgura multiplicavit, & conturbavit eos.

Psalm. 15.

Madame de Saliez.

JUGEMENT DE M. VERTRON

Saliez, *les vœux que tu fais*
Sont si justes, sont si sinceres,
Que Dieu fléchi par tes prieres
Acomplira tous tes souhaits.

PRIERE

PRIERE POUR LE ROY.

SONNET

IL ne faut point de prix pour exciter mon cœur,
A prier pour un Roi si Grand, si Magnanime,
Je m'en suis toûjours fait un devoir légitime,
Et jusques au Tombeau j'aurai la même ardeur;
Mais s'il faut aujourd'hui redoubler ma ferveur,
Pour adresser au Ciel une Oraison sublime,
Au nom de votre Chriſt, *notre sainte Victime,*
Grand Dieu, sauvés le Roi, soiés son Protecteur;
Benissés ses desseins, ses Armes, & sa Race;
Que ses dignes Enfans remplis de votre Grace,
Imitent en leur tems sa valeur, ses bontés;
Que l'Aigle & les Lions ligués dans cette guerre

Reconnoissent le bras qui les a surmontés,
Qu'il leur donne des Lois, & la paix
à la Terre.

Credidi propter quod locutus sum.

Psalm. 115.

Mademoiselle de Vandeuvre.

JUGEMENT DE MONSIEUR
DE VERTRON
SUR LE SONNET DE
MADEMOISELLE
DE VANDEUVRE.

AU ROI.

GRAND ROI, *si le Ciel s'inte-*
teresse
De tes prosperités à prolonger le cours,
Pourquoi s'en étonner? ton mérite l'en
presse,
Sans conter que Vandeuvre *au plus beau*
de ses jours

Forme des vœux ardens ſans ceſſe,
Pour te voir triompher toujours

PRIERE POUR LE ROY.

Ciel conduiſés les redoutables coups
Du plus Grand Prince de la Terre;
Pour ſoutenir vos droits il entreprend la Guerre;
En combattant pour luy, vous combattrés pour vous.

Omnes gentes circuierunt me, & in nomine Domini, quia ultus ſum in eos.

Pſalm. 117.

Mademoiſelle de Chance.

PRIERE POUR LE ROI.

Seigneur, qui de LOUIS *vois le zéle & la foi,*
De tes plus doux préſens partage ce Grand Roi;
Sur ſon front glorieux fais que la ſanté brille;
Remplis de tes faveurs ſon Auguſte famille;
Rends ce Vaillant héros Vainqueur de

toutes parts ;
Permets que ses Armes heureuses,
Qui briserent cent fois Bataillons & Remparts,
Se rendent encor plus fameuses.
Tu lis du haut des Cieux dans le Cœur des Humains ;
D'un pieux Conquérant béni tous les desseins ;
Fais par sa main toute puissante,
Aprés des Triomphes nouveaux,
Qu'à l'Univers surpris de tant d'Exploits si beaux,
Il redonne une paix charmante.
Ne trouve pas trop de témérité
Dans toutes ces vastes demandes,
Puisque par ta sainte bonté
Les vertus de LOUIS *sont mille fois plus grandes :*
Pour couronner tes dons, ta Grace doit, Seigneur,
Le mettre au comble du bonheur.

Fiat pax in virtute tuâ, & abundantia in turribus tuis.

Psalm, 121. v. 7.

Mademoiselle L'HERITIER.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON.

En priant pour la Paix, pour le plus
Grand des Rois,
Et pour la Famille Roïale,
Tu fais voir ton esprit & ton zéle à
la fois,
Et l'on te trouve sans égale.

PRIERE POUR LE ROY.

DIeu Tout-puissant, qui lances le
Tonnerre,
Conserve des Mortels le plus Grand à
nos yeux,
Que son Auguste Fils, le suivant en tous
lieux
Fasse adorer ton Nom aux deux bouts de
la Terre.
Arme la main du plus Juste des Rois
De ta Foudre Victorieuse;
Ne souffre pas qu'une Ligue orgüeilleuse
Renverse tes Autels & détruise tes Loix;
LOUIS combat pour les deffendre,
Et pour nous redonner la Paix.
Réduis ses Ennemis en cendre;

Que la Victoire *encor seconde nos sou-
haits :*
Mais pour la rendre plus parfaite,
Que l'Astre qui fait les beaux jours,
En éclairant leur entiere deffaite,
S'arreste au milieu de son cours.

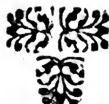
Protector salvationum Christi sui est.
Psal. 27. ℣. 11.

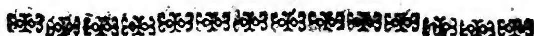
Mademoiselle de Louvencourt.

JUGEMENT

DE M. DE VERTRON.

L'*Esprit de* Louvencourt *est rempli
de Justesse*
*Dans tout ce qu'elle écrit de notre Au-
guste Roi ;*
C'est un des Honeurs du Permesse,
Apollon *seul en Vers peut lui faire la
Loi.*





LETTRE DE M. LE PRESIDENT DE CHEVRI,

Conſeiller du Roy en tous ſes Conſeils, Doyen & Preſident en ſa Chambre des Comptes de Paris.

A M. GUYONNET DE VERTRON HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTE'.

MONSIEUR,

J'ay eſté tres-aiſe d'aprendre que voſtre préſent ait eſté bien reçu, prenant part, comme un Parin le doit faire, au bien & à l'honeur de ſon Filleul; mais je voudrois bien que vous euſſiés

fait Imprimer la Réponse que *le Roy* vous fit, parce qu'elle vaut mieux que tout ce qu'on peut dire de luy, dont j'admire les termes :

Je vous louërois bien davantage,
Si vous ne me loüiés pas tant.
Sa réponce est sçavante & sage
Et jamais Roy n'en dit autant.

Parce qu'il n'y en eut jamais qui se soit pu dire en verité un si honeste home. Pour le reste tous les Ouvrages en seront remplis, & je me réjouïs d'avoir eû l'avantage de juger de sa Grandeur devant que personne y eust pensé, come le Sonnet que je vous ay donné en doit estre sans contredit un assuré temoignage. Enfin le Parin a dit heureusement ce qui devoit ariver ; & le Filleul dit tres-bien qu'il avoit raison de le dire. Je vous ay envoyé ces jours passés le Poëme de Madame de Chevry la Réligieuse, qui a traité le même sujet que vous. Je suis,

MONSIEUR,

Votre tres-humble
& tres-obeissant
Serviteur CHEVRI.

JUGEMENT

DE M. DE VERTRON

A MADAME DE CHEVRI

RE'LIGIEUSE.

Pour avoir du renom dans le Siècle où nous sommes,
Il faut avoir, Chevri, *come toi l'esprit fin,*
S'élever audessus du Langage des Homes,
Et parler seulement le Langage Divin.

RE'PONSE

DE M. DE VERTRON,

A M. LE PRE'SIDENT

DE CHEVRI.

MONSIEUR,

Je vous regarde come mon Proféte de bonheur, puisque ce que vous m'aviés prédit est enfin arrivé : & je re-

garde Madame votre Fille, come une Sibille Gallicane; car dans son admirable Poëme, que vous m'avés fait la grace de m'envoïer, elle prouve noblement & délicatement la Grandeur présente, & la suite des prosperités de *Notre Incomparable Monarque.* J'avoüe, Monsieur, qu'elle a mieux traité que moi le noble & hardi sujet que j'avois entrepris, & que sa Poësie l'emporte infiniment sur ma Prose. Lors que l'Illustre Pere *Mourgues*, dont vous avés vû le Sonnet victorieux sur le Parallèlle de LOÜIS LE GRAND avec tous les Princes qui ont eû ce glorieux Surnom, verra le vôtre, je m'assûre qu'il ressentira une joïe sécrete de n'avoir pas eû à combatre contre un Athléte aussi fort que vous, dans le Champ de Victoire que j'avois oüvert à tous les beaux Esprits de l'un & de l'autre Sexe. Je croi par la même raison, Monsieur, que vous aurés une pareille joïe, en lisant la maniere agréable dont il a tourné la belle Réponse que le *Roi* me fit, & que vous avés sû réduire en deux Vers: Je vous rends mile graces de tous ceux dont vous m'avés regalé, &

vous ſuplie d'envoïer à Madame votre Fille, cete digne & ſavante Réligieuſe, le Quatrain que j'ai fait pour elle, s'il eſt de votre goût. Je rechercherai toujours avec empreſſement l'honeur de votre aprobation, & ſerai toute ma vie avec reſpect,

MONSIEUR,

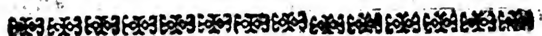
Votre très-humble & très obéïſſant ſerviteur

LETTRE DE M. DE VERTRON A MADAME GUYONNET RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE S. BENOIST.

POur ne point faire de Vers, on ne laiſſe pas de les aimer, quand ils ſont auſſi beaux que ceux que je vous envoïai ces jours paſſés, Ma très-chere Sœur, *à la Gloire du Roi*, faits par des Illuſtres de votre Sexe; mais comme par des raiſons convenables à votre Etat, & à votre pieté, vous aimés

mieux la Poësie Sacrée, que la Profane, après vous avoir envoïé la belle Parafrase des Pseaumes faite en Vers par l'admirable Mademoiselle *Cheron*, j'ai crû vous obliger que de vous faire part de toutes les belles Prieres que nos Muses Françoises ont composées pour le nouveau Prix que je leur ai proposé; en atendant que je vous aprenne les Noms de la Victorieuse & des Juges que j'ai choisis, je vous envoïe une Priere de ma façon, je l'ai faite en Prose, parce que vous la préferés à la Poësie; cependant sans vous déplaire, Ma très-chere Sœur, je donnerai toûjours la préférence à celle-ci, & je puis vous dire hardîment, que les Prieres à Dieu faites en Vers par d'excellens Auteurs sont plus estimées que les plus belles en Prose, & qu'elles ont la vertu, (flatant l'oreille) d'élever l'esprit & de toucher le cœur par leur douce harmonie, par leurs termes choisis, & par leurs expressions toutes divines. Jugés-en par la Traduction des Himnes nouvelles de l'Illustre M. de *Santeuil* qu'on chante aujourd'hui dans l'Eglise, & à laquelle j'ai travaillé avec

feu notre cher ami Monsieur l'Abé *Saurin*. Vous le pouvés voir aussi par la Parafrase admirable dont je viens de vous parler. Je ne vous citerai point ici tant d'Ouvrages parfaits, de la composition de ces Grands Hommes, qui ont fait, & qui font encore tant de bruit dans le Monde : & si après que vous aurés lû le Dialogue, que je fais Imprimer de *la Prose* & de *la Poësie*, vous n'étes pas de mon sentiment pour ces sortes d'Ouvrages, c'est à dire, pour tout ce qui peut être reputé *Prieres*, sous le nom desquelles je comprens les Hymnes, les Pseaumes & les Cantiques, j'abandonnerai de tout mon cœur la Poësie, pour vous plaire, quelque amour que j'aïe toûjours eu pour le Langage Divin. Cependant, Ma très-chere Sœur, unissons ardemment nos Vœux pour la conservation de notre *Auguste Monarque*, & dans vos Prieres souvenés-vous, s'il vous plaît, d'un Frere qui vous aime tendrement.



LETTRE DE M. DE VERTRON A MADAME DE SALIEZ,

MADAME,

J'ai songé que j'étois fort en reste auprès de vous; & relisant ces jours passés les charmantes Lettres que vous m'aviés fait l'honeur de m'écrire, je me suis aperçu, que je devois à votre derniere une Réponse dans les formes, sur le sujet de mon Ouvrage de *l'Homme Immortel.* mais (comme dit un ancien Proverbe) *il vaut mieux tard que jamais.* je vous demande donc humblement pardon d'avoir tant diferé à m'aquiter de mon devoir; & je vous dirai, Madame, que je suis enchanté de votre nouvelle Lettre, & que par les loüanges que vous m'y

donnés je n'ai pû me défendre d'avoir un peu d'amour propre ; si c'est un peché (parmi les Auteurs) vous en êtes la cause ; mais pour païer en quelque maniere votre Prose & vos Vers, je vous envoïe un Portrait ébauché de notre *Grand Monarque*, que vous peignés toûjours admirablement. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-obeïssant serviteur
DE VERTRON.

PORTRAIT DU ROY,

SONNET.

Par ses rares Vertus répondre à sa Naissance ;
Faire observer les Loix, & fleurir les beaux Arts ;
Aû milieu des hivers afronter les hazars ;
Savoir à la Valeur alier la Clémence.

Servir d'Azile aux Rois ; éloigner de la France
L'Hidre qui l'infectoit jadis de toutes parts ;

De Genes & d'Alger abatre les remparts ;
Mettre aux fers le Lion, l'Aigle hors de défense.

Parmi tous les Héros tenir le premier rang ;
Egaler par l'Esprit la splendeur de son Sang ;
Par d'immenses Travaux surpasser la Nature ;

Eteindre le Poison ; abolir le Duël,
Détruire la Chicane, & condamner l'Usure ;
*N'est ce pas mériter le Nom d'*HOMME IMMORTEL ?

Par Monsieur de VERTRON.

A M. DE VERTRON.

SONNET.

C'*Est en vain, Cher* Vertron, *que ta Muse naissante*
Doute de son pouvoir & demande un Flambeau ;

Nous l'avons déja vû couronner son Berceau,
Et de ses coups d'essai surpasser notre attente.

De tant d'Illustres Morts que le Parnasse vante,
Tu vas par ton renom obscurcir le Tombeau;
Et tous les Envieux d'un Triomphe si beau
Ne pourront t'oposer qu'une Muse rempante.

Enfin, par ton Sçavoir mille nobles rivaux
Nourris sur l'Hélicon, usés de leurs Travaux,
Se verront exilés du Temple de Mémoire:

Mais pour me consoler dans un pareil destin,
Je songe en te voïant voler droit à la Gloire,
Que c'est moi qui jadis t'en montrai le Chemin.

La Muse Insulaire.

BOUQUET
POUR
MADAME LA PRESIDENTE
DE
BRETONVILLIERS,
POUR LE JOUR
DE SA FESTE.

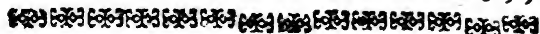
Sans cesse j'exerce ma Lire
A chanter les nobles Travaux
D'un Roi Vainqueur de ses Rivaux,
Et que tout l'Univers admire;

Je ne saurois pourtant sufire
A tant de Trionfes nouveaux
Qui sur la Terre & sur les Eaux
Lui donnent un suprême Empire.

Je croi vous devoir aujourd'hui,
Claudine, *des Vœux come à lui,*
Et des Loüanges Immortelles:

Mais je n'ai point assés de voix;
Puisque vous étes chés les Belles,
Ce qu'est LOUIS *parmi les Rois.*

Par Claude de VERTRON.



SUJET DONNÉ PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE POUR LE PRIX DE POESIE.

Que le Roy par la Paix de Savoye a rendu la Tranquilité à l'Italie, & à donné a toute l'Europe l'espérance de la Paix Générale.

PIECE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE POESIE PAR LE JUGEMENT DE L'ACADEMIE FRANCOISE

Quelles noires Vapeurs s'élèvent des Enfers?

Quel Demon trop sçavant à troubler l'Univers,
Contre un Monarque seul forme une affreuse Ligue,
Et se repaist du Sang que l'Europe prodigue?
Ces Peuples dans une Isle enfermez par Thetis,
Dont ils veulent tenir les flots assujettis,
Ceux que la Mer menace au milieu de leurs Villes,
Qui sans cesse sortans de leurs Marais stériles,
Cherchent avidement les différents Thrésors
Que la riche Nature a mis sur d'autres bords;
Ceux dont l'Empire encor par l'Aigle audacieuse
Conserve des Césars l'Image glorieuse;
Ceux qui des bords du Tage où se bornoient leurs droits,
De l'Aurore au Couchant font recevoir leurs Loix;
Le Prince qui du Pô voit les ondes naissantes
Et regit de ses Forts les Alpes menaçantes;

Tous opposés entr'eux d'interests & de mœurs,
Ont esté rëunis par les mesmes fureurs.
Ton clat les blessoit, Victorieuse France,
Leur formidable Ligue avoüa ta Puissance;
Mais n'en fais point la vaine, ils attaquoient ton Roy,
Et sans luy tous ces Rois estoient plus forts que toy;
Qu'ont servi leurs apprests destinés à ta perte?
Ces énormes Vaisseaux dont la Mer fut couverte,
Ces nombreux Escadrons qui fondoient leur espoir,
En les affoiblissant t'ont montré ton pouvoir.
L'Anglois pour soustenir ses superbes promesses,
Voit en d'autres Climats s'écouler ses richesses,
Le Sang de son Etat qui sortant de son sein,
S'échape sans retour & se répand en vain.
Le Batave privé de sa seule ressource,
Voit ses riches Vaisseaux arrestez dans leur course,

Et ses heureux Vainqueurs joüir en seureté
De l'Or par ses perils vainement acheté.
Bellone *à nos Soldats laissa toûjours en proye*
Les fertiles Moissons de Flandres & de Savoye :
L'Hibere perd ses Forts, le Piedmont ravagé,
Mille fois sous nos Loix fut prest d'estre rangé ;
Et cette Germanie en ses projets si fiere
Borne tous ses efforts à sauver sa Frontiere.
L'Europe sort enfin de sa fatale erreur,
Et lasse elle succombe à sa propre fureur :
LOUIS *est encor prest d'accourir à son aide,*
Des Maux qu'elle se fait luy seul est le remede,
Luy seul est le salut de ceux qu'il a défaits,
La Victoire *le suit, mais il cherche la* Paix.
Descends, Fille du Ciel, Délices de la Terre,
Aux accens de ta Voix fais taire le Tonnerre,

Vien, LOUIS *s'est lassé de ses propres*
Exploits;
Tout l'Univers t'appelle, & *mesme les*
François;
Le plus Grand des Humains te préfére
à Bellone.
En vain toujours constante elle agrandit
son Trône,
Il veut se délivrer de la necessité
De vaincre l'Univers contre luy revolté,
Vn Prince à qui ses Monts donnoient
mille Cohortes,
Du Temple de Janus *vient de fermer les*
Portes.
La Savoye *autrefois en Armes contre*
Nous,
Heureusement vaincuë, *à fait son sort*
plus doux:
Grace à son infortune, éclairée & soûmise,
Son retour vers LOUIS *est la seule*
entreprise,
Une Auguste Princesse, une jeune Beauté,
De son Climat natal fait la Félicité;
Lorsque tout est en feu, l'on voit Adelaïde,
Les Graces *font sa suite*, & *la* Raison
la guide;
Si-tost qu'elle paroist, le Demon des Com-
bats

Fuït, respectant les lieux où brillent ses Appas.
Princesse, que ta main est un Don Salutaire !
Il calme, il affermit l'Empire de ton Pere.
La plus haute Valeur de ce Fameux Héros
N'auroit pû, comme toy, luy rendre le repos.
Quels Honneurs te sont dûs ! la Paix est ton Ouvrage,
D'une éternelle Paix tes Charmes sont le gage :
La France *& la* Savoye *ont presté leurs Serments*
Sur les Autels du Dieu qu'adorent les Amans.
Aux Peuples malheureux qui gemissent encore ;
Tu parois d'un beau Jour une brillante Aurore ;
Et la Terre attentive apperçoit dans tes mains,
L'Olive par le Ciel envoyée aux Humains.
Desja, grace aux Destins, se tient une Assemblée,

Qui

Qui par les noires Sœurs ne sera point troublée;
A l'aveugle courroux contre lui-mesme armé,
Aux jalouses fureurs l'accés en est fermé.
LOUIS & la Raison *avec lui Souveraine,*
Y reglent le Destin de l'Europe incertaine;
Et tous ces grands apprests, ce funeste appareil
Qu'encore avec regret éclaire le Soleil;
Ces Feux imitateurs de la celeste Foudre,
Qui des plus fiers Remparts ne font qu'un tas de poudre.
Ce Monde de Guerriers, ces Bataillons épais
Vont dans le sein de Mars *faire naistre* la Paix.
Qu'un si grand bien perdu depuis plus de deux Lustres
Vienne nous tenir lieu des Faits les plus illustres,
Nos Fastes trop long-tems en ont été remplis.
Que sur les Rois Ligués le Monarque des Lis

Jettant d'un doux regard la bénigne influence,
Soit un Soleil *pour tous, comme il l'est pour* la France.

PRIERE POUR LE ROY.

SEIGNEUR, *daigne respondre aux plus ardents soûhaits,*
D'un ROY *toûjours Vaiqueur qui veut calmer la Terre,*
Ce Roy, *dont l'interest demanderoit la Guerre,*
Pour l'interest du Ciel te demande la Paix.

Cedant arma togæ.

Par Mademoiselle *Bernard.*

LETTRE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE BERNARD.

MADEMOISELLE,

S'il est vrai que la Poësie soit le

langage des Dieux, rien ne doit donner tant de gloire, ni tant de joïe, que de remporter, au jugement des plus beaux Esprits du Roïaume, trois fois de suite le prix de la Poësie. Messieurs de l'Académie Françoise, ces Juges Souverains de la Prose & des Vers (si leurs Status leur permettoient) vous donneroient sans doute une place parmi eux, come Messieurs de l'Académie Roïale d'Arles en donnerent à l'Illustre Madame *Des Houlieres*. Cete Auguste Académie qui a l'honneur d'avoir LE ROI pour particulier Protecteur, & qui voit dans vos Poësies cet Incomparable Monarque si noblement & si délicatement loüé, non-contente de les lire & de vous donner des loüanges & des lauriers en public, met encore votre Nom & vos Ouvrages dans ses précieux Regîtres auprès de celui du Fameux Monsieur *de la Monnoye*, qui est le seul parmi nous qui ait mérité aussi souvent que vous, Mademoiselle, l'honeur du Trionfe au Temple de Mémoire, où pour mieux dire, au Temple de la Gloire Si vos Illustres Amies Mademoiselle de Scudery,

& Mademoiselle *Deshoulieres*, vouloient continüer à travailler pour les Prix, soit d'Eloquence, où de Poësie, elles seroient encore victorieuses ; mais l'Académie Françoise prévoïant que les Dames l'emporteroient sur nos plus excelens Orateurs, & sur nos plus célébres Poëtes a prudemment ordonné, qu'après avoir gagné le prix trois fois on en seroit exclus. Ainsi joüissés, Mademoiselle, joüissés paisiblement de ces glorieux avantages ; & quelque élevé que soit votre esprit, par la sublimité de ses pensées, & la richesse de ses expressions, recevés, s'il vous plaît, les petites productions du mien ; & faites-moi la grace de lire les Vers que j'ai faits à votre loüange sur votre triple Victoire, puis que ce sont autant d'homages que je rens à votre Muse Héroïque, & autant de preuves de l'estime particuliere avec laquelle je suis,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur
DE VERTRON.

A LA GLOIRE DE L'ILLUSTRE MADEMOISELLE BERNARD,

APOSTROPHE AUX POETES FRANCOIS

EPIGRAMME.

QUoi donc en Vers au Parnasse François
D'un même esprit, d'une commune voix,
Sans aucune faveur, sans cabale, sans ruse,
La Charmante Bernard, *cete nouvelle Muse,*
Vous a déja vaincu trois fois,
Poëtes! desormais n'alleguès point d'excuse.
Gardés-vous d'élever le Sexe Masculin;
Pour moi je ne croi plus qu'on erre & qu'on s'abuse,
Quand on donne l'esprit au Sexe Féminin.

Par Monsieur DE VERTRON.

Pour métre au bas du Portrait de Mademoiselle Bernard.

QUE de gloire & d'honeur pour l'Illustre Bernard
De voir son front orné d'une triple Courone !
L'Interêt, la Faveur, l'Amour, & le Hasard,
A nule de ces trois n'ont part,
Dans le Sacré Valon Apollon *seul les donne*
A quiconque excéle en son Art.

Par le même.

REQUESTE DE MADEMOISELLE BERNARD AU ROY.

SIRE, deux cent écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires,
Que sans ma Pension vous ne puissiez dompter

Les foibles Alliez & du Rhin, & du
Tage ?
A vos Armes, Grand Roy, s'ils peuvent résister ;
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage
Il falloit ces deux cent écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant aux Combats pour vous perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre Tombeau;
Et souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie.
Sire, sans ce secours tout suivra vostre loy,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foy ;
Le Sort n'a point pour vous démenti ses Oracles.
Ah ! puisqu'il vous promet Miracles sur Miracles,
Faites-moy vivre, & voir tout ce que je prevoy.



PLACET
PRE'SENTE' AU ROY
PAR M. DE VERTRON l'un des Historiografes de Sa Majesté.

SEUL Protecteur des Lois ;
Des Autels, & des Rois ;
Pacificateur de l'Europe ,
De qui cent & cent fois j'ai tiré l'Horoscope ;
Le plus Grand des Hèros de ce vaste Univers ,
ROI digne de nos Vœux & de nos plus beaux Vers ,
En ces jours fortunés écoûte ma prière.
1. *Pour rembourser* Vertron *des Charges de son Pere ,*
Et pour le consoler de leur supression ,
2. *Redouble & rétablis certaine Pension ;*
Qui le fasse estimer & commodément vivre,
3. *Et le mette en état d'achever ce grand Livre ,*
Où par des Monumens on verra tes hauts Faits.
Que sa Pension fasse un Article de Paix ;

C'est de quoi régaler les Filles de Mémoire.

Pour recompense enfin

D'un travail assidu de cete belle Histoire,

Que depuis quatorze ans il compose en Latin,

De ta Roïale main au bas de ce Mémoire,

Mémoire à métre au rang de tes faits inoüis,

Fais ton Portrait toi même en signant ;

Bon. LOUIS.

1. Feu Monsieur *Guyonnet de Vertron* étoit Receveur Général du Taillon en la Généralité de Paris Ancien & Trianal, & Proprietaire des deux tiers du Quatrianal, ses Charges ont été supprimées en 1679. le remboursement de deux est au Trésor Roïal.

2. SA MAJESTE' avant les dernieres guerres faisoit la grace de donner 1500. livres de Pension au Sieur de *Vertron* come son Historiographe.

3. Ouvrage en François & en Latin, intitulé *L'Homme Immortel*, dans lequel on verra tous les Monumens érigés à la gloire *du Roi* dans les principales Villes

de son Roïaume, & les modeles de ceux qu'on doit ériger dans d'autres.

CUPIDON,
COURRIER A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, *c'est* Cupidon,
A ce nom,
Point d'allarmes,
Ne craignez rien, je suis sans armes.
Adelaïs, *pour vaincre* Mars,
M'a pris mon Carquois & mes Dards.
Elle vient donc accompagnée
De la Paix *& de l'*Hymenée;
Et tout le Peuple Savoïard
Avec dés chants d'allegresse
Suit à l'envi sa Princesse,
Et s'empresse au tour de son Char.
Dés qu'au sortir de ses Montagnes,
D'un plus heureux Climat elle voit les campagnes;
De tendres soins s'emparent de son cœur.
Amour, Amour, *où sont tes ailes?*

Vole, vole vers mon Vainqueur,
Va lui dire de mes nouvelles.
Tu le reconnoîtras à sa noble fierté,
Du Pere & de l'Aïeul il a la Majesté;
Amour, *mon Vainqueur leur ressemble.*
Ce n'est pas le Pere seul,
Ce n'est pas aussi l'Aïeul,
C'est l'un & l'autre tout ensemble.
Vole donc, soit que dans les Bois
Il réduise un Cerf aux abois;
Soit qu'avec art il dompte un Coursier dans la plaine;
Soit qu'au milieu des fleurs ce Héros se promene,
Et qu'au doux bruit des eaux il s'entretienne
Avec deux plus jeunes Héros,
Avance toi, dis-lui cent choses de ma peine,
Et redis-m'en sur tout encor plus de la sienne.
S'il veut sçavoir ce que je fais,
Tu pourras sur ce point, Amour, *le satisfaire,*
Tu n'ignores pas mes secrets,
Raconte tout à ta maniere.
Dis luy que chaque instant est un siécle pour moy,

Que je voudrois voler aussi vîte que toy.
Dis que je m'impatiente,
Dans une si longue attente ;
Que pourtant son Portrait soulage mon ennuy.
Que j'ai toûjours les yeux sur luy,
Que je luy parle, que je l'aime,
Le mien l'occupe-t-il de même ?
*Prince, d'*Adelaïs *voila les sentimens,*
Si Cupidon *osoit ajoûter ce qu'il pense...*
Telles estoient Diane *&* Pallas *à dix ans,*
Telle Junon *dans son auguste enfance :*
Mais vous-même vous la verrez,
Et je suis seur que vous direz,
Ma Princesse est encor mille fois plus parfaite,
Que Cupidon ne me l'a faite.

Par M.

ELOGE DE CUPIDON COURRIER.

CUPIDON Courrier *est joli,*
Il est agréable & poli,
Et quand il viendroit de Cythere,

Il n'entendroit pas mieux un amoureux mistere:
Mais ce qui me paroît tres beau,
C'est que cet Amour *sans bandeau,*
Sans Arc, sans Fleches, sans Flambeau;
Qui parle si bien de tendresse,
N'abandonne pas la sagesse;
Il n'est ni malin ni fripon,
*Comme celui d'*Anacreon.

Par Mademoiselle de Scudery.

JUGEMENT DE M. VERTRON.

Il n'est pas toûjours vrai ce qu'un Proverbe dit,
Que les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
De l'Illustre Sapho *l'avantage est extrême,*
Dans sa Prose & ses Vers elle est toûjours la même;
Et come son grand cœur ne se dément jamais,
Son bel esprit ne perd aucun de ses atraits.

SUR LA TREVE ENTRE LA FRANCE ET LA SAVOYE.

MADRIGAL.

LOUIS est toûjours admirable,
Et de tous les Héros le plus Inimitable ;
Par lui nous allons voir une agréable Paix,
En pourrions nous avoir un plus heureux présage?
Nous voïons déja son Image
Pleine de douceur & d'atraits :
Mais si les Alliez peu touchez de ses charmes,
Refusent de poser les armes,
Les Aigles, *les* Lions, *& les fiers* Léopards
Seront punis sur la Terre & sur l'Onde,
Et leur orgueil jusqu'à la fin du monde
Sera maudit de toutes parts,
Quand LOUIS triomphant joüira de la gloire

D'avoir pû préferer la Paix à la Victoire.

REPONSE DE M. DE VERTRON, A L'ILLUSTRE MADEMOISELLE DE SCUDERY,

MADRIGAL.

SI LOUIS est Inimitable
Dans sa Grandeur, dans ses Exploits,
SAPHO, tu n'as point de semblable
Dans les sons charmans de ta voix.
Enfin on ne sauroit donner de récompense
Plus belle à tes Travaux, & plus digne de toi,
Qu'en publiant par tout l'heureuse intelligence,
Qui regne entre ta plume & la gloire DU ROI.



SUR LA PAIX ENTRE LA FRANCE ET LA SAVOYE.

MADRIGAL

O Paix, *aimable* Paix, *qui descendez des Cieux,*
Que vous estes belle à nos yeux!
Nous avions déja vû vostre agreable Image;
Mais en Original vous plaisez davantage.
En vain les Alliez méprisent vos appas,
Vous leur verrez enfin un sentiment plus juste;
Honteux & rebutez d'inutiles Combats
Ils vous tendront la main aux pieds de nostre Auguste.

Par Mademoiselle de Scudery.



LE PINÇON DE MONTAGNE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

EPIGRAMME.

Au lever du Soleil ta Fauvete *se leve :*
S'agit-il de chanter mon Roi ?
Elle ne sait non plus que toi,
Ce que c'est que retard, que silence, que Tréve.

Frinquello Montanino.

LETTRE DE MONSIEUR DE VERTRON A L'ILLUSTRE MADEMOISELLE DE SCUDERY.

Mademoiselle,

Beaucoup d'afaires & peu de santé

m'empêchent depuis long-tems de vous rendre visite, & de profiter de votre agéable & solide entretien.

En suivant mon penchant je ferois mon
devoir,
Mais privé du plaisir que j'aurois de
vous voir,
Je me donne celui de lire
Tous vos Ouvrages, que j'admire.

En voici un de ma façon que sans doute vous n'admirerés pas ; cependant, Mademoiselle, je me hasarde de vous l'envoïer, persuadé que vous étes aussi bonne que judicieuse, que vous recevrés agréablement cete *Saillie* poëtique, & que vous me ferés mêmes la faveur de m'en dire votre sentiment par écrit avec votre sincérité ordinaire. Il faut, Mademoiselle, que je vous avouë mon foible, je suis fol d'un petit Oiseau, dont Messieurs nos Confreres les *Ricovrati* m'ont fait présent. Je lui fais part de tous mes plaisirs, à cause qu'il contribuë aux miens, c'en sera un très-sensible pour lui & pour moi, si vous voulés bien lui ménager la connoissance de votre aimable *Fauvete*, il en brûle d'envie sur le fidele

récit que je lui ai fait de son esprit ; & quoiqu'il ne soit qu'un Pinçon de Montagne, je l'ai aprivoisé sans peine, & son chant s'acorde fort bien avec mon Luth. Il invite votre spirituele *Fauvete* à un concert qu'il veut faire chés moi au premier beau jour dans le voisinage de Fontainebleau, avec tous les Oiseaux les plus distingués, acoutumés à chanter *Notre Auguste Monarque*, le Phenix des Rois, afin de se réjoüir tous ensemble de la Paix que ce *Grand Prince* vient de donner à l'Europe ; ce qui est le sujet de ces Vers. J'espere que la charmante Fauvete qui a apris d'une si excélente Maîtresse à bien vivre & à bien chanter, fera l'honeur à ce Sujet naturalisé François, de lui faire une réponse favorable à ses justes désirs, & que vous ferés à son Introducteur la grace de le croire toûjours avec beaucoup de respect.

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur

DE VERTRON.

RONDEAU.

LA Paix est faite *avec les Holandois,*
Avec l'Espagne, & même avec l'Anglois;
Honorons tous celui qui nous la donne;
Dansés en paix, que rien ne vous étonne,
Ninfes, Bergers, joüez de vos Hautbois.

Viens donc, Fauvete, *au plutôt dans nos Bois*
A nos concerts mêler ta douce voix;
Et qu'en tous lieux la Ninfe Eco résonne,
La Paix est faite.

Buvés, sautés, criés, heureux François,
VIVE LOUIS, *le plus puissant des Rois;*
Les Alemans maltraités de Bellone
Feront bien mieux de carresser la tonne:
Que de plaisir pour tous! Si dans un mois
La Paix est faite.

M. de Verron.

RE'PONSE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY A M. DE VERTRON.

Je vous remercie, MONSIEUR, de votre souvenir & de vos Vers. Comme *la Fauvete* s'est retirée dés le mois de Septembre, elle n'a rien à respondre présentement, mais j'ay à vous asseurer que tout ce qui vient de vostre part m'est fort agréable, & que je suis toujours,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssante Servante,
MADELEINE DE SCUDERY.

MADRIGAL. DE MADEMOISELLE DESCARTES, Sur la Fauvete de SAPHO.

VOICI quel est mon compliment
Pour la plus belle des Fauvetes,

Quand elle revient où vous étes.
Ah, m'écriai-je alors, avec étonnement!
N'en déplaise à mon Oncle, elle a du jugement.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON, A MADEMOISELLE DESCARTES.

MADRIGAL.

SI votre Oncle vivoit, loin d'avoir du dépit
De vous oüir vanter la Reine des Fauvetes,
Il diroit, come moi, qu'elle est ce que vous étes,
Toute pleine d'esprit.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE SCUDERY A M. DE VERTRON.

Comme je suis fort enrhumée, Mon-

SIEUR, je ne puis vous remercier qu'en peu de paroles de vos beaux Vers sur le Parnasse d'Agathe, & de l'excés de vos loüanges. J'ay envoyé vostre Lettre à Monsieur *de Betouland*, mais comme il fait ses vandanges au delà de Bordeaux, on n'en peut pas avoir de prompte reponce; mais je puis vous asseurer, Monsieur, qu'il a autant d'honnesteté que d'esprit. Je suis.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssante Servante,

MADELEINE DE SCUDERY.

LETTRE
DE M. DE VERTRON A M. DE BETOULAUD.

MONSIEUR,

Mademoiselle *de Scudery* ma regalé de votre Poësie & de la sienne. Je vous avouë que la lecture de ces deux Pieces touchant le Parnasse d'Agathe a été pour moi nn grand sujet de joïe, je les ai

trouvées d'un goût exquis, & elles ont agréablement reveillé ma Muse assoupie depuis le silence de l'aimable Fauvete; Mon petit Pinçon de Montagne chagrin de n'avoir pû le lui faire rompre, ne chantoit plus pour moi, mais le doux concert de votre Lire, & de celle de notre SAPHO sur votre nouveau Parnasse, ont excité ces deux Oiseaux à renouveler leurs chants en faveur de notre *Auguste Monarque*. Je vous envoïe mon aprobation, quoique vous n'en aïés pas besoin; & come je suis sincere, j'espere, Monsieur, que de nouvelles loüanges pour votre nouvel Ouvrage vous marqueront l'estime particuliere que j'en fais. Je serai content lorsqu'aprés avoir satisfait tant de fois mon esprit par la lecture des belles productions du vôtre, je pourrai voir des yeux du corps leur excélent Auteur, & que je vous assûrerai en persone que je suis votre Admirateur sans flaterie, & de plus.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obeïssant Serviteur

DE VERTRON.

RE'PONSE

RE'PONSE DE MONSIEUR DE BETOULAUD A MONSIEUR DE VERTRON.

MONSIEUR,

Vous me confondez trop obligeamment pour moy avec Mademoiselle *de Scudery*; Elle est digne de toutes les loüanges que vous luy donnez, & vostre Muse si remplie de vivacité & de délicatesse n'a jamais mieux employé son encens que pour elle. Mais pour moy je suis si loin de l'Illustre *SAPHO*, & le peu de genie que j'ai, est si fort au-dessous du sien, que je ne devois point attendre d'estre associé par vous à tant de gloire. Le Parnasse d'Agathe, que je lui ai offert avec quelques Vers de ma façon qui accompagnoient ce petit présent, n'a été que pour l'engager insensiblement à faire cette belle response,

dont vous avez esté enchanté, & où elle a loüé *le Roi* avec ces graces tousjours nouvelles & tousjours inimitables qui sont reservées pour elle seule. Si quelqu'un la pouvoit suivre de prés, ce seroit vous, Monsieur, qui sçavez si heureusement rassembler les plus rares talens, & qui estes si propre à immortaliser en tant de manieres le *Grand Prince* que nous admirons tous.

Il ne vous suffit pas, pour peindre nostre Auguste,
D'emprunter la main de Saluste,
Vous desirez encor pour finir ce Portrait,
Digne de vostre Muse & si noble & si juste,
Le peindre comme Horace *eust fait.*

Le zéle que vous avez, Monsieur, pour ce Héros de nos jours, joint à tout vostre mérite & à ces excellentes qualitez dont Mademoiselle *de Scudery* m'a parlé avec tant d'éloges, me feront tousjours rechercher avec beaucoup d'ardeur, d'avoir quelque part à l'honneur de vostre amitié & de vostre commerce, & je compte bien qu'au premier voïage où je retournerai à Paris, j'aurai le plaisir de vous aller asseûrer chez vous,

qu'on ne sçauroit estre avec plus d'estime & plus de reconnoissance que je le suis,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,
BETOULAUD.

MADRIGAL SUR LA PUBLICATION DE LA PAIX DE SAVOYE Dans le tems de la maladie DU ROY.

LA SAVOYE *avec nous, grace au Ciel, est unie :*
LOUIS par cette Paix vient de combler nos vœux:
On n'en sçauroit douter, par tout on la publie,
Il est vrai, mais LOUIS souffre un mal douloureux,
Tout le monde la veuë & ne l'a point sentie.

Par Mademoiselle Itier.

AU ROY,
SUR LE
RETOUR DE SA SANTE',
ET SUR
LA PAIX DE SAVOYE.

MADRIGAL.

GRAND ROY, *l'aimable* Paix
si long-tems attenduë
Par vos penibles soins du Ciel est descenduë,
Mille feux dans la nuit faisant un nouveau jour,
Nous ont annoncé son retour.
Les Peuples ont beni celuy qui nous l'envoye;
Cependant parmy tant de joye
Nous ne pouvyons joüir d'un tranquille bonheur,
Tant que d'un mal cruel vous sentiez la douleur:
Mais vostre santé, SIRE, *a calmé nos alarmes,*
Et seule, de la Paix *nous fait goûter les charmes.*

Par la même.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

MADRIGAL

Fait par la même à Versailles en voyant passer ce Prince.

PRINCE, tout rit à vos desirs ;
La Paix, l'Himen, & les Plaisirs
Amenent dans ces lieux une jeune Princesse
Digne d'avoir vostre tendresse,
Vous lui plairez à vostre tour ;
Qui pourroit résister, Prince, à tant de mérite ?
*Vous estes plus beau que l'*Amour,
Et la Gloire *est à vostre suite.*

JUGEMENT DE M. DE VERTRON.

EXPRE'S pour vous hier la Belle,
J'ai consulté l'ECO de mon quartier ;
Voici sa réponse fidéle :
Quelle Muse de près suit l'Heritier? Itier:

LETTRE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE ITIER.

MADEMOISELLE,

Je ne doute point que l'amoùr que vous avés pour la belle Poësie, & la belle Gloire ne vous ait fait trouver juste la comparaison que j'ai faite de vous avec l'Illustre Mademoiselle l'*Heritier* qui excéle en Prose & en Vers : Les vôtres sur les dernieres Conquêtes de notre Grand Monarque, & sur la Paix qu'il a si généreusement accordée à ses Ennemis, ont passé de sa Cour dans notre Isle enchantée, où notre Echo fait toûjours des merveilles. La Ninfe qui est cachée sous cete superbe Arcade de B..... ne peut garder le silence, quand on chante le Héros des François. Si vous avés la curiosité en vous promenant de consulter cete Ninfe sur votre chapître & sur le mien, elle vous

exprimera les sentimens que j'ai pour votre aimable persone, & elle ne s'ennuïera pas de vous réperer que je suis.

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très obéïssant Serviteur.

RE'PONSE DE MADEMOISELLE ITIER A MONSIEUR DE VERTRON.

ME mettant prés de Telesille,
VERTRON, *tu me fais trop d'honeur;*
Et quand tu fais en ma faveur
Répondre L'ECHO *de ton Isle*,
Sa voix vient pénétrer mon cœur.

C'est ainsi qu'on nomme M, l'Heritier.

SONNET.

DE l'Auguste LOUIS *célebrés les Trofées*, Fées.

Tracés, filles des Bois, dessus ses Lauriers verds Vers.
Comme il est pour se voir dans le Ciel couronné Né,
Dressés à ce Héros, que l'Univers contemple Temple.

L'on peut bien de César ce qu'on en fait accroire Croire:
Mais la Gloire en hiver suivroit-elle ses pas: Pas?
Auprès du GRAND LOUIS *auroit-il du renom?* Non.
Le vit on, comme lui, juste, vaillant, afable Fable?

Ce que l'Antiquité, qui chés nous a credit Dit,
Des plus fameux Guerriers est une bagatelle Telle,
Qu'ils auroient tous perdu devant ce Grand Vainqueur. Cœur.

Voïons-le, qui jamais dans son soin vigilant Lent,
Toûjours pour entasser merveille sur merveille Veille;

Qui donc est au dessus de nôtre Demi-Dieu? Dieu.

Par la Muse Insulaire.

LETTRE DE M. DE VERTRON A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

MADEMOISELLE,

Notre Ami Monsieur l'Abé de *Bosquillon* qui m'a fait l'honeur de me rendre visite ces jours passés, & celui de me dire de vôtre part que mes Vers, pour réponse aux vôtres, avoient eu le bonheur de vous plaire, m'aïant aussi fait la grace de me lire les siens m'a animé à en faire d'autres sur le même sujet; j'y fais parler *la Savoïe* aux Princes aliés

Rois, Empire, Empereur, Républiques, & Princes,
Suivés l'exemple enfin que je vous donne à tous;

Car malgré vôtre Ligue & toutes vos
Provinces,
LOUIS *seul est plus fort & plus Puis-*
sant que vous.

Votre aimable & digne amie Mademoiselle l'*Heritier* se prépare sans doute à nous donner quelque chose de nouveau de sa façon sur ce sujet, qui est un prenostique d'une Paix générale. La France a presque autant de beaux Esprits que de grands Cœurs; car si l'on voit ceux-ci trionfer dans le Champ de Mars, ceux-là brillent sur le Parnasse. J'y ai vû depuis peu une nouvelle Muse, dont les Vers m'ont parû bien tournés, c'est Mademoiselle *Itier*. Je ne doute point que vous ne les aïés lus avec plaisir; je m'estimerois heureux, si les miens pouvoient vous en procurer quelqu'un. Que dirés vous de la liberté que je prens de vous en envoïer faits sur le champ? le sujet est, que plus *Notre Invincible Monarque* mérite de loüanges, plus il prend soin de les éviter. Ma Muse se hazarde même de parler à ce Grand Prince.

Sur tous les Grands vous l'emportés,
Et les passerés dans l'Histoire;

Plus vous renoncés à la Gloire, GRAND ROI, *plus vous la mérités.* Les réflexions continuelles que vous faites sur la sage conduite de *Sa Majesté*, sont pour vous des sujets d'exercer votre beau Génie ; & l'on ne peut lui donner de plus fines loüanges que les vôtres.

Si dans l'Histoire & dans la Fable
Jamais Roi ne fut plus loüé,
Jamais Roi ne fut plus loüable,
En serai-je desavoüé ?

Je suis sûr que vous aprouverés mon zéle, & que vous ne desavoüerés pas la qualité que je prens.

MADEMOISELLE,

De Votre très-humble & très-obeïssant serviteur
DE VERTRON.



I. LETTRE DE M. DE VERTRON A MADAME LE CAMUS DE MELSONS.

MADAME,

Ma vie n'est pas également partagée, car jusqu'à présent j'ai plus essuïé de disgraces que de faveurs de la Fortune: Mais parmi mes jours heureux je dois comter celui d'hier, auquel Madame la Présidente *de Brettonvilliers*, de qui j'ai l'honeur d'être Filleul, me fit part des nouvelles Productions de votre esprit. J'y reconus votre Stile aisé, votre Génie élevé, & ce beau feu qui ne vous abandone jamais. Charmé, come je le suis, de tout ce qui part de votre veine, Madame, j'ose au nom de ma belle Maraine vous demander vos admirables Poësies, & particulierement celles qui regardent *LE ROI*, & les autres Puissances. Sous ses auspices je

vous ſuplie très-humblement de me regaler d'une Copie écrite de votre propre main du charmant Portrait de *LOUIS LE GRAND*. Elle m'a aſſuré que vous l'aviés fait en Vers, qu'il vous avoit mérité celui de *SA MAJESTE'* en peinture, & que vous l'aviés même reçu de ſa main Roïale. Je vous conjure auſſi, Madame, de me favoriſer d'une Copie du Remercîment que ſans doute vous avés fait à *Notre Auguſte Monarque*. Come je ne ſuis qu'un Pinçon de Montagne je ne puis vous divertir par des chants proportionés à la grandeur du ſujet : Contentés-vous donc, s'il vous plaît, Madame, d'un ſimple Rondeau que j'adreſſai ces jours paſſés à l'aimable *Fauvete* de l'Illuſtre Mademoiſelle *de Scudery*. Enfin, Madame, je vous prie encore de m'envoïer l'empreinte de vos Armes, de votre Chifre, & de votre Deviſe. Au reſte je m'eſtime glorieux & fortuné de porter le même nom que vous ; & puiſque l'Octave de la Fête de Saint Charles n'eſt pas paſſée, agréés pour Bouquet mes petits Eſſais, quoiqu'ils ne ſoient pas comparables aux

fleurs poëtiques qui vous ont été presentées par une Muse victorieuse & digne Académicienne de la celebre compagnie des Lanternistes, & par votre Sécrétaire d'honeur, je m'en fais un très-grand de me dire, tout inconu que je vous suis,

MADAME,

Votre très-humble & très obéïssant Serviteur.
DE VERTRON.

REPONSE
DE MADAME
LE CAMUS
A M. DE VERTRON.

Je suis bien aise, MONSIEUR, que le goût delicat de notre belle Presidente vous ayt prevenu en ma faveur, & que les loüanges de ma petite Musette m'ayent attiré une Letre la plus obligeante en Proze, & en Vers plus que je ne puis pretendre de la Verité. Je l'ay receuë

avec plaisir, & leuë de mesme. Je vous envoye l'enprinte que vous avés desirée des Armes de Monsieur *le Camus* & des miennes. En verité, Monsieur, c'est d'aujourd'huy que j'y ay fait atention, ne me souciant que du mérite présent, & ne voulant jamais m'authorizer du merite des morts. Je tiens cela trop indigne, & pour dire le vray, c'est le bon cœur, & l'honneste home qui fait sa Généalogie, & je ne conte point le reste : Mais je conte beaucoup sur l'honneur que vous me faites de soüetter de moy une estime que ne peut refuser à la voix publique qui me la demande pour vous. J'espere que je ne me repentiré jamais de la hazarder, & que lorsque j'orai l'honneur de vous voir je pouray dire avec certitude que je suis.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeissante Servante
LE CAMUS la Conseillere d'Estat.

Je vous envoye le Portrait du Roy que vous soüettés de ma main.

II. LETTRE DE M. DE VERTRON A MADAME LE CAMUS.

MADAME,

Je laiſſe au fameux Monſieur d'Hoſier le ſoin d'examiner les Généalogies & à Monſieur Cadeau de la Monnoye celui de rechercher les Armoiries. En un mot je ne recherche & ne reconois d'autre Nobleſſe que celle qui vient de la Vertu. C'étoit la belle Deviſe d'un grand Empereur Romain, c'eſt auſſi la mienne, parce qu'elle doit être celle de tous les honêtes gens & elle paſſe pour une maxime de la Morale la plus épurée. Je ne vous ai, Madame, demandé l'empreinte de votre Deviſe, de vos Armes, & de votre Chifre, que pour les joindre à un Ouvrage que j'oſe dire être tout Eſprit, puiſque c'eſt un Recüeil des plus belles Piéces de Poëſie,

faites à la gloire du Roi, par les Dames Illustres de notre Siécle, au nombre desquelles vous êtes des premieres avec justice, & à qui j'en ferai part aussi des prémieres avec raison, lorsque ce Recüeil que je dédie au beau Sexe sera imprimé. En verité, Madame, il y a un charme dans tout ce que vous écrivés.

*Sans doute qu'*Apollon *vous a prêté sa Lire;*
Peut-on mieux réussir dans des sujets divers?
Peut-on mieux s'exprimer en Prose ainsi qu'en Vers?
MELSONS, *plus je vous lis & plus je vous admire.*

Avec de pareils sentimens pleins de sincérité, dont je fais profession ouverte aussi bien que d'honeur, & non point de bel esprit, vous devés juger, Madame, de la joïe extraordinaire que j'ai euë de recevoir hier au soir de votre savante main une Lettre si obligeante en Prose, & la copie tant desirée de ce charmant Portrait, que vous avés fait en Vers de *Notre Incomparable Monarque.*

Il fait tout par raiſon & rien par avanture,
Il n'a point ici bas d'égal ;
Son Portrait eſt Original :
Votre Muſe l'a ſû tirer d'après Nature.

Ma Muſe eſt depuis quelques jours invalide ; & auſſi-tôt que je pourrai ſortir, j'irai remercier notre belle Préſidente des bons ſentimens qu'elle vous a inſpirés en ma faveur, tout inconu que je vous ſois, & de l'honeur qu'elle m'a procuré de votre part ; j'ai une impatience extrême, Madame, de me donner celui de vous aler rendre mes devoirs, & mile graces de vos fleurs de Poëſie & de Rétorique, je voudrois avoir aſſés des dernieres pour vous perſuader par écrit & de vive voix avec combien de reconoiſſance & de reſpect je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & très obéïſſant Serviteur.

PORTRAIT DU ROY,

PAR MADAME

LE CAMUS.

MUSES, à mon ſecours, inſpirés-moi des Vers,
Pour faire le Portrait de mon ROY, *de mon Maiſtre,*
De ce Grand ROY *ſi digne d'eſtre*
Le ſeul Maiſtre de l'Univers :
Ha ! je ne doute pas que cela ne puiſſe eſtre.
Pour commencer je veux luy dreſſer un Autel ;
Son Air eſt tout divin, il n'a rien d'un Mortel ;
Tout ce qu'il fait ſont des Miracles,
Et tout ce qu'il dit des Oracles.
Ses grands faicts juſqu'à luy ſe trouvent inouys :
Rien n'a jamais eſté qui luy fût comparable,
Tous les ſiecles paſſés n'ont rien veu de ſemblable,
Les Siecles à venir n'auront point de LOUIS.
Son eſprit eſt grand & ſolide,

Eclairé, pénétrant, galant, & delicat;
En luy la Sagesse *préside,*
La Justice *le suit,* la Prudence *le guide.*
Jamais on n'a veu Potentat
Avoir sceu, comme luy, gouverner un Estat.
Admirons toute sa Personne,
On n'y voit pas un traict qui ne puisse charmer;
Et malgré le respect que sa Naissance donne,
On ne peut la voyant s'empécher de l'aymer:
Que nous sommes heureux qu'il porte la Couronne!
Car chacun luy voudroit donner.

Des Dames des Amies de Madame *le Camus,* qui la menerent voir le beau Portrait que Monsieur *Mignard* avoit fait pour le Roy l'obligerent à faire le Portrait du Roy en Vers, qu'elle leur envoya le lendemain, en leur disant.

Mesdames, je ne puis achever ce Portrait,
Mon Esprit en est incapable;
Si j'en conçoy l'idée, elle est inexprimable,
Mais Mignard *ne l'a pas mieux fait.*

A L'ILLUSTRE MADAME LE CAMUS SUR LE PORTRAIT DU ROI.

RONDEAU.

QUE ce Portrait *me paroît agréable!*
Il est en tout parfaitement semblable.
Il peint LOUIS *qui par ses grands Travaux*
Donne à l'Europe un glorieux repos
Le Camus *est une femme admirable.*

Veut-on trouver jointe à l'humeur afable
La Majesté d'un Monarque adorable?
Ne regardons du plus Grand des Héros,
Que ce Portrait.

Quand pour loüer ce Prince incomparable,
De l'Hélicon la Troupe délectable,
Quand Charpentier, Racine & Despreaux
Inventeroient pour lui des chants nouveaux,
Feroient-ils rien jamais de plus aimable
Que ce Portrait?

Par Monsieur de Vertron.

III. LETTRE DE M. DE VERTRON. A MADAME LE CAMUS DE MELSONS.

Pour faire que mes vers servissent de bordure
A cet admirable Portrait,
Il faudroit que je fusse où Quinault où Voiture,
Ou bien la Muse qui l'a fait.

MADAME,

La flateuse réponse, que le Porteur de mon Bouquet vient de me faire verbalement de votre part, Madame, a donné naissance à cet Impromtu, que je vous envoïe à la hâte pour en être la Maraine, si vous ne voulés-pas lui faire l'honneur de l'adopter pour un enfant de votre esprit, si fécond en jolies choses. C'est votre pensée que j'ai pris la liberté de tourner en vers pour m'égaïer; & puis

que les bons ne vous coûtent que la peine de les dicter, où de les écrire vous-même, je ne vous en quite pas à si bon marché; je ne suis ni vain ni téméraire pour vous en demander à ma loüange, je sai que je n'en mérite point pour de simples bagateles, je suis assés satisfait que vous les receviés agréablement: je vous suplie seulement de m'envoïer au plutôt de vos belles productions, pour en orner mon Recüeil. J'espere cette grace de vous, & celle de me considérer en qualité de votre nouveau Disciple, & come celui qùi est,

MADAME,

Votre très-humble & très-obeïssant Serviteur,
DE VERTRON.

A LA GLOIRE DU ROI.

SONNET DU PRIX.

De l'Europe liguée accepter le . . . . . . cartel,
La vaincre, la calmer, faire trembler le . . . . . . Môre;

Estre craint, & cheri plus loin que
le . . . . . Bosphore,
Et par tout acquérir un hon-
neur . . . . . immortel.

Fier dans le champ de Mars, *humble*
au pié de l' . . . . Autel,
Détruire des Erreurs que le Ciel
haït abhore;
Estre juste, prudent, plus intré-
pide . . . . . encore,
Si vaillant que jamais Conquérant
ne fut . . . . tel.

Triompher par bonheur bien moins que
par . . . . . . sagesse;
Sçavoir juger de tout avec delicatesse;
Avoir encor le cœur au dessus de
son . . . . rang:

Faire plus en un jour, qu'en trente
on n'en peut . . . . dire,
*Eût-on d'*Apollon *même & la voix*
& la . . . . Lyre,
C'est ce que l'Univers voit dans
LOÜIS LE . . . GRAND.

Par Mademoiselle l'Heritier.

A LA

A LA GLOIRE DU ROI.

SONNET DU PRIX.

D*Ans la route brillante où la* Gloire *te* . . . . . guide,
Vingt Souverains jaloux en vain de toutes , . . . parts
Elevent contre toi mille orgueïl-leux . , . . remparts,
Toûjours en ta faveur la Victoire décide.

Qui pouroit s'opposer à ta valeur rapide,
Surpassant en un jour Constantins, & . . . . Césars,
Agissant & tranquille au milieu des . . . . . . hazards;
Rien ne peut ébranler ton cou-rage . . . . . intrépide.

Que tu sçais bien remplir tes au-gustes . . . . . emplois,
Pere de tes Sujets, & Protecteur des . . . . . . Loix!
Les flots ont beau gronder, nous bravons les . . . tempêtes.

Si tu suivois le cours de tes exploits . . . . divers,
De l'Aurore au Couchant tu ferois des . . . . . . conquêtes,
Mais, GRAND ROI, *tu ne veux que calmer* . . . . . l'Univers.

Par Mademoiselle *l'Heritier.*

A MADAME LA PRINCESSE DE SAVOYE.

SONNET DU PRIX.

PRincesse, votre esprit est solide & . . . . . . sublime,
On voit regner en vous la charmante . . . . candeur;
On y voit d'un beau sang la brillante . . . . . splendeur,
Et dans votre air touchant, tout plaist, ravit, ... animе.

Vous frémissez d'horreur au seul récit d'un . . . . crime;

Au Temple des Vertus *marchant avec* . . . . . . ardeur :
Dans vos jeunes penchans on ne voit que . . . . . grandeur,
Et jamais des plaisirs *vous n'êtes la* . . . . Victime.

Votre Ascendant plus fort que les Astres . . . . . mutins,
Qui voudroient agiter nos tranquilles . . . . . destins,
Fait voir par vos regards la Discorde . . . . . . étouffée.

Celle qui prit le jour au vaste sein des . . . . flots,
Jamais par ses appas ne se fit un . . trofée,
Tel que s'en font vos yeux par leurs charmans . . . . complots.

ENVOY.

Par des traits gracieux, par un air fait pour plaire,
Vous surpassés la Reine de Cithere ;
Et mille brillantes Vertus
Du plus auguste caractere
Vous mettent autant au dessus
De Minerve, *que de* Venus,

Par Mademoiselle l'Heritier

LETTRE DE MADEMOISELLE *L'HERITIER* A MONSIEUR *DE VERTRON*.

MONSIEUR,

Quoy-que je sçache bien, que c'est à M. l'Abbé *Bosquillon* & à quelques autres de mes Illustres Amis, que je dois l'estime obligeante que vous me témoignez ; elle m'est si precieuse, que malgré tout ce que je sçay qu'on profite dans votre sçavante conversation, il me paroît, que lors que j'auray l'honneur de vous voir, il y aura pour moy autant à perdre qu'à gagner, puisque ma vûë effacera l'idée avantageuse que la la bonté de mes amis vous a fait prendre de mon esprit : j'ay toûjours rendu justice au vôtre, Monsieur, avec beaucoup d'empressement, & j'ay toûjours

lû avec un plaisir extrême les heureuses productions qu'il nous a données. Mes ouvrages ne vous donneront pas une satisfaction pareille; tels qu'ils sont ils se trouvent fort glorieux de s'attirer votre curiosité. L'attention que vous avés à tout ce qui se passe sur le Parnasse vous aura apparamment fait sçavoir que Messieurs *les Lanternistes* m'ont fait l'honneur, il y a un an, de m'associer à leur Compagnie, & qu'ainsi ils m'ont osté galamment la liberté d'aspirer à leur prix. C'est le Pere *Lamy* de Toulouse qui a remporté celuy de cette année 1697. Puisque vous avez, Monsieur, le Sonnet qui me le fit remporter en 1695. je ne vous l'envoye point dans ce Paquet de bagatelles, mais je me donne l'honneur de vous envoyer celuy qui triompha en 1696. Comme la situation des affaires du temps est fort changée depuis l'année derniere, ce Sonnet n'est plus de saison. Je me donne l'honneur de vous envoyer ensuite un Sonnet, que j'ay fait sur les mesmes rimes, & qui a esté assez heureux aussi pour remporter un prix proposé par des Dames d'un rang distingué qui ne veulent pas estre

nommées. Vous trouverez, Monſieur, ces deux Sonnets ſuivis de celuy que je composay ſur les rimes de *Buſte*, &c. Pour ce qui eſt de la Lettre que Meſſieurs *les Lanterniſtes* ont écrite à Mademoiſelle *de Scudery*, il faudra prendre la peine de s'adreſſer à cette Illuſtre Amie pour la voir, car je n'en ay point de copie; Et pour les Remercimens que j'ay faits à ces Meſſieurs, ils ont trop peu de juſteſſe pour eſtre dignes de vôtre curioſité. Lors que j'auray quelques autres nouveautez, qui pourront mieux la meriter, je me feray un ſenſible plaiſir de vous en faire part. Je ſeray ravie que ces bagatelles me faſſent naître des occaſions de vous aſſûrer de l'eſtime parfaite que j'ay pour votre rare mérite, & de la ſincerité avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

Votre trés-humble
Servante,

L'HERITIER
de Villandon.

LE PINCON DE MONTAGNE A LA NOUVELLE TELESILLE.

RONDEAU.

TEtebleu! *si j'entreprens jà*
De fabriquer un Opera
Qui chante en langage vulgaire,
GRAND ROI, *de tes faits le somaire,*
Que je serois tôt à quia!

Quoi d'un Héros qui d'égal n'a,
Qu'aucun jamais n'égalera,
A qui nul autre n'ose faire
Tête!

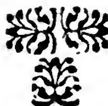
Qui comme un Mars en Guerre va,
Que la Victoire *oncques n'enfla;*
Qui sait punir le téméraire,
Et qui pour l'humble est débonnaire,
Bref qui fait tout bien & de sa
Tête!

Par M. *de Vertron.*

REPONSE DE MADEMOISELLE L'HERITIER.

LE Pinçon de Montagne chante fort melodieusement, & je vous rends mille graces, Monsieur, de m'avoir fait part de ses agreables Chansons. Ma mere est extrémement sensible à toutes vos honnestetez : elle me charge de vous témoigner combien elle estime votre merite, & vos ouvrages ; les jolies Chansons du Pinçon de Montagne l'ont bien réjoüye malgré sa mauvaise santé ; rétablissez la votre à laquelle je m'interesse, comme votre tres humble Servante,

L'HERITIER de Villandon.



AU ROY.

ODE.

Heros que tout chérit, Héros que tout admire,
Grand Roy, dont le seul nom fait trembler l'Univers,
J'ose ceder enfin au zéle qui m'inspire,
Et chanter tes fait dans mes Vers.
Aucun feu n'est pareil au beau feu qui me guide,
En vain ma voix peu seure, & mon Sexe timide,
Tremblant d'un tel projet veulent m'épouvanter;
Un noble empressement rend leur crainte inutile,
Plus l'entreprise est difficile,
Plus il est beau de la tenter.



Jusqu'ici m'exerçant sur des accords champestres,
J'ay celebré Pomone *&* Flore *tour à tour,*
Où gravé sur les Troncs des Saules & des Hestres,
*Des maximes contre l'*Amour:

Mais aujourd'huy quittant la rustique Musette
Pour toy, brave LOUIS*, j'embouche la Trompette,*
Sur la foy du secours que j'attens des neuf Sœurs.
Lors qu'avec un pur zèle on travaille à ta gloire,
Ces doctes Filles de Mémoire
Doivent prodiguer leurs faveurs.



Que ton Nom glorieux n'a-t-il point fait pour Elles ?
Tes brillantes Vertus & tes Exploits divers
Sont cause que cent fois leurs Lyres immortelles
Ont charmé par leur doux concerts.
Si ton ame à la fois & tranquille & guerriere,
N'avoit sceu leur fournir une illustre carriere,
Elles auroient langui dans un honteux repos.
Les Héros font briller cette Troupe sçavante,
Ainsi que leur langue élegante
Sçait faire briller les Héros.



Mais jamais on ne vit aucun d'eux sur la
Terre,
Luy fournir des Sujets si merveilleux que
toy :
Tu charmes dans la Paix ; & quand tu
fais la Guerre,
Ton bras porte par tout l'effroy.
Avec rapidité tu gagnes des Batailles,
Tu détruis des Remparts, tu forces des
Murailles,
Tu fais dans mille lieux admirer ta Valeur;
Et quand chez l'Ennemy tu semes l'é-
pouvante,
D'une tranquillité charmante
Tes Sujets goûtent la douceur.

Les funestes poisons d'une fatale Envie,
Rendant de tes Vertus vingt Souverains
jaloux,
Les portent à troubler ta triomphante vie,
Mais que servent leurs foibles coups?
En vain leur fol orgüeil sçait les unir en-
semble,
Sous tes vaillans efforts leur fiere Ligne
tremble,
Et te cede malgré son aveugle fureur :
Contrainte d'admire le Héros qui la
dompte

Elle reconnoiſt à ſa bonté ;
Ce que peut ton bras & ton cœur.

Mais quoiqu'avec éclat tes redoutables Armes
Te faſſent triompher au milieu des haſards,
Tu préferes la Paix, *& ſes ſolides charmes*
Aux plus brillans Lauriers de Mars.
Ta bonté, ta candeur, ta ſageſſe profonde
N'occupent ton eſprit, que du repos du Monde,
Un ſoin ſi glorieux regle tous tes deſſeins :
Comme l'Eſtre éternel, dont les Rois ſont l'Image,
Tu fais ſans ceſſe ton ouvrage
Du bonheur de tous les humains.

Rien ne peut s'oppoſer à ta Valeur rapide,
Et cependant bien-toſt rempliſſant nos ſoûhaits
Nous te verrons domptant ton courage intrépide,
*A l'*Europe *donner* la Paix.
Par tes ſoins bienfaiſans cette belle exilée
Sera dans l'Univers à la fin rappellée,
Malgré la fiere Ligue, & ſes vœux impuiſſans ;

Lors cent Peuples divers, où déja l'on t'adore,
Feront du Couchant à l'Aurore
Pour toy toûjours fumer l'encens.

Par Mademoiselle l'HERITIER de l'Académie des Lanternistes de Toulouse.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON.

QUAND *pour chanter* LOUIS
L'Heritier *de sa veine*
Fait sortir tant d'expressions,
Je m'imagine oüir aux bords de l'Hipocrene
Les Eratos *&* *les* Clions.

A MONSIEUR DE VERTRON Sous le Nom d'*Apollon*.

SONNET.

QUITTE'S *là le Parnasse, & venés sur la* Terre

Décider de nos Vers, & juger nos . . . Exploits ;
Si tous ont observé les Regles & les . . . Lois,
Et si quelqu'un de nous dans ses Ouvrages . . . Erre ?

Chacun veut à l'envi mériter votre . . . Voix ;
Vous, de qui le sçavoir toutes choses res- . . . Serre,
En nous donnant le Prix, ne causés point de . . . Guerre,
Ne faites point de grace, & donnés votre . . . Choix.

Si de tous les Sonnets le mien n'est pas le . . . . Pire,
D'être approuvé de Vous, c'est où ma gloire a- . . . Spire ;
A mériter le Prix je n'ai point pré- . . . . . . Tendu :

Mais pour vous satisfaire, un désir . . . . Volontaire
Consent, que dans ce jour ma Muse . . . . Tributaire,

Vienne aux piés d' Apollon *rendre un hommage* . . . . Dû.

Par Madame la Présidente *de Brettonvilliers* sous le nom de *Cloris*.

REPONSE DE MONSIEUR DE VERTRON.

Sous le Nom d'*Apollon le Cadet*; A LA PLUS BELLE ET LA PLUS SPIRITUELLE DES CLORIS.

SONNET.

JE quite le Parnasse, & je viens sur la . . . . . . Terre
Pour y chanter vos Vers, & vanter vos . . . Exploits;
Vous métés les Esprits, & les Cœurs sous vos . . Lois;

Votre Muse est à tout, sans que
jamais elle . . . . . Erre.

Les neuf savantes Sœurs d'une
commune . . . . . Voix
Confessent, que Cloris *tous nos*
trésors res- . . . . . Serre;
Que c'est une Pallas *soit en Paix,*
soit en . . . . . Guerre,
Qu'elle est la seule ici, qui mérite
mon . . . . Choix.

Son air & sa beauté sont dignes
d'un Em- . . . . . Pire;
D'en pouvoir être aimé, c'est où
mon cœur a- . . . . . Spire,
A remporter ce prix, j'ai toûjours
pré- . . . . . Tendu:

*L'*Amour, *belle* Cloris, *est un*
Dieu . . . . . Volontaire;
Il veut de vos beaux yeux que je
sois . . . . . Tributaire;
Mon cœur vaut des Lauriers, un
tel prix vous est . . . . Dû.



SONNET DU PRIX.

SUR LA PAIX.

LOUIS *est à présent l'Arbitre*
de la . . . Terre ;
Après l'avoir soûmise, & borné
ses . . . . Exploits ;
Il luy fait ressentir la douceur
de ses , ... Lois ;
Et la met en état, que jamais
elle n'- . . . . . Erre.

Le destin des Mortels est reglé
par sa . , . . . Voix ;
Le Lion sans défense, & l'Aigle
sans sa . . . . . Serre
Ne sauroient plus troubler par
l'horreur de la . . Guerre
L'ordre dans l'Univers étably
par son . . . . . Choix.

Profitons des beaux jours de cet
heureux Em- . . . Pire ;
Qu'à l'abry de son Nom tout le
Monde re- . . . . Spire ;
En joüissant d'un bien si long-
temps at- . . Tendu.

Ennemis, que vos fers devien-
nent . . . Volontaires ;
LOUIS *vous aime mieux de vos*
Cœurs . . . . Tributaires,
Que d'un sang dont le prix à
sa valeur est . . . . Dû.

Par Madame la Présidente *de Brettonvilliers.*

SUR LA CLEMENCE DU ROI.

SONNET.

QUE le Ciel soit jaloux des
Grandeurs de la . . Terre !
LOUIS *s'égale au Dieux par ses*
rares . . . . . . Explois ;
Il soûmet aujourd'huy l'Univers
à ses . . . . . Lois ;
Et sans cesse il agit, sans que
jamais il . . . Erre.

Tout suit ses mouvemens, tout se
rend à sa . . . Voix ;
Sa main seule fait plus, que l'Aigle
avec sa . . . Serre ;

Cette main propre à tout à la
Paix , à la . . Guerre ,
Balançant l'une & l'autre en fait
un juste . . . . Choix.

Voïant tant d'Ennemis sujets à
son Em- . . . . . . Pire ,
Il aime que chacun sous ses Lau-
riers re- . . . . . Spire ;
Et qu'il goûte en repos un bien
tant a- . . . . Tendu.

Les graces de LOUIS *sont*
toutes . . Volontaires ;
Il leur donne la Paix , sans qu'ils
soient . . . . Tributaires ;
Et sa bonté l'engage à plus qu'il
n'auroit . . . . . Dû.

LETTRE AU ROY,

PAR MADAME LE CAMUS.

GRAND ROY , la Justice & la
Gloire
Toujours auprés de toy remplissent leur
devoir ;

Par ta Valeur, par la Victoire
Elles ont bien montré ton supresme pouvoir.
Ce que tu fais ne sçauroit se comprendre ;
César, Annibal, Alexandre,
Et mille autres Héros auroient esté surpris
De voir, que LOUIS *seul dompte tant d'Ennemis,*
Et qu'il fasse tant de Conquestes.
Cependant lorsque l'Hydre avec toutes ses Testes
Tremble à l'aspect de tes Guerriers,
Que toute l'Espagne s'estonne
De la Prise de Barcelonne ;
Que Vendosme *à Madrid peut cüeillir des Lauriers,*
Ton Magnanime Cœur fait cesser l'espouvante,
En donnant une Paix charmante,
Et ta noble maniere en augmente le prix ;
Faisant voir à toute la Terre
Que tu n'as soustenu la Guerre,
Que pour rendre aux Vaincus ce que tu leur as pris.
Des Faits si grands nous font connoistre
Que le repos de l'Univers
A suspendu le cours de tes Travaux divers,
Et qu'il ne tient qu'à toy de t'en rendre le Maistre.

PRIERE POUR LE ROY.

QUE Dieu par sa Bonté
Dans une Paix profonde
Donne au Roy de longs jours, une heureuse santé,
A ses Augustes Fils une Race féconde,
Afin que sa Posterité
Puisse autant durer que le Monde,
Dont il fait la Felicité.

LETTRE DE M. DE VERTRON A MADAME LE CAMUS.

MADAME,

Votre Epître *au Roi*, de laquelle vous m'avés fait la grace de m'envoïer Copie, est si bien tournée, que je ne doute point que *Sa Majesté* qui aime les belles choses, ne l'ait agréablement reçuë, come elle reçoit tout ce que vous avés l'honeur de lui présenter, & de luy dire. Ce nou-

veau Chef-d'Oeuvre qui part de vos mains me confirme dans l'opinion que j'ai toûjours eüe, que la Poësie est préférable à la Prose, quand les Ouvrages sont aussi parfaits que les vôtres ; & si j'ai soutenu jusqu'ici, qu'il faloit prier Dieu en Vers, je le soûtiens encore aujourd'hui plus hardîment que jamais ; Je croi mêmes, Madame, que quand on prend la liberté d'écrire aux Rois, & aux autres Puissances, on doit avoir recours au langage des Dieux, qui n'a rien de comun. Je juge, Madame, par cete derniere Piece, que vous avés les mêmes sentimens ; dites-le en public, & je suis assûré que non seulement on le croira, mais que nos plus habiles Auteurs de l'un & de l'autre sexe suivront encore votre exemple dans tous les Eloges qu'ils feront desormais des Puissances. Je ne parle point ici du Stile tendre, où sans contestation la Poësie doit avoir la préférence, je ne regarde que le Sublime & l'Heroïque, qui paroissent dans cete nouvelle production de votre Muse, où votre Cœur a part, tant vous marqués dans vos expressions d'estime & de respect pour *Notre In-*

comparable Monarque ! Vous avés raison, Madame, de le métre audessus du divin *César*, du *Grand Alexandre*, & du Vaillant *Annibal*. J'ai prouvé dans un Discours Académique la Grandeur de *l'Invincible LOUIS* audessus de celle du Héros Grec; & en atendant que par un autre je prouve la préférence de l'Empereur des François à celui des Romains, Je vous suplie, Madame, de jeter les yeux sur l'Inscription, que vous m'avés donné sujet de faire, pour métre au bas d'un Buste *de Sa Majesté*, qui mérite sans doûte d'être preferée à ce fameux Capitaine des Cartaginois. Pardonés-moi, Madame, si pour mieux exprimer ma pensée, & pour suivre l'usage ordinaire qui s'observe dans les Monumens publics, je cite ici deux mots latins.

CUI MAGNO MAGNUS CEDIT ANNIBAL.

Rien ne peut égaler les Faits,
Ni les Vertus que ce Héros possede :
Mais dans la Guerre, & dans la Paix
Au GRAND LOUIS *le* Grand Annibal *céde.*

Cete Inscription Latine, que j'ai ainsi

expliquée, est gravée au bas du Buste d'*Annibal* au Jardin des Mathurins de Paris. Sans vous flater, Madame, on devroit graver sur le Marbre & sur le Bronze tous les Vers que vous faites pour cet admirable Prince, & particulierement votre Priere digne d'être encore gravée dans la mémoire & dans le cœur de tous ses fidéles Sujets.

Sans un Esprit divin parle-t-on, come toi?
Tu n'en es pas pourtant plus fiere:
Ce que tu dis en Vers à Dieu *pour notre* Roi
Sera desormais ma Priere.

Je vous en fais une à mon tour d'une autre espece, c'est de me croire avec bien du respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur
DE VERTRON.

VERS

VERS DE MADAME LE CAMUS ENVOYE'S AU ROY,

Sur ce qu'elle a vû dans le Jardin de Marly.

DANS ce Jardin delicieux,
Où l'Art embellit la Nature,
Pour faire le plaisir des yeux,
Par son admirable structure,
On voit dans ce lieu sans pareil,
La Seine *avec ses* Najades
Se deguiser en Fontaines, Cascades,
Pour se montrer au lever du Soleil,
Et le suivre en ses promenades.
Par le murmure de ses Eaux,
Il semble qu'elles veulent dire,
Dés que le Soleil *se retire,*
Le dépit qu'elles ont d'entrer dans leurs Canaux,
Et de perdre celuy que leur Troupe désire.
Avec impatience en attendant le jour,
Et du Soleil l'heureux retour,
Elles ménagent leur parure;

Et lorsque le chant des Oiseaux
L'annonce à toute la Nature,
On voit les Fleurs, & la Verdure
Prendre pour se parer des Ornements nouveaux.
En ce séjour que je respecte,
J'entray dans le ravissement,
La Verité me fut suspecte,
Je pris ce que je vis pour un Enchantement.
Saint Olon *qui voyoit ma surprise infinie,*
Me dit d'un air fort sérieux,
Tout ce qui paroist à vos yeux
N'est point l'effet de la Magie,
C'est le pur effet du Génie
Du plus Grand Roy de l'Univers:
Ma surprise finît, & je finîs mes Vers.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON A L'ILLUSTRE MADAME LE CAMUS.

D*EUX choses font mon admiration:*
L'une est du GRAND LOUIS *la sagesse infinie,*
Qui se fait adorer de toute Nation;
Et l'autre est, le Camus, *ton sublime Génie.*

LE MORE
A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

En luy envoyant pour LE ROY une Onyce Antique, où la teste d'un More est gravée en relief sur un fonds blanc.

DV fonds de l'Orient, & des confins du Monde,
SAPHO, *j'ay voïagé sur la terre & sur l'onde,*
Et j'ay connu par tout que sous ses Lauriers verds
LOUIS *redonneroit le calme à l'Univers.*
A peine a-t-il parlé, qu'au plus haut de sa gloire
On a veu sur son Char la Paix *&* la Victoire ;
Toutes deux à l'envi couronnant ses soûhaits,
Par des nœuds éternels s'unissent à jamais;
Et moy-mesme je viens sur cette aimable rive
Gouster les premiers fruits de l'abondante Olive.

Trop heureux ! ſi j'eſtois quelque jour en ces lieux.
L'Eſclave d'un Héros auſſi grand que les Dieux !
Vous SAPHO, *dont la voix d'un pur zéle animée*
Aux plus lointains Climats ſuivit ſa Renommée,
Vous, dont la main fameuſe avec les plus beaux traits,
Nous a peint tant de fois ſes graces, ſes bienfaits,
Sa bonté, ſa ſageſſe, & l'heureuſe harmonie
Du courage intrépide, & du vaſte Génie,
N'oſeriez-vous tenter par amitié pour moy
De me faire obtenir pour Maiſtre un ſi Grand Roy ?
Le Soleil merveilleux à varier les hommes
Nous fit un teint d'ébéne au pays où nous ſommes,
Mais la noirceur du corps ne paſſe point au cœur,
Et n'y peut effacer l'Image d'un Vainqueur,

Qu'admirent tour à tour les rivages du
More,
L'Ourse, & l'ardent Midi, le Couchant
& l'Aurore.
Daigne me recevoir ce Monarque fameux,
Digne par sa vertu de remplir tous mes
vœux;
Digne par ses hauts faits dans la Paix,
dans la Guerre,
D'estre l'unique Roy des peuples de la
Terre! Betoulaud.

MADEMOISELLE DE SCUDERY AU ROY,

En envoyant à SA MAJESTÉ *le petit More.*

GRAND ROY, *que l'Univers*
adore,
Je n'ay pû refuser à cet aimable More
Le bonheur de passer du moins devant vos
yeux,
Avec tout le respect qu'il pourroit rendre
aux Dieux.

Comme il a voyagé ſur la terre & ſur l'onde,
Il a trouvé par tout le Monde
Que le plus grand de vos hauts Faits
Seroit de nous donner une troiſiéme Paix.
Il vient pour admirer cette gloire ſuprême,
Il vous voit Vainqueur de vous même,
Et les fiers Alliez à vos pieds abbatus
Joindre un nouvel éclat à toutes vos Vertus.
Leur fauſſe ambition cauſoit leur réſiſtance,
Puiſque pour eux la Guerre eſtoit de toutes parts
Sans ſuccés & ſans innocence:
Mais quand vos Ennemis ſeroient tous des Céſars,
Quand un jaloux orgüeil les uniroit encore,
Parmy tous ces Héros vous ſeriez toûjours Mars,
C'eſt une vérité que perſonne n'ignore;
Il n'eſt pas juſqu'au petit More,
Qui pour ſe faire un ſort & glorieux & doux,
Ne borne ſes ſoûhaits à l'honneur d'eſtre à vous:

Et s'il obtient ce qu'il désire
Il ne quitteroit pas ses fers pour un Empire.

LE PETIT MORE, OU CUPIDON COURRIER DEGUISÉ.

ILLUSTRE Betoulaud, *l'Apollon Bordelois*,
Grace à Sapho *la Muse sans séconde*,
Grace à ses soins, à sa veine féconde,
J'ai salüé le plus puissant des Rois,
Le Conquérant de la terre & de l'onde ;
Elle a sû près de lui faire valoir ma voix.
Pour admirer sa sagesse profonde,
Sans cesse on vient des quatre coins du Monde ;
J'y suis venu déja plus d'une fois
En Othoman, en Maroquois,
En Mandarin, en Siamois ;
Ainsi que le Soleil *je fais par tout ma ronde :*
Mais à présent que par moi je connois
La bonté de LOUIS *égale à son courage,*

Qu'en faveur de la Paix, *même il fait avantage*
A ceux qu'il a réduits si souvent sous ses Lois,
Je viens incognito *voir le grand Mariage*,
Qui doit éterniser l'Empire des François.
Enfin j'ai pris l'habit, les airs, & le visage
D'un More, *pour revoir ce Monarque si sage:*
Charmé de ses Vertus, & de ses grands Exploits,
Come un nouveau vassal je viens lui rendre homage,
Tout Maître des Dieux que je sois.

Par Monsieur de Vertron.

LETTRE DE M. DE VERTRON A MONSIEUR DE BETOULAUD.

MONSIEUR,

Ne croïés pas, s'il vous plaît, que je

vous donne des loüanges, parce que vous m'en donnés qui ne me sont pas duës, mais je vous loüe, parce que vous mérités d'être loüé de tout le Monde, pour la bonté de votre cœur, & pour la beauté de votre esprit; l'un & l'autre paroissent dans vos présens & dans vos Ouvrages: Notre Illustre *SAPHO* m'en fait toûjours part, & ce dernier où vous faites, come elle, si bien parler *le petit More*, a un air de nouveauté, & un agrément tout extraordinaire. Céte éloquente & généreuse Introductrice a fait valoir votre Envoïé à la Cour la plus brillante, la plus spirituele & la plus auguste de l'Univers. N'ai-je pas raison, Monsieur, considérant votre génie, & le zéle que vous avés pour *Notre Incomparable Monarque*, de croire que c'est *l'Amour* qui vous anime, qui vous transporte, & qui vous fait faire de si beaux Vers pour SA MAJESTE'? Je comparerois volontiers votre *Onyce* à l'Aneau de *Gigès*, tant elle fait de Merveilles par la vertu du *petit More* qui y est gravé! Avoüés, Monsieur, que je sai rendre justice au mérite; & sans vous déplaire je vous

dirai que ma comparaiſon eſt plus juſte que celle que vous faites de moi avec *Horace*; Car ſi par la connoiſſance que j'ai de la grande inégalité qu'il y a entre ſes Chants, & les miens, je deſaprouve votre comparaiſon, qui ſeroit mile fois plus juſte pour vous, j'aprouve ſans vous flater celle que vous faites de notre Illuſtre Amie Mademoiſelle *de Scudery* avec *SAPHO*.

Pour prouver la juſteſſe de cette comparaiſon, je vous envoïe les Vers que j'ai faits & qui ſeront gravés au bas de ſon Portrait, avec une Deviſe en faveur de cete Heroïne, que je compare à *l'Immortelle*. J'amais fille ne fut plus digne de *l'Immortalité*, & jamais homme ne marqua plus que moi de reconoiſſance de l'honeur qu'elle m'a procuré, me faiſant entrer avec elle & avec vous, Monſieur, dans un comerce d'eſprit & d'amitié. Je tâcherai par le profit que j'en trerai, à me rendre digne d'une grace que je n'aurois oſé eſpérer de mon chef; Cependant faites-moi celle d'être véritablement perſuadé que je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur.

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

A Voir tous les appas de l'aimable jeunesse,
Joindre avec la beauté, l'esprit & la sagesse,
Suivis d'un air charmant qu'on ne peut exprimer,
C'est ce qu'on trouve en la Princesse,
Qu'on ne se lasse point de voir & d'admirer,
Et qui de tous les cœurs sçait se faire adorer.

Par Mademoiselle
de *Scudery*,
de l'Academie des *Ricovrati*
de Padouë.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON. SUR LE PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

FAIT EN VERS

PAR MADEMOISELLE DE SCUDERY.

MADRIGAL.

CEte Princesse est sans défaut ;
Quelle gloire pour elle ! & pour nous quelle joïe !
C'est sans doute un present que le Ciel nous envoïe ;
Elle est telle qu'il nous la faut,
Pour unir à jamais la France & la Savoïe.

PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE,

PAR M. L'ABBE' BOSQUILLON DE L'ACADEMIE ROYALE DE SOISSONS.

PRINCESSE, *nos François en vous voyant paroistre,*
Se piquent tous de vous connoistre,
Par vos rians appas justement prevenus :
Ceux-cy vous prennent pour Venus
Qui sort du moite sein de l'Onde,
Et d'un feu doux & pur vient embrazer le Monde ;
Ceux-là ne comptent que vos ans,
*Et sous le nom d'*Hebé *vous offrent leurs encens.*
*A vostre teint fleury tel vous prend pour l'*Aurore ;
A la noble fierté qui brille dans vos yeux,

Tel autre qui se trompe encore,
En vous nommant Pallas, *croit vous deviner mieux:*
Mais d'où vient Princesse adorable,
Que pour vous définir ont recourt à la Fable?
Les biens que vous causez, vos vertus, vos attraits
Vous annoncent assez pour un Ange de Paix.

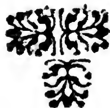
PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

VOus n'avez pas un trait qui ne soit fait pour plaire,
D'un Héros tout Guerrier vous receustes le jour;
Vous sortez d'une Auguste Mere,
Charmante, & Reine de Cithere,
C'est donc avec raison qu'on vous prend pour l'Amour.

Je trouve cependant dans cette ressemblance
Un peu de différence,
Vostre Pere se plaist à braver les hazards,
Ainsi que le Dieu de la Trace ;
Mais au courage il joint & politesse & grace,
C'est ce qu'on ne voit point en Mars.
Cette Beauté, si digne Sang de France,
(Sang dont tout l'Univers vante les Sacrés Droits,
Sang dont sort un Grand Roy, le Modele des Rois,
Sang dont le Monde entier revere la puissance)
Cette Beauté, qui sortant d'un tel Sang,
Dans l'éclat d'un suprême Rang
Vous donna la Naissance,
Voit son air, il est vray, briller de mille appas ;
Les Graces *marchent sur ses pas ;*
Mais encore la belle Princesse
Est toute pleine de Vertus,
De grandeur d'Ame, de Sagesse :
Ces qualitez ne sont point dans Venus.
Pour vous, du fils de Citherée
Vous avez, il est vray, les attraits gracieux ;

Mais dés un âge tendre, équitable, éclairée,
Sur la Raison toûjours on vous voit mesurée,
C'est là ce que n'est point le plus badin des Dieux.
Vous avez, Princesse charmante,
Tout ce que l'Amour *a de beau,*
Sans avoir les défauts dont il nous épouvante.
Que luy sert son brillant Flambeau?
Il a les yeux voilez par une nuit profonde;
Vos beaux yeux sont toûjours remplis d'un feu nouveau,
On vous prendra par tout le Monde
Pour l'Amour *sage & sans bandeau.*

Par Mademoiselle *l'Heritier de Villandon*, de l'Academie des Lanternistes de Toulouse.



STANCES
SUR LA PAIX.

Dans un de ces beaux lieux chèris de la Nature,
Où regnent de tout temps l'Innocence & la Paix,
Sur un lit émaillé de fleurs & de verdure,
D'un tranquille sommeil je goûtois les attraits.

A peine à ses douceurs m'estois-je abandonnée,
Quand une voix, par des sons éclatants,
Fit tomber les Pavots dont j'estois couronnée,
J'ouvre, à ce bruit, mes yeux à demy languissants,
Je vois, j'en suis encore interdite, étonnée;
Je vois Olimpe, *& ses regards perçans*
Pleins encor d'un beau feu malgré sa destinée,
Penetroient à travers des voiles accablans
Dont l'éternelle Nuit la tient environnée.

Ma fille, *me dit-elle*, abandonne un repos

Honteux pour toy, pour ma Mémoire;
Et si tu crains mal à propos
De chanter de LOUIS *la nouvelle Victoire,*
Ma Lyre accoûtumée à chanter ce Héros
Te prétera des sons pour celebrer sa gloire.
Fais-le voir à ces Rois jaloux de sa grandeur,
Tel que l'on peint le Maistre du Tonnerre,
Quand sa main lance sur la Terre,
Les redoutables feux de sa juste fureur,
Où lors que desarmé de son couroux vangeur
Il immole à la Paix, quoyque toûjours Vainqueur,
Ces fertiles Lauriers, dont le Dieu de la Guerre
A tant & tant de fois couronné sa Valeur.
Tu te dois toute entiere à l'honneur qui t'appelle,
Pour chanter de LOUIS *les faits prodigieux;*
Les jours d'une seule Mortelle,
Ne pouvoient pas remplir un sort si glorieux,
Ce précieux talent est le prix de mon zéle;
Cent fois pour l'obtenir j'importunay les Dieux,

Je voulois que mon Sang à ses devoirs fidelle
Celebrast aprés moy ce Roy Victorieux.



Ce Prince offre à tes chants une illustre matière,
En faveur de la Paix ; il renonce à ses droits,
Et tout couvert encor d'une noble poussiere,
Ce Héros aujourd'huy le plus puissant des Rois,
A de ses propres mains mis l'unique barriere,
Qui pouvoit arrester ses rapides Exploits.



La cruelle Discorde *outrée & fugitive,*
Rentre dans le fond des Enfers ;
LOUIS *en l'accablant de fers*
La contraint pour jamais à devenir oisive,
Et du sort de cette Captive
A fait l'heureux destin de cent Peuples divers.



*Je vois renaistre l'*Abondance *;*
Déja de tous costez arrivent sur ces bords

Ces grands & ces rares Trésors ;
Qui du Peuple & des Rois font la magnificence.



Pour commencer de si beaux jours ;
Aprés tant de travaux, aprés tant de Conquestes,
Je vois le blond Hymen, *& les tendres* Amours,
Allumer leurs flambeaux, de fleurs ceindre leurs testes :
Les Jeux *&* *les* Plaisirs *qui les suivent toûjours*
Leurs préparent déja mille galantes Festes.
Je vois deux Amans destinés
Au sacré nœud d'une chaîne éternelle ;
Leur union tendre & fidelle
Fera naistre bientôt des Héros couronnez ;
A qui LOUIS LE GRAND *servira de Modelle ;*
Une posterité si belle
Comblera de tous biens les Peuples fortunez.
Après ces mots je la vis disparoistre :
Son départ acheva de dessiller mes yeux.
Mon Zéle impatient de se faire connoistre
Profite du secours que j'ay reçû des Dieux ;

Pour offrir mon encens à mon Auguste Maistre.

Par Mademoiselle Deshoulieres.

JUGEMENT DE M. DE VERTRON.

OUI Deshoulierres, *je t'admire.*
En tes Vers que je viens de lire,
Tu fais parler ta Mere ; & digne de son sang,
Comme elle, tu sais bien chanter LOUIS LE GRAND :
Tu n'as pas besoin de sa Lire,
Dans le sacré Valon tu tiens le même rang.
Ce que tu dis du Roi ne tient point du Mensonge ;
La Verité se trouve dans ton songe,
Et sur la foi de tes récits
Je croi maintenant aux Esprits.



SUR LA PAIX
ET
SUR LE MARIAGE
DE
MONSEIGNEUR LE DUC
DE BOURGOGNE,
AVEC
MADAME LA PRINCESSE
DE SAVOYE,

Fait à Versailles le 7. Decembre 1697.

MADRIGAL.

GRACE à LOUIS *sur l'Onde & sur la Terre*
Le Calme succede au Tonnerre ;
Les *beaux* Arts, les Plaisirs & les Jeux *de retour*
Brillent dans son Auguste Cour :
Il tient l'Olive en main au lieu du Cimeterre ;
Et ralumant enfin dans ce fortuné jour
Le flambeau de l'Himen *d'acord avec* l'Amour

Il éteint pour jamais le flambeau de la
Guerre.

Par Monsieur DE VERTRON.

A LA GLOIRE DU ROY, RONDEAU.

LE Grand *fracas que font par tout les*
Lis
A notre Prince ont justement aquis
Jointe à l'Amour l'estime de tout homme,
De tous les Rois, du Pontife de Rome,
Et celle enfin des plus lointains Païs.

Venir, voir, vaincre un Monde d'Enne-
mis;
Se vaincre après que l'on à tout soûmis,
Puis acüeillir le plus petit, tout comme
Le Grand.

Donner la Paix sans en être requis;
Voir par ses soins les beaux Arts rétablis;
Joindre les Mers; de ses Etats en somme
Chasser l'Erreur: un tel récit se nomme
Un Abregé des Exploits de LOUIS
LE GRAND.

Par Monsieur de Vertron.

ETRENNES
EN M. DC. XCVIII.
A MADAME
LA PRESIDENTE
DE BRETTONVILLIERS.

SONNET.

LA Paix ſuccede au bruit des Armes;
Et grace au plus Puiſſant des Rois,
Nous allons ſous d'aimables Loix
Vivre ſans crainte & ſans alarmes.

Plus de Combats, plus de vacarmes;
Cloris, *on n'aura plus de voix,*
Que pour célébrer les Exploits
De votre eſprit & de vos charmes.

Soufrés, que dans un ſi grand jour
Je vous ofre un Cœur à mon tour
Plein de reſpect & d'innocence;

Il n'en eſt point chés les Mortels,
Qui comme lui dans le ſilence
Voulut brûler ſur vos Autels.

L'Hermite de l'Iſle.

RE'PONSE DE M. DE BETOULAUD. AUX VERS DE M. DE VERTRON SUR CUPIDON COURRIER, OU L'AMOUR DE'GUISE' EN PETIT MORE.

MONSIEUR,

Si j'avois l'honneur d'eſtre mieus connu de vous, que je ne le ſuis, vous me loueriés moins, & vous n'auriés pas ſans doute ſi bonne opinion d'un eſprit auſſi mediocre que le mien : Mais il me paroiſt que la bonté de voſtre cœur va plus loin que la juſteſſe de voſtre gouſt, & vous fait pardonner en moy bien des deffauts, que vous y deſcouvririés aiſément, ſi vous me mettiés dans la meſme balance, où vous peſés ceus que vous

destinés pour l'Immortalité. Quoiqu'il en soit, Monsieur, il est tousjours fort glorieus pour moy, qu'un Historien, comme vous, dont les Portraits sont reservés pour des Siecles sans nombre, veuille dire si obligeamment du bien de moy, & me donner des Couronnes qui seroient bien plus propres pour vous-mesme; car combien n'en merités vous pas, pour tout ce qui part de vostre main, & pour toutes ces Poësies charmantes dont vous avés accompagné la derniere Lettre que vous m'avés fait la grace de m'escrire? Il falloit qu'une *Muse* se fut deguisée elle-mesme, pour vous inspirer de deguiser à son exemple *l'Amour en petit More*; & si cette *Muse* qui vous cherit, estoit aussi prompte à se rendre à ma voix qu'à la vostre, je l'invoquerois pour me fournir des Eloges, & des Remercimans dignes de vous.

Mais suivant tousjours vostre Loy,
C'est vous seul, Vertron, *qu'elle escoute,*
Elle ne connoit point de route
Qui la pust conduire chés moy.

Je vous avourai mesme ingenumant, Monsieur, que je me sens depuis quelque temps une si grande foiblesse d'es-

prit, que je crains de ressembler bientost à ces Rochers affreus & arides qui ne produisent rien : Il n'y a que mon zéle pour *LE ROY*, &ma constante amitié pour nostre Illustre & Incomparable Amie Mademoiselle *de Scudery*, qui surmontent quelquefois la sterilité du terrain, & qui par une espece de Miracle y font naistre des Fleurs de temps en temps ; mais ces Fleurs là ne sont plus des Oeillets & des Roses, ce ne sont tout au plus que des Bluets & des Coquelicos sauvages, qui ne sont point assés beaus pour des Ghirlandes aussi riches & aussi éclatantes qu'il en faudroit pour vous & pour ceux que je voudrois honorer d'une maniere proportionnée à leur merite; Je sçai combien je dois estre touché du vostre, & combien j'ai de graces à rendre à nostre genereuse Amie, d'avoir bien voulu me procurer une liaison particuliere avec une personne aussi recommandable que vous, par les plus excellentes qualités du cœur & de l'esprit : Je me ferai tousjours un fort grand plaisir de les cultiver, en attendant que dans quelqu'un des voiages que je fais de temps en temps à

Paris, je puisse vous aller asseurer moi-mesme qu'on ne sçauroit estre ny avec plus d'attachemant, ny avec plus d'estime, que je le serai tousjours.

MONSIEUR,

A Bordeaux. Vostre tres-humble & tres-obeissant Serviteur,
BETOULAUD.

LE PETIT MORE DE'MASQUE', OU. CUPIDON COURRIER, A MONSIEUR DE BE'TOULAUD.

Vers libres sur deux Rimes.

LOUIS surpasse seul tous les Dieux de la Fable;
LOUIS mérite d'être aimé,
Autant qu'il est aimable.
Cher *Bétoulaud*, je suis charmé
De l'acueil favorable,
Que m'a fait de nouveau ce Prince *incomparable*;

Ah qu'il est Grand *! qu'il est afable !*
Ce Vainqueur *s'est lui-même desarmé ,*
Pour donner à l'Europe une Paix *désirable:*
Tant que ce Roi *vivra , céte Reine adorable ,*
Céte Fille du Ciel , dont l'air est enchanté ,
Aura dans ces bas Lieux un Empire durable :
Qu'il vive donc toujours ; car enfin la santé
De ce Monarque *tant vanté ,*
Dont la conduite est admirable ,
Dont le Nom est si redoutable ;
D'un Conquérant,*qui loin d'avoir l'Ame implacable,*
Est en clémence à nul autre semblable ;
D'un vrai Héros,*dont l'Histoire incroïable*
En éfaçant l'Antiquité
Surprendra la Postérité
Par sa Grandeur inimitable ,
De ses Sujets fait la félicité.
Répetons de concert par tout la Vérité ,
Et disons avec équité :
LOUIS surpasse seul tous les Dieux de la Fable ;
LOUIS mérite d'être aimé ,
Autant qu'il est aimable:
Cher *Bétoulaud* , j'en suis charmé.

LETTRE DE MADAME DE SALIEZ A MONSIEUR DE VERTRON.

MONSIEUR,

On ne peut rien de mieux imaginé que vostre Mascarade; & *Cupidon Courrier*, soit dans son habit ordinaire, ou déguisé en *petit More*, est le plus aymable du monde. Tout ce que Mademoiselle *de Scudery*, qui fait tant d'honneur à nostre sexe, Monsieur *de Bétoulaud*, & vous faites dire par cet Envoyé Extraordinaire des Dieux à *Nostre Incomparable Monarque*, est (si jose ainsi parler) digne de S. M. L'Illustre *Sapho* met avec justice une grande difference entre vostre *Amour*, & celuy *d'Anacréon*; & son aymable Amie Mademoiselle *l'Heritier* a eu raison dans le beau Portrait, qu'elle a fait de MADAME LA

DUCHESSE DE BOURGOGNE, de la comparerà *l'Amour sage* & *sans bandeau*, puisque cette Auguste Princesse, toute jeune qu'elle est, peut passer sans flaterie pour un Prodige d'esprit, & pour un Modelle de sagesse. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher, & le bon-heur de la voir, & de l'entendre, disent tous que les Portraits qu'on en a fait en vers, sont fidelles. Aprés les quatre dont vous m'avés fait la grace de m'envoyer des Copies, oseray-je entreprendre d'en faire un, comme je pris la liberté, ces années dernieres, de faire celuy de feuë *Madame la Dauphine*? J'y vais travailler, ensuite je vous l'envoyeray, & vous y donnerez quelques coups de Pinceau.

Pour cette Princesse adorable,
Et pour LOUIS l'Incomparable,
Ce Héros de toute saison,
Vostre Muse est inépuisable;
Et vostre Zele infatigable,
Vous sçavez accorder la rime & la raison.

Je n'entendrois ny l'une, ny l'autre, si je ne vous marquois ma reconnoissance, & l'estime avec laquelle je suis, Mõsieur, Vostre tres-humble & tres-obeissante Servante. DE SALIEZ.

LETTRE DE MONSIEUR DE LA LOUBERE,

DE L'ACADE'MIE FRANCOISE, cy-devant Envoyé Extraordinaire DU ROI *auprés du Roi de SIAM.*

A MONSIEUR DE VERTRON.

MONSIEUR,

Je ne ſaurois aſſez vous remercier du beau preſent que vous m'avez fait. Le Parallele de LOUIS LE GRAND eſt ſi plein d'eſprit & d'erudition, qu'il peut faire voir, ce me ſemble, qu'on peut mettre trop d'eſprit en une matiere ſi relevée, pour laquelle tout autre que vous n'en auroit peut-eſtre pas eu aſſez. Vos vuës, Monſieur, *ſur les Jeux Flo-*

Floraux ſont pour la pluſpart ſuivies dans le nouveau projet, & ont toutes eté employées dans un projet qui eſt venu de Toulouſe, où l'on a changé icy quelque choſe. J'ay lu avec beaucoup de plaiſir les raiſons dont vous appuyez vos ſentiments, & vous ſay beaucoup de gré que vous ayez pris ainſi en amitié la Ville où j'ay reçu le jour. Le Projet nouveau eſt deja entre les mains de *Monſieur le Chancelier* qui l'examine. Je ſuis dans l'impatience d'aller voir Monſieur l'Abbé Belot, afin qu'il m'ayde à vous aſſurer que je ſuis comme vous le meritez,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble &
tres-obeiſſant Serviteur.
LA LOUBERE.

Le Mecredy des Cendres.



RE'PONSE DE M. DE VERTRON A MONSIEUR DE LA LOUBERE.

MONSIEUR,

A regarder votre réputation, je vous avouë que les grandes loüanges, que vous donnés à mon petit Ouvrage me donneroient beaucoup de vanité, si je n'étois persuadé que votre honêteté ordinaire y a la meilleure part (je dis beaucoup de vanité) car je ne puis me défendre, après l'aprobation d'un aussi Illustre Académicien que vous, d'avoir un peu d'amour propre, & je me sai bon gré d'avoir imaginé une maniere nouvelle de loüer LOUIS LE GRAND, le comparant avec ceux qui ont porté ce glorieux surnom. Mais ose-t-on entreprendre de faire les Eloges d'un Prince, qui les évite avec autant de soin, qu'il les mérite avec justice ? N'admirés-vous pas, comme

moi, Monſieur, la modeſtie de *Notre Auguſte Monarque*, qui après la Conquête de Mons ſi avantageuſe à la France ne voulut point recevoir de Complimens de l'Académie Françoiſe, ni des Cours Souveraines, parce que les bouches, qui portent la parole en ces occaſions, ſont toûjours éloquentes & perſuaſives, quoique pour ce Grand Héros on puiſſe dire ſans flaterie, qu'elles ne ſont jamais flateuſes? Ma Muſe charmée de ce beau trait d'Hiſtoire, qui ſemble mettre le comble à ſa Grandeur, entraînée par la Vérité ne pût alors garder le ſilence, & ſon zéle lui fit commettre une eſpece de déſobéïſſance aux Ordres de *SON ROY*; car tranſportée de joïe & d'admiration tout enſemble, elle marqua ainſi ſes ſentimens, elle oſa même les lui préſenter, & SA MAJESTE' les reçût agréablement.

Parmi l'éclat qui t'environne,
Parmi la gloire que te donne
Sur tous tes Ennemis un Trionfe nouveau;
Impoſer ſilence à nos Langues,
C'eſt te faire à toi-même un Eloge plus beau,
Que tu n'en recevrois de toutes nos Harangues.

Pour répondre, Monsieur, au dernier article de la Lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire, je vous découvrirai un petit chagrin que j'ai, de ce que l'on n'a pas suivi entierement mon Projet, & que Messieurs *les Mainteneurs des Jeux Floraux* n'ont pas voulu recevoir le Statut favorable au beau Sexe. Si Dame *Clémence*, qui les a institués revenoit au Monde, que diroit-elle à ceux qui sont contraires à la gloire des Femmes Illustres? Que diront les Savantes du Siécle de *LOUIS LE GRAND*, le Protecteur des Lettres, & le Fondateur des Académies? Que diront ces Filles si distinguées Mesdemoiselles *de Scudery*, *Deshoulieres*. *Bernard*, & quelques autres qui remportent tous les jours des Prix? Que diront ces célebres Académiciennes, qui soutiennent aujourd'hui avec tant d'éclat la qualité de *Bel Esprit* dans la fameuse Académie des *Ricovrati*, ces Muses Françoises alliées avec les Italiennes, la charmante Madame la Présidente *de Brettonvilliers*, la Savante Mademoiselle *le Févre Dacier*, la Spirituelle Madame *de Saliez*, & l'Admi-

rable *Sapho*? Enfin quelles plaintes ne formeroit point la digne Académicienne de l'Académie Roïale d'Arles, feuë l'Incomparable Madame *Deshoulieres*, si elle s'aparoissoit en songe à d'autres qu'à son aimable Fille? L'exemple de l'Heroïne *CRISTINE* Reine de Suede, celui de *MADAME ROYALE*, autant élevée par son mérite & par son génie, que par sa naissance & par son rang; la réputation de la Docte & Universelle *Piscopia Cornaro*, & les Ouvrages de tant d'Illustres Dames mortes ou vivantes ne sont-ce pas, Monsieur, autant de voix qui crient contre la sévérité, je n'oserois dire, l'injustice de Messieurs les Academiciens de la Ville Palladienne qui leur dérobent un hõneur qui leur est si légitimement dû? Je vous fais ces reproches, comme *Protecteur du beau Sexe*; & je croi que vous aprouverés mon zéle en sécret, cependant je me pique de me dire hautement l'Ami de la Vérité, &

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

PREMIERE PARTIE
DES FASTES D'APOLLON,
OU
CATALOGUE
DES DAMES ILLUSTRES
MORTES.

A.

ANNE D'AUTRICHE MERE DU ROY. Voïés son Eloge fait par M. de la Serre, & les Oraisons funebres de cére grande Reine.

ANNE MARIE MARTINOZZI Princesse de Conti, Niece de feu Monsieur le Cardinal Mazarin.

Madame la Vicomtesse *d'Auchy*. Voïés ses *Paraphrases des Epîtres de saint Paul*, & son Eloge fait par Mademoiselle Buffet.

B.

Madame *Baubusse*, morte âgée de 108. ans. Voïés la Gazette.

Madame *de Blemur*. Voïés son Eloge, & le Catalogue de ses Ouvrages dans le Journal des Sçavans du Lundy 18. Juin 1696.

Madame *Du Blé* Abbesse de Farmonstier. Voïés le Mercure de Juin 1685.

Madame *de Belfond*, Fondatrice des Religieuses Bénédictines de Roüen. Voïés le Mercure de Novembre 1683.

Madame *de Bonnevaut*, grande Cartésienne. Voïés son Eloge parmi ceux de Mademoiselle Buffet.

Madame la Comtesse *de Bregy*. Voïés ses Oeuvres, parmi lesquelles est un Volume de Lettres sur divers sujets, & son Eloge dans les Mercures d'Avril 1677. d'Octobre 1689. & Mars 1695.

Madame *de Brassac*. Voïés le Mercure.

Mademoiselle *Buffet*. Voïés ses Observations sur la Langue Françoise, avec les Eloges des Dames Sçavantes, tant Anciennes que Modernes, & le sien fait par M. Bruslé Avocat en Parlement.

C.

Madame la Princesse DE CONTY, *Louïse de Lorraine*, Fille de Henry de Lorraine Duc de Guise. Voïés le Roman qu'elle a fait, & qui a pour tître, *les Avantures de la Cour*, sous le nom de M. *du Pilousf*. Voïés aussi les Oeuvres de Messieurs de Coëffeteau, de Mal-

herbe, & de la Serre : lisés particulierement une très-belle Lettre de consolation adressée par M. de Malherbe à cette Princesse.

Madame *Cathérine de Clermont*, Duchesse de Rets. Voïés son Epitaphe gravé au bas de son superbe Mausolée, dans l'Eglise des Filles de *l'Ave Maria* à Paris.

Madame *de Chate*, connuë sous les noms de *Villedieu* & *Desjardins*. Ses Oeuvres sont *les Galanteries Grenadines, le Journal amoureux de France, les désordres de l'Amour, les Caprices de l'Amour, les Amours des Grands Hommes, le Journal d'Espagne, les Amours de Catulle, la Vie de Henriette Silvie de Moliere, les Exilés, Carmante Histoire Gréque, les Nouvelles Afriquaines, les Fables Allegoriques, le Portrait des Foiblesses Humaines, & ses nouvelles Oeuvres mêlées.*

Madame *de Chantal*, premiere Mére & Fondatrice de l'Ordre de la Visitation de Sainte Marie. Voïés sa Vie écrite par M. le Comte de Bussy.

Madame *Cornuel*. Il est parlé d'elle dans le *Menagiana*.

Mademoiselle *de Chalais*. Voïés les Oeuvres de Voiture.

D.

MADAME LA DAUPHINE ; Céte Grande Princesse s'appelloit *Marie Anne Victoire de Baviere*. Voïés les Complimens faits par feu Monsieur le Duc de S. Aignan au nom de l'Académie Françoise, & par Monsieur Hebert au nom de celle de Soissons ; ses Epitafes &c. Ses Eloges Funebres.

Madame *Deshoulieres*, de l'Académie Roïale d'Arles, & de celle des Ricovrati de Padouë. Voïés ses admirables Poësies : Voïés aussi le Mercure de Février 1694. J'ai fait son Eloge funebre en François & en Italien, que j'ai adressé à Messieurs d'Arles & de Padoüë mes Confreres.

Madame *Desloges*. L'endroit de l'Histoire de l'Académie Françoise, où il est parlé d'elle, est l'article de Voiture.

Mademoiselle *Despinasse*, Fille d'un fameux Filosofe. Voïés son Eloge parmi ceux de Mademoiselle Buffet.

Madame *Dourlens*.

E

CHRISTINE D'ETREE' premiere femme de François Marie de Lorraine Prince de Lislebône.

Damoyseau de Comercy.

F.

Madame la Comtesse *de la Fayette.* Elle avoit bonne part à la *Princesse de Clèves.* Lisés les Poësies de feu Monsieur Ménage, & le *Menagiana.*

G.

Madame la Duchesse DE GUISE *Isabelle d'Orleans.* Voïés son Eloge fait par Monsieur du Bois de l'Academie Françoise. Voïés aussi l'Eloge funebre de S. A. R. Par Monsieur l'Abbé Fourcroy.

Charlotte Catherine de Gramont, mariée à Louis du nom Prince Souverain de Monaco.

Madame la Presidente *de Guedreville* Voïés son Eloge fait par Mademoiselle Buffet.

Madame *de la Guyette.* Voïés son Histoire galamment écrite.

Mademoiselle *Guillaume.* Lisés son Eloge fait par Mademoiselle Buffet.

Mademoiselle *de Gournay.* Lisés les Essais de Michel de Montagne.

H.

Madame *Henriette Anne d'Angleterre*, premiere femme de *MONSIEUR*. Voïés son Eloge funebre par Monsieur l'Abé Feüillet.

Madame *de Harcourt*, Abesse de l'Abaïe Roïale de Soissons. Voïés l'Histoire de céte Abaïe. Lisés aussi une belle Elégie Latine sur la mort de céte Illustre, composée par le Révérend Pere du Guet de l'Oratoire, qui a fait aussi son Oraison funebre en François. V. les Vers de M. Bertrand.

Madame la Maréchale *de l'Hospital*. Voïés les Oeuvres de Mlle Buffet.

Madame *de Harembur*. Voïés le Mercure de Mai 1693.

Madame *de la Haye de Vantelet*. Voïés le Mercure Galant de Février 1690.

Madame *Heliot*, voïés sa Vie.

L.

MARIE LOUISE D'ORLEANS Reine d'Espagne, fille de *MONSIEUR*. Voïés les Complimens des Cours Souveraines, & les Vers de Mlle Ricart.

Madame la Duchesse *de Longueville*. L'Illustre Mademoiselle de Scudery a fait le Portrai de céte Heroïne.

Voïés aussi les Oeuvres de Monsieur de Voiture.

Madame *de Lesclache*. Voïés son Eloge par Mademoiselle Buffet.

M.

MARIE TE'RE'SE D'AUTRICHE Reine & digne Epouse de *LOUIS LE GRAND*, Voïés le Recueil des Eloges funebres de cette grãde Princesse.

Madame la Duchesse *de Montausier*. Voïés les Oeuvres de Messieurs Sarrazin & de Voiture. On ne sçauroit trop lire l'Oraison funebre de cete Héroïne, prononcée par l'Illustre Monsieur *Flechier* Evêque de Nismes.

Madame la Comtesse *de Maure*. V. le M.

Madame *de Motteville*. V. le Mercure.

Madame la Comtesse *de Monglas*. V. le M.

Madame *de Mortemart* Abesse. Voïés son Eloge par Mademoiselle Buffet.

Madame *de Mirammeny*. Voïés les Oeuvres de Mademoiselle Buffet.

Madame *de Miramion* Fondatrice & Supérieure de la Communauté des Filles de Sainte Géneviéve à Paris. V. le M.

N.

NICOLE DE LORAINE femme de Charles IV. Duc de Lorraine. V. le Merc. François & la Gazette de Février 1657.

Madame la Presidente *de Nicolai*. Voïés son Eloge en Vers par M. Dader.

O.

FRANÇOISE D'ORLEANS, mariée à Monsieur le Duc de Savoïe en 1663. Voïés son Eloge prononcé dans l'Académie de Turin.

MADEMOISELLE *Anne Marie Loüise d'Orleans, Duchesse de Montpensier, Princesse de la Roche-sur-Yon, &c.* Voïés son Oraison funebre par M. l'Abé Anselme, & celle qui fut prononcée en la Ville d'Eu par le R. P. Fejac Jacobin. On verra dans le Recüeil des Pieces de Messieurs de l'Académie de Villefranche en Beaujollois, dont elle étoit Barone, différens Portraits, tous beaux & fidéles de S. A. R. Profitons de ses *Réflexions Morales & Chrétiennes sur le premier Livre de l'Imitation de J. C.* & lisés un petit Ouvrage de sa pieté *sur les Béatitudes*.

P.

Madame *la Palatine*. Elle s'appelloit *Anne de Gonzagues & de Cleves*. Voïés son Eloge funebre fait par l'Excellent Auteur du Mercure, &

liſés les Lettres de Monſieur le Comte de Buſſy.

Madame *du Pleſſis-Guenegaud*. Voïés les Oeuvres de Mademoiſelle Buffet.

Madame *de Plat-Buiſſon*. Voïés de ſes vers dans les charmantes Converſations de Mademoiſelle de Scudery.

Mademoiſelle *Paulet*. Voïés les Lettres de Monſieur de Voiture.

R.

Madame *Eleonor de Rohan*, Abeſſe de Caën puis de Malnouë. Voïés la petite Préface que Mademoiſelle de Scudery a miſe à la tête de *la Morale de Salomon*, parafraſée par cête vertueuſe Princeſſe. Voïés auſſi ſa *Parafraſe des ſept Pſeaumes de la Pénitence*, & ſes *Conſtitutions ſur la Régle de Saint Benoiſt*. Liſés ſon Oraiſon funebre prononcée par Monſieur l'Abé Anſelme, & ſon Epitaphe par Monſieur Peliſſon de l'Académie Françoiſe.

Madame la Marquiſe *de Ramboüillet*. Voïés l'Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe *de Montauſier* ſa Fille, les Poëſies de Monſieur Godeau, les Lettres de Monſieur de Voiture &c.

Madame *de la Rochefoucaut* Abesse de l'Abaïe Roïale de Notre-Dame de Soissons. V. le M. S.

Mademoiselle *de Servant*, Voïés les Lettres de Monsieur de Voiture.

Mademoiselle *de Serment*. Voïés le *Menagiana*, & le Mercure Galant, avec les beaux vers gravés au dessous de son Portrait & faits par M. l'Abé Genest l'un de ses Illustres Amis.

Madame la Marquise *de Sevigné*. Voïés ses Lettres mêlées avec celle de Monsieur le Comte de Bussy; Voïés aussi la Gazette de France du 26. Mai 1696.

Madame *de la Sabliere*. Elle passoit pour bien sçavoir la Filosofie. V. le M.

Madame la Marquise *de Sablé*. Voïés la Préface qui est à la tête de ses *Réflexions*, les Lettres de Voiture, & le Mercure de Mai 1697.

Madame *de Saintot*, Voïés les Lettres de Monsieur de Voiture.

T.

Madame la Comtesse *de La Suse*. Toutes les personnes de bon goût ont ses Ouvrages. Il y a une infinité d'Eloges.

Madame *de Saint Balmon* de Lorraine. Lisés son Histoire.

V.

VICTOIRE MANCINI Niece de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, femme de Louis Duc de Vandôme de Mercœur depuis Cardinal.

ISABELLE DE VANDÔME femme de feu Charles Amédé de Savoïe Duc de Nemours.

Mademoiſelle *Du Val*. Voïés ſes Pieces Galantes.

Madame *de la Vigne de Villedo*, femme de Monſieur de la Vigne Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris.

Mademoiſelle *de la Vigne*. Voïés le Recueil nouveau des vers choiſis, l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, & les Deviſes du Pere le Moine Jeſuite, & de Monſieur Clement Conſeiller en la Cour des Aïdes.

Ces deux belles ſœurs, de qui j'ai fait les Eloges funebres parmi ceux des Dames Illuſtres mortes, ſont ici par ordre alfabétique les dernieres en nombre, quoi qu'elles ſoient par juſtice des prémieres en mérite.



SECONDE PARTIE DES FASTES D'APOLLON, OU CATALOGUE DES DAMES ILLUSTRES VIVANTES.

A.

MADEMOISELLE d'*Alerac* fille de feu Monsieur le Marquis de la Charce, de l'Illustre Maison de la Tour d'Auvergne. Voïés son Portrait fait en Vers par Mademoiselle l'Heritier qui ne sait point flater, & le Mercure galant.

Madame la Présidente *Amelot*. On ne peut mieux juger des Ouvrages d'esprit qu'elle.

Madame d'*Armancay*, fille de feu Monsieur de Sabatier Gentilhomme de

Provence. Voïés les Vers qu'elle adressa à Monsieur le Duc de Chartres, où les quatre Saisons de l'Année parlent à ce charmant Prince. Lisés sa Lettre en Prose & en Vers à *Madame Roïale*. Merc. Juil. 1684.

Madame la Comtesse d'*Aunoy*. Ses Oeuvres sont *Hippolite Comte de Duglas*; *Memoires de la Cour d'Espagne*; *Rélation du Voiage d'Espagne*; *Histoire de Jean de Bourbon* Prince de Carency. *Contes nouveaux*. Voïés l'Histoire des Ouvrages des Savans, les Nouvelles de la République des Lettres, & le Mercure galant.

B.

Madame la Présidente de *Brettonvilliers*. Il seroit à souhaiter qu'elle mit au jour *sa Comedie en Proverbes*. *Ses Contes & ses Poësies* sérieuses & galantes, & qu'elle fit graver ses Devises. Il n'y a rien de plus agréable. Messieurs les *Ricovrati* lui ont donné dans leur Académie la place vacante par la mort de *la Signora Piscopia Cornaro*.

Mademoiselle *Bernard* de Roüen. Ses Ouvrages en Prose sont deux Nouvelles, l'une qui a pour titre *Eleonore*

d'Yurée, & l'autre *le Comte d'Amboise*. Ses Ouvrages en Vers sont *la Tragédie de Brutus* & *Laodamie*. Ses autres Poësies lui ont mérité plusieurs fois les Prix au jugement de Messieurs de l'Académie Françoise, & aux Jeux Floraux de Toulouse. Lisés les Recueils des Pieces choisies par ces deux célébres Compagnies de beaux Esprits, & les Vers faits à sa gloire par Monsieur l'Abé Bardou.

Mademoiselle *Bernard* de Lion. Ce nom est heureux, puisque la Demoiselle qui le porte fit en 1694. le Panégirique de Sainte Catherine, qu'elle prononça en présence de Messieurs les Recteurs de la Charité générale de cette Ville avec beaucoup d'agrément & de succès.

Madame *de Beringhen* Abesse de Farmoustier en Brie, Illustre par son savoir & par sa vertu.

Madame *de Brinon* ci-devant Supérieure de Saint Cyr.

Madame *de Bussy* Réligieuse. Elle soutient bien l'éclat de son nom.

Mademoiselle *de Boissangers*. Elle a un génie particulier pour les Enigmes.

C.

Madame *de Chaune*, Prieure perpetuelle de Poiſſy. Voïés ſon Eloge par Monſieur Marcel.

Madame *de Chaune* Abeſſe de Saint Pierre de Lion. Voïés ſon Eloge par Monſieur de Viſé.

Madame *le Camus Melſons* la Conſeillere d'Etat. Voïés ſon Eloge fait par Mademoiſelle l'Heritier, par Monſieur Conrad Schuſte Docteur de Leipſig, & par Monſieur de Viſé.

Mademoiſelle *de la Charce*, fille de Madame la Marquiſe la Charce, & ſœur aînée de Mademoiſelle d'Alerac. Voïés les Portraits de la mere & de la fille faits en vers par Mademoiſelle l'Heritier. Le Portrait de céte Héroïne a été gravé par Trovain.

Madame *de Chevri* Réligieuſe de Saint Pierre de Lion, fille de Monſieur de Chevri Préſident à la Chambre des Comptes, & petite fille d'un Sécrétaire des Ordres du Roi. Voïés ſon Eloge fait par l'Illuſtre Monſieur de Vizé.

Mademoiſelle *Cheron*. Ses Oeuvres en

Vers sont. *La Paraphrase des Pseaumes*, accompagnée de Figures. *Un Poëme sur la Cérise ; & quelques Traductions des Odes d'Horace.* Voïés son Eloge en vers par Monsieur de Senecé. Voïés ceux faits pour cette Heroïne par Monsieur l'Abé Bósquillon, dont quatre sont gravés au bas de son Portrait. Lisés encore les Réfléxions Morales de feuë l'Illustre Madame Deshoulieres, adressées à cete Savante qui l'avoit peinte, & dont le Sujet est sur l'envie immoderée qu'on a de faire passer son nom à la Postérité. Lisés aussi les Vers de Monsieur Lucas à la gloire de céte Heroïne, & ceux de Monsieur d'Aubigny sur les Peintures de cete admirable Femme sur son Portrait fait par elle même.

Mademoiselle *de Chance de Dourlens.* Je joindrai au Recueil des Poësies de la mere celles de sa digne fille.

Madame *de Chandiot* de Besançon. Voïés son Eloge fait en Prose par Monsieur l'Abé Bosquillon, qui ne donne des loüanges toûjours fines & delicates qu'au vrai mérite dans le

Journal des Savans du Lundi 6. Juin 1695.

Madame la Maréchale *de Clairambault*. Voïés son Eloge fait en Italien par Monsieur l'Abé Menage de l'Académie de la Crusca dans ses Oeuvres mêlées.

Mademois. *de Castelnault*, petite fille du Maréchal de France de ce nom. Voïés son Portrait dans le Trionfe du Souci, par Monsieur Sironis de Beaufort Maître aux Jeux Floraux de l'Académie Roïale de Toulouse.

Madame *Colonne*. Tout ce qu'on a fait pour céte Illustre sera quelque jour imprimé.

Madame *de Comeige*. Elle a fait une Comedie qui a pour titre *Mahomet*.

Madame *Courtin*. Femme de tête sans entêtement.

Mademoiselle *Castille* de Paris. Lisés la Traduction qu'elle a faite en Vers de la neuviéme Ode d'Horace, laquelle commence par *Donec gratus eram*, & ses Vers sur la Comete de l'année 1680. Voïés son Eloge dans le Mercure. Tome 53.

D.

Madame la Comtesse *de Dalet.* Voïés les Lettres de Monsieur le Comte de Bussy son Pere, & les Vers de cete Dame qui ont pour titre *la Calomnie confonduë.*

Madame *Dacier*, fille de feu l'Illustre Monsieur *le Fevre.* Elle a traduit *l'Amphitrion, le Rudens, & l'Epidicus de Plaute* avec des Notes; elle a fait aussi la Traduction *du Plutus & des Nuées d'Aristophane*, accompagnée de remarques. *Les Comédies de Terence* ont encore été traduites par elle en Prose Françoise, avec des observations savantes & curieuses. Enfin elle a mis en notre Langue *Anacreon.* Voïés son Eloge dans la République des Lettres, dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, dans le Journal des Savants, dans le Mercure & dans les Discours de l'Académie Françoise prononcés, lorsque Monsieur son Mari y fut reçû.

Mademoiselle *Deshoulieres.* Voïés de ses Ouvrages imprimés dans le second Volume de feuë Madame son Illustre Mere, & ses autres Poësies sérieuses

X iiij

ou galantes dans les Mercures, l'on y voit aussi le Portrait de son Esprit & de son Cœur. Lisés les Vers François faits pour elle par l'Illustre Monsieur de Charpentier de l'Académie, & les Latins par feu M. l'Abé Ménage.

Mademoiselle *Descartes*. Voïés les Conversations de Morale de Mademoiselle de Scudery, le Recueil des Chansons de Monsieur de Coulange, & celui des Vers choisis, où il y a entre autres Ouvrages de sa façon la Rélation de la mort de Monsieur Descartes son Oncle, écrite en Prose & en Vers.

Madame *Dorieux* Réligieuse. Elle a fait des Réfléxions sur les sept Pseaumes de la Pénitence.

Madame *d'Autreval*. Voïés ses Lettres dans la Pandore & le Mercure.

Madame *Darquier*. Voïés de ses Poësies dans le Trionfe de l'Eglantine remporté par Monsieur Dader Tousousain.

E

Madame *d'Encausse Berat* de Toulouse. Voïés de ses Poësies dans le Trionfe du Souci remporté par M. de Sironis.

Mademoiſelle *d'Exea* de Carcaſſone, à préſent Madame *de Caïlux*.

F.

Mademoiſelle *de la Force*. Voïés ſon Eloge dans le Mercure de Mars 1684. Juillet 1695. & Février 1697. Ses Ouvrages imprimés ſont. *L'Hiſtoire ſécrete de la Maiſon de Bourgogne; l'Hiſtoire d'Henri Roi de Caſtille; l'Hiſtoire de Marguerite de Valois Reine de Navarre; Guſtave Vaſa; l'Hiſtoire de Suede; les Contes des Contes, &c.*

Mademoiſelle *de Foucault* digne ſœur de Monſieur l'Intendant de Caën.

Madame *de Franqueville*, Réligieuſe de Malnouë.

Mademoiſelle *du Fremoy*. Voïés le Recueil de l'Académie Françoiſe fait en 1691. La troiſiéme des Pieces en Vers eſt de cete Demoiſelle qui eſt entrée depuis peu dans la Congrégation des Filles de la Croix à Paris.

Mademoiſelle *Feüillet* Niéce du fameux Chanoine de Saint Clou. Elle a fait ou traduit en françois moderne pluſieurs Ouvrages de pieté.

Mademoiſelle *de Fredinie* de Pontoiſe. Voïés ſon Eloge, & de ſes Vers ga-

lans dans le Mercure d'Avril 1679.

Mademoiselle *Flexelles* d'Amiens. Elle réussit dans les Anagrammes.

Madame *Favart.* Elle excéle dans les Enigmes.

Mademoiselle *de la Forteresse* de Paris. Elle sait les Langues Latine & Italienne.

G.

Madame *Gillot*. Les Ouvrages de céte Illustre sont. *L'Arioste moderne*; *l'Histoire de Dom Antoine de Portugal*; *le Galant Nouveliste*; *les Egaremens des passions*; *les Caprices de l'Amour*; *le Courrier d'Amour*; *les Mémoires de Raversant*; *& le Mari jaloux*. Voïés son Eloge dans les Mercures de Decembre 1684. de Janvier & Février 1696.

Madame *de Garsanlans*. Voïés son Eloge fait par Monsieur de Visé.

Madame la Comtesse *de Grignan.* Voïés de ses Lettres parmi celles de Monsieur le Comte de Bussy, & de Madame la Marquise de Sevigné sa mere.

Madame *de Goüé* Abesse de Fongaussier, & auparavant de Villechasson, Ordre de Saint Benoist.

H.

Madame *de Héere.* Cete Dame écrit agréablement en Prose & en Vers. Elle a fait pour divertir ses Amies plusieurs Ouvrages, entr'autres, *la Tulipe Reine des Fleurs, & les qualités d'un bon Cœur*, qu'elle a adressés à Madame la Présidente de *Bretton-villiers*, qui lui a fait réponse de la maniere du monde la plus agréable & la plus spirituelle.

Mademoiselle *Duhamel*. Elle est fille d'un célébre Avocat en Parlement. Elle sait les Langues, & la Filosofie nouvelle. Elle a fait en Prose *la Métamorfose d'Acante en Oranger*, qui mériteroit d'être imprimée, & qu'elle a adressée à Mademoiselle de Scudery. Monsieur l'Abé Bosquillon a fait des Vers pour cette aimable & savante Demoiselle; & Monsieur Menage l'a mise avec justice parmi ses Illustres dans ses Oeuvres mêlées & Italiennes.

Mademoiselle *Hevrard de Tonnerre*

Voïés son Eloge par M. de Vizé.

I.

Mademoiselle *Itier*. Voïés de ses Vers sur la prise d'Ath & de Barcelone, & son Eloge dans le Mercure de ces tems.

L.

Madame la Duchesse *du Ludes*. La Cour la regarde comme un de ses Ornemens.

Madame la Duchesse *de Lesdiguieres*. Elle juge & parle de tout fort bien.

Madame *de Liencourt*. Voïez le Recueil des Vers choisis.

Mademoiselle *de Loynes*, fille d'un Président à Mortier du Parlement de Metz, sœur aînée de Madame Molé, Femme de Monsieur Molé Conseiller au Parlement de Paris, frere d'un Illustre Président au Mortier du même Parlement.

Mademoiselle *L'Heritier de Villadon* surnommée la nouvelle *Telesille*, Niéce de l'Illustre Monsieur *Perault* de l'Académie Françoise, & fille de feu Monsieur *l'Heritier* Trésorier des Gardes du Corps du Roi, Conseiller & Historiographe de S. M. Voïés l'Eloge de cette savante Demoiselle dans le Mercure de Septembre 1692.

& dans plusieurs autres où l'on lit avec plaisir ses Poësies galantes & sérieuses. Elle en a fait imprimer depuis peu un Recueil sous le tître *d'Oeuvres mêlées*. Mesdemoiselles *de la Charce d'Alerac* ont fait son Portrait en Vers & Messieurs les Lanternistes de Toulouse l'ont reçuë dans leur Compagnie, après avoir remporté trois fois leurs Prix. Lisés la Lettre de Monsieur Seré de Toulouse.

Mademoiselle *de Louvencourt*. Voïes de ses Vers dans les Entretiens de Morale dediés AU ROY par Mademoiselle de Scudery.

Mademoiselle *Liborel*. Elle a fait plusieurs Ouvrages galans.

M.

Madame la Maréchale *de la Mothe* Gouvernante de Monseigneur *le Dauphin*, & des trois Princes ses fils Messeigneurs les Ducs *de Bourgogne*, *d'Anjou & de Berry*. Voïes son Eloge par Monsieur de Vizé.

Madame la Marquise *de Maintenon*. Voïes la belle Ode faite par Monsieur de Haumont de l'Académie de Villefranche, le Bref que le Pape Ale-

Mademoiselle *de Melsons* digne sœur de l'Illustre Madame le Camus, c'est assés dire.

Mademoiselle *de Montmort*. Elle a fait plusieurs Ouvrages ingénieux, savoir, *des Dialogues*; une Comédie en Prose intitulée *Héraclite & Démocrite*, & un Roman sous le titre de *Rélation de l'Isle de Borneo*. Elle s'explique aussi aisément en Italien qu'en François.

Mademoiselle *Moussart*. Voïés de ses Poësies galantes dans le Mercure.

N.

Madame la Duchesse *de Nevers*. Voïés son Eloge dans le Mercure de Decembre 1693.

Mademoiselle *de Nortumberland*. Voïés son Portrait en Prose & en Vers fait par M....

Mademoiselle *de Nouvellon* sœur de Mademoiselle l'Heritier; la Cadete imite en tout son aînée, elle n'a pas besoin d'autre Modelle.

Madame *du Noyer* Femme du Grand Maître des Eaux & Forêts de France au Département de Languedoc. Voïés le Mercure d'Août 1697. & le pre-

mier Volume des Guerres Civiles du Parnasse. Cete Dame a disputé plusieurs fois les Prix de messieurs les Lanternistes de Toulouse.

O.

Madame la Présidente *d'O.* Voïés les Lettres de monsieur le Comte de Bussy.

Madame la Présidente *d'Osembray.* Voïés les Vers faits pour elle par feu monsieur le Duc de Saint Aignan qui ne se trompoit jamais dans ses jugemens.

Mademoiselle *d'Ouvrier.* Voïés ses Poësies imprimées à Tholose.

P.

Madame la Marquise *du Plessis Belliere.* Voïés un Recueil de Sonnets en Bouts rimés sur la mort de son Perroquet.

Mademoiselle *Pascal.* Elle a fait *des Cantiques spirituels sur la Naissance de Notre Seigneur* Jesus-Christ.

Madame *Perrier.* Elle a écrit la Vie de l'Illustre monsieur *Pascal* son frere, imprimée en Holande à la tête de ses Pensées.

Madame *de Pringis.* Elle a fait *les Caracteres des Femmes. Junie ou les Senti-*

mens des Romains, & d'autres petits Romans. Elle a fait aussi plusieurs Discours à la gloire de *Notre Auguste Monarque* : Le premier a pour Sujet *le Discernement du Roi dans le choix des personnes* à qui SA MAJESTE' a confié l'éducation de MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE. Le second est sur la Prise de Mons. Dans le troisiéme cette éloquente Dame introduit *la Victoire parlant au Roi* sur la Conquête de Namur. Le quatriéme est le Trionfe de SA MAJESTE' sur la Réligion Protestante. Le cinquiéme est à la Gloire de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN. Voïés les Discours & l'Eloge de cete Dame dans les Mercures.

Madame *Patin* & Mesdemoiselles ses filles *Gabriele* & *Charlote*. Voïés leurs Eloges mêlés avec celui de feu le Docte Monsieur *Patin*. Les Ouvrages de la Mere qui s'apelle *Madolaine Hommezt* sont tous de pieté. *Charlote* a mis au jour un Infolio plein de Figures, dont le titre est, *Tabellæ selectæ & explicatæ à C. C. Patinâ Pad. Acad. Gabrielle* a fait plusieurs

Discours publics. Voïés les Ouvrages de l'Histoire des Savants.

Mademoiselle *de Puismirol Saint Martin*. Voïés ses Poësies imprimées à Tholoze.

Mademoiselle *du Pré*. Elle sait les Langues Latine & Italienne, comme sa Langue naturelle, & possede la Filosofie de Descartes; elle écrit aussi bien en Vers qu'en Prose. Voïés les Epîtres latines de monsieur Rolland Desmaretz son Oncle le Recueil des Vers choisis, les Ouvrages de monsieur Menage, & les Lettres de monsieur le Comte de Bussy.

R.

Madame la maréchale *de Rochefort* Dame d'Atour de feuë MADAME LA DAUPHINE. Voïés son Eloge dans le Mercure de Decembre 1679.

Mademoiselle *de Razilly* fille de qualité, d'esprit & de mérite. On l'a justement nommée *Calliope* à cause de ses beaux Vers Alexandrins & toujours sur des sujets héroïques.

Madame *de Roquemontrousse* de Carpentras. Elle possede la Filosofie nouvelle, la Géometrie, les belles Lettres, & la Langue latine. Voïés son Eloge

& de ses Vers latins dans le Mercure de Février 1682. Elle a fait la Traduction en Vers françois de plusieurs Odes d'Horace.

Madame *de Richebourg*. Voïés le Mercure.

Mademoiselle *Ricart*. Voïés ses Vers pour la *feuë Reine d'Espagne*.

Mademoiselle *Roland*. Ce nom n'est pas moins favorable à la beauté de l'esprit, qu'à celle du corps.

Mademoiselle *Ramiez* de Marseille. Elle a traduit en Vers françois quelques Odes d'Horace. Voïés son Eloge dans le Mercure de Mars 1681.

S.

Madame la Duchesse *de Sforce* sœur de Madame la Duchesse de Nevers. Voïés le Mercure de Septembre 1693.

Mademoiselle *de Scudery* de l'Académie des *Ricovrati*. Monsieur Bosquillon a fait son Eloge. Lisés les Recueils de Poësie faits depuis plus de cinquante ans; l'Histoire de l'Académie Françoise des dernieres éditions; l'Origine des Romans (Ouvrage de l'Illustre Monsieur Hüet Evêque d'Auranche;) l'Art de bien

penser, & les Pensées ingenieuses de l'admirable & R. P. Bouhours Jésuite; les Poësies de Monsieur Menage; l'Epître Dedicatoire des Oeuvres de Sarrasin; celle de l'Agiatis; l'Histoire de la République des Lettres; l'Histoire des Ouvrages des Savans; notre Journal des Sçavants; le Mercure galant; les Chansons de M. de Coulanges; le Recueil nouveau des Vers choisis, vous verrés par tout des loüanges justement & finement données à notre *Sapho*, ou des productions de son esprit, qui portent ses loüanges avec elles. Je m'estime fort glorieux d'avoir depuis quelques années un commerce de Lettres avec céte Heroïne, & j'ai cru faire plaisir non seulement aux Dames, mais encore aux Hommes du meilleur goût, qui se piquent d'écrire en Prose & en Vers, de leur donner ici plusieurs Pieces de cete Illustre Demoiselle. Elle me fait toûjours la grace de m'envoïer les belles productions de son esprit dans leur nouveauté, dont j'envoïe d'abord des Copies à mes amis & amies, & dans toutes les

Académies du Roïaume, même à plusieurs de celles d'Italie. Tout ce que fait cette digne Académicienne sert de modelle aux plus habiles pour la fine Eloquence & pour la belle Poësie. Les Langues Espagnole & Italienne lui sont aussi connuës que la Françoise. Voici un Catalogue de ses excélens Ouvrages qui sont tous imprimés à Paris, & qui font l'ornement des Biblioteques.

Les Harangues des Femmes Illustres, avec des Figures, en deux Volumes.

L'Illustre Bassa, quatre Volumes.

Cirus, en 10. gros Volumes, ou en 20.

Clelie, en 5. gros Volumes, ou en 10.

Celinte, Nouvelle, un Volume.

Mathilde, Nouvelle, un Volume.

La Promenade de Versailles, un Volume.

Conversations sur divers sujets dediées AU ROY, imprimées en 1680. 2. Vol.

Conversations nouvelles en 1684. dediées encore AU ROY, deux Vol.

Autres Conversations imprimées en 1686. dediées aussi à SA MAJESTE', deux Volumes.

Nouvelles Conversations de Morale dediées pareillement *au Roi*, imprimées en 1688. deux Volumes.

Entretiens de Morale dediés de même à SA MAJESTE.

Madame *de Scudery* sa belle-sœur. Voïés plusieurs de ses Lettres parmi celles de Monsieur le Comte de Bussy.

Madame *de Saliez* Viguiere d'Alby, de l'Académie des Ricovrati. Ses Oeuvres imprimées sont, *la Comtesse d'Isembourg* traduite en plusieurs Langues; *des Réfléxions Chrétiennes*, *des Paraphrases sur les Pseaumes de la Penitence, & diverses Lettres & Poësies*. Voïés son Eloge dans l'Histoire de l'Académie Roïale de Soissons, écrite en beau latin par l'Illustre M. *de Hericourt* de la même Compagnie. Lisés le Mercure de Septembre 1678. & voïés le Cabinet des Grands, &c.

Madame *de Saintonge*, fille de l'Illustre Madame Gillot, & Femme d'un habile Avocat en Parlement. Ses Oeuvres sont des Chef-d'Oeuvres, *l'Opera de Didon* & celui de *Circé*, *ses Poësies galantes*, & *la Vie de Dom Antoine de Portugal*. Voïés le Mercure de Janvier & de Février 1696. Monsieur Lucas a fait de beaux Vers françois pour cette Illustre Dame, &

plusieurs personnes ont suivi son exemple.

Madame la Comtesse *de Saint Mayolle*. Elle a traduit en François de l'Italien du R. P. Capece un Livre intitulé *la République de Naples*.

Madame *de Senneville*. Voïés les Lettres de Monsieur le Comte de Bussy.

Mademoiselle *de Saint André*. Elle a fait en Vers *l'Hiver de Versailles*, & *la Description de la belle Chapelle de Seaux*.

Mademoiselle *de Saint-Quentin*, fille d'un savant Avocat au Parlement. Elle a donné au Public *un Traité* qui a fait beaucoup de bruit, *sur la Possibilité de l'Immortalité corporelle*, avec une *Réponse aux Objections* qui lui ont esté faites; elle a tous les écrits de feu Monsieur son pere, qui a réduit le Droit Romain en Tables, qu'elle possede, comme la Filosofie nouvelle. Voïés le Mercure de Novembre 1692. & celui de Janvier 1693.

Madame la Comtesse *de Sainte Heleine* auparavant connuë sous le nom de la charmante Mademoiselle *de Longuerue*. On ne peut mieux écrire ni mieux parler qu'elle.

Madame la Comteſſe *de Sainte Heleine*, auparavant connuë ſous le nom de la charmante Mademoiſelle *de Longuerüe*. On ne peut ni mieux écrire, ni mieux parler qu'elle.

Madame *de Saint Martin*. Elle a fait *Daumalinde, Princeſſe de Luſitanie*. Voïés ſon Eloge dans le Mercure de Juillet 1681.

Madame *Sibat* de Lion. Elle réüſſit dans les Deviſes.

Mademoiſelle *de Saint Jean*. Son Talent eſt de faire des Vers.

Mademoiſelle *le Sauvage*, Niéce de feu Monſieur l'Evêque de Lavaure. La Poëſie eſt ſa paſſion dominante. Elle a ſouvent diſputé les Prix propoſés par Meſſieurs de l'Académie des *Lanterniſtes* de Tholoſe.

V.

Madame DE LA VALLIERE, Religieuſe Carmélite à Paris. Elle a fait *des Réflexions ſur la Miſéricorde de Dieu*, que toutes les Ames Chrétiennes doivent lire avec atention.

Mademoiselle *le Vieux*. Voïés son Eloge fait par feu l'Illustre Monsieur *Patru* de l'Académie Françoise. Il lui a adressé des Lettres sous le nom *d'Olinde*.

Mademoiselle *de Verdier* de Tholose. Voïés de ses Poësies dans le Trionfe de la Violette; par Monsieur Robert qui est aussi de Tolose.

Madame *de la Vergne Greffeau*. Voïés le Cabinet des Grands.

Mademoiselle *de Vandeuvre*, Fille de Monsieur de Vandeuvre, Brigadier Général des Armées du Roi. C'est une *Grace* par sa beauté, une *Muse* par ses Vers, & une *Sirene* par sa voix.

Mademoiselle *de Villiers*, petite Niéce de feu l'Illustre & R. P. *le Moyne*, Jésuite. Voïés le Mercure de Mars 1682.



NOMS

De quelques Célébres Auteurs, qui ont traité de l'Excellence des Séxes.

MOnsieur *de Scudery*, Gouverneur de Nôtre-Dame de la Garde, de l'Academie *Françoise*, frere de l'Illustre Mademoiselle *de Scudery* a fait *deux Volumes de Harangues des Femmes Illustres.*

Le R. P. *du Bosc* Cordelier, a fait un Ouvrage qui a pour Titre *l'Honnête femme.*

Le R. P. *le Moine* de la Compagnie de JESUS, nous a donné *la Gallerie des Femmes* FORTES, & plusieurs belles Devises à la gloire des Dames de ce Siécle.

Monsieur *de Saint Gabriel*, Conseiller du Roy, Avocat Général en la Cour des Aydes de Normandie, a dédié à la feuë REINE, des Discours d'Eloquence *sur le mérite des Dames, avec l'entrée de* SA MAJESTE' *& de Cent Dames*

du Tems, dans le Ciel des belles Héroïnes.

Monſieur *Clement*, Conſeiller en la Cour des Aydes, a fait *des Portraits & des Deviſes* pour pluſieurs Dames.

Monſieur *Poulain* a fait imprimer un Livre *de l'égalité des Séxes*.

Monſieur *de la Barre* a traité le même ſujet.

Monſieur le Baron *Des Couſtures* a régalé le Public d'une Morale Univerſelle, qui contient entre autres choſes, *les Eloges de l'Homme & de la Femme, & du Mariage.*

Monſieur l'Abbé *Gouſsault* a fait deux Livres, l'un eſt intitulé, *le Portrait de l'Honnête Homme*; & l'autre, *le Portrait de l'Honnête Femme.*

Monſieur *Martel*, Secretaire d'une ſocieté de belles Lettres à Toulouſe, a prouvé dans un Diſcours, *que les Femmes ſont auſſi propres que les Hommes, pour rëüſſir dans les Sciences; & qu'on doit les admettre dans les Academies de beaux Eſprits.*

Monſieur *Baillet* a fait un *Traité Hiſtorique des Enfans devenus Célébres par leurs Etudes & par leurs Ecrits,*

lequel est particuliérement en faveur des Dames.

Monsieur *Usserius* a inseré dans les Antiquités des Eglises Anglicanes, *l'Histoire des Onze-Mille Vierges.*

Monsieur *Gallée* a doné un *Traité des Sibilles.*

M. Estienne de Bizance dans son Abrégé du Traité des Peuples & des Villes, traite la Question, *S'il y a eu des Amazones ?*

Monsieur l'Abbé *Ménage*, de l'Académie *della Crusca* à Florence, a fait en Italien, *l'Eloge des Dames Sçavantes*; & un Livre Latin, *des Femmes Philosophes*, qu'il a dédié à l'Illustre Madame *le Févre Dassier*, qui en est une.

Monsieur *de Valles* l'aîné, Auditeur des Comptes à Paris, a fait *l'Eloge du beau Séxe*, en Prose & en Vers, d'une maniére si agréable, que je voudrois qu'il m'eût permis de le rendre public. On y voit tout ce qu'il y a d'honnête, de beau & de curieux dans le sçavant Traité composé en Latin par le fameux *Corneille Agrippa*, lequel a pour Titre, *de Dignitate Fœminei Sexûs, ejusque suprà Virilem præexcellentiâ*,

c'est à dire, *de la Dignité du Séxe Feminin*, & son Excellence sur le nôtre.

Monsieur l'Abbé *Bardou* de Poitiers, a fait des *Stances aux Dames Sçavantes*,

Mademoiselle *Lheritier de Villandon*, adresse un *Eloge des Dames* en Vers, à l'Illustre Madame *le Camus de Melsons*.

Mademoiselle *Buffet*, qui a si bien loüé son Séxe, merite des loüanges immortelles, & les Eloges suivans qu'elle a fait en Prose, sont le sien. Ma Muse s'adresse à cete Eloquente Fille, toute morte qu'elle est.

BUFFET, on n'a point vû depuis plus
de six Lustres
Une Fille pareille à toi;
La Justice exige de moi,
Que je te place au rang de tes Femmes
Illustres.

Par Mr *de Vertron*.



NOMS
DES
ILLUSTRES SÇAVANTES MODERNES
Dont il est parlé dans les Eloges faits par Mademoiselle BUFFET.

LA Reine de Suéde, CHRISTINE.
Mademoiselle *de Scurman.*
Mademoiselle *de Scudery.*
Madame la Duchesse *de Montausier.*
Madame la Maréchale *de la Mothe.*
Madame la Maréchale *de l'Hospital.*
Madame la Comtesse *du Plessis.*
Madame la Comtesse *de la Suse.*
Madame de *Bonnevaul.*
Madame la Présidente *de Guiedreville.*
Madame *de Mirammini.*
Madame *de Lesclache.*
Mademoiselle *Desjardins.*
Mademoiselle *Guillaume.*
Mademoiselle *Descartes.*
Mademoiselle *Despinasse.*
Madame *de Mortemar* Réligieuse.
Madame *de Chaulne*, Réligieuse.
Mademoiselle *Dupré.*

NOMS DE QUELQUES Auteurs Italiens qui ont parlé pour ou contre les Dames, avec les Titres de leurs Ouvrages imprimés.

PAnegirici di GIO. BATTA TORRETTI; Satira Manippea *contro il Lusso Donnesco* con l'Antisatira Apologetica di GIO. BATTA TORRETTI, per il Lusso Donnesco, in Siena.

Il Libro *della bella Donna*, composto da Messer *Federico Luigine da Udine*; in Venetia.

Hecatomphila de *M. Leon Battista Alberto* Fiorentino, in Venetia.

Dell'Eccellenza & perfettione ammirabile della Donna, Panegirisco di *Franc. Pona* Cav. consacrato ALLA INCOMPARABILE REGINA DI SUECIA, in Verona.

CRISTINA DI SUECIA, Idillio Archiregio del Cavalier PONA.

Poëtiche dicerie del M. R. P. F. TOMASO CARAFFA Domenicano &c.

Terza parte delle Opere del R. P. *Fulvio Androtio* della Compagnia di GIESÙ. Dello stato lodevole delle Vedone.

Rime del Signor EGIDIO MENACIO Academico della Crusca alla Serenissima CRISTINA REGINA DI SUEZIA.

L'ADIEU EN FORME D'AVIS
Du Protecteur du beau Séxe,
AU LECTEUR.

CE *qui suit*, cher Lecteur, *tiendra lieu d'Epilogue.*
Si dans ce double Catalogue
Intitulé les Fastes d'Apollon,
Par l'avis du Sacré Valon,
J'ai fait, sans y penser, morte quelque vivante,
Je saurai réparer cette faute innocente;
Pour une telle morte une autre Edition
Est une Résurrection.



Dans le grand nombre de ces Dames
Je pourrois bien avoir obmis
Quelqu'une de ces Doctes Femmes
Qu'on nomme en France Beaux Esprits,
Une pareille faute est aussi pardonnable;
Faisant derechef imprimer
J'aurai grand soin de les nommer:



Je ne sai point les Noms d'autres Femmes habiles,
Ah! combien en est-il qui savent s'exprimer

Et qui par leurs Ecrits se feroient esti-
mer ?
Mais pour les découvrir mes soins sont
inutiles ;
Car j'ai beau les chercher
En Campagne, à la Cour, & dans toutes
les Villes,
Par modéstie elles vont se cacher.

Benevole Lecteur, *je t'avertis encore*
Que le respect m'oblige à suprimer ;
Les Beautés, qui m'ont sû charmer,
Leurs Noms sont dans mon Cœur, & non
dans ma Pandore,
Je n'en dis rien ici, content de les aimer.

Ainsi que la vertu, l'esprit parmi les Filles
Brille même à travers les plus épaisses
grilles ;
Du beau Séxe on doit faire cas ;
Il se distingue en tous Etats ;
S'il charme nos Esprits, nos Yeux, & nos
Oreilles
Par ses apas, sa voix, ses vertus, ses écrits,
On n'en doit point être surpris,
Le Siécle de LOUIS *est le Tems des*
Merveilles.

FIN.

Extrait du Privilége du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le seiziéme Decembre 1688. signé, BOUCHER, & Scellé du grand Sceau de cire jaune; Il est permis à Mr GUYONNET DE VERTRON Historiographe de SA MAJESTÉ, de faire imprimer un Livre qui a pour titre *la nouvelle Pandore, ou Recueil de Piéces Académiques sur la préférence des Séxes*, pendant le temps de dix années consecutives, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; avec Défenses tres-expresses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre & débiter, même d'impression étrangere, à peine de trois mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, selon & ainsi qu'il est plus au long porté par les susdites Lettres de Privilége.

Et ledit Sieur DE VERTRON *a cedé sondit Privilége au Sieur* GISSEY, *suivant le traité fait entre eux.*

Et ledit Sieur Gissey a cedé ses droits audit Privilége à la Veuve de Claude Mazuel.

Registré sur le Livre de la Communauté des

Libraires & Imprimeurs de Paris le 13. Septembre 1697. Signé, P. AUBOÜYN, *Syndic.*

Achevé d'imprimimer le 8. Juillet 1698.

Les Exemplaires ont été fournis.